



Travail de Fin d'Etude / Mémoire de 2ème année

Ecole Nationale des Travaux Publics de l'Etat (ENTPE)

Voie d'approfondissement *Aménagement et Politiques Urbaines*

Ecole Urbaine de Lyon

Mention de master *Ville et Environnement Urbains*

Parcours « Villes en tension(s) : formes, flux, risques »

**Alternatives et innovations en temps de « crises »,
enquête immersive sur des « habitats légers
partagés » au cœur de la Bretagne.**

Eva Nora-Couot

Année 2021-2022

Soutenance : Mardi 6 septembre 2022

Directeur/trices de recherche : Sabrina Bresson et Yankel Fijalkow

Membres du jury :

- Président de jury : Luc Delattre
- Représentant du master : Sandra Fiori
- Expert : Jérôme Boissonnade
- Experte : Béatrice Mésini

Notice analytique

AUTRICE			
Nom	Nora-Couot		
Prénom	Eva		
ORGANISME D'ACCUEIL			
Nom de l'organisme	CRH-LAVUE, UMR CNRS 7218		
Tutrice	Sabrina Bresson		
ANALYSE DU TFE			
Titre (français)	Alternatives et innovations en temps de « crises », enquête immersive sur des « habitats légers partagés » au cœur de la Bretagne.		
Titre (anglais)	Alternatives and innovations in times of « crises », immersive investigation on « lightweight communal dwellings » in Brittany, France.		
Résumé (français)	Dans un contexte de "crises" multiples (écologique, économique, sociale et du logement en particulier) se développent de nouvelles manières d'habiter, alternatives au modèle conventionnel. Je m'intéresse dans ce mémoire à des « habitats légers partagés » dans lesquels habitent plusieurs individus de manière collective en milieu rural. Ces habitats se structurent autour d'espaces partagés et d'habitations légères individuelles (caravanes, yourtes, cabanes, etc.) et leurs habitant.es aspirent à « vivre autrement » (Costes, 2015), dans l'entraide et la préservation de la nature. Comment ces groupes vivent-ils et s'organisent-ils ? Quel est leur rapport au monde extérieur ? Dans quels réseaux émergent-ils et se développent-ils ? Ce mémoire de recherche s'appuie sur une enquête en immersion dans des lieux et des événements de l'habitat léger partagé du Morbihan en Bretagne. En ressort des modes d'habiter et des projets variés qui évoluent et se transforment au fil d'un renouvellement permanent des individus qui passent et habitent ces lieux.		
Résumé (anglais)	In a context of multiple “crises” (ecological, economic, social and housing crisis in particular) new ways of living are emerging as alternatives to conventional models. In this dissertation, my research focuses on “lightweight communal dwellings” in which multiple individuals gather to live as a group in rural areas. These dwellings are structured around shared spaces and individual lightweight habitations (caravans, yurts, huts, etc.) and their inhabitants seek another way of life, between mutual aid and nature conservation. How do these groups live and get organized? What is their relation to the outside world? Which networks do they emerge and thrive in? This research paper is based on an immersive investigation in lightweight communal dwellings and events in Morbihan, Brittany, France. It uncovers ways of living and various projects evolving and transforming with the continuous renewal of individuals passing through and living in these places.		
Mots-clés (français, 5 maxi)	Habitat léger, habitat partagé, milieu rural, mode d'organisation collectif, réseaux.		
Mots-clés (anglais, 5 maxi)	Lightweight dwellings, communal housing, rural areas, collective organization, networks.		
Termes géographiques	Morbihan, Bretagne, France.		
COLLATION			
	Nombre de pages	Nombre d'annexe (nb de pages)	Nombre de références biblio
	126	6 (6)	52

Déclaration de travail personnel

Je déclare que ce rapport constitue l'aboutissement d'un travail personnel et ne peut être suspecté de plagiat.

Le travail présenté distingue explicitement ce que j'ai produit de ce que j'ai emprunté à d'autres. A ce titre, les citations sont clairement identifiables et les sources (écrits, images) qui ont alimenté ma réflexion sont référencées.

Remerciements

Je souhaite remercier particulièrement Yankel Fijalkow et Sabrina Bresson qui ont accepté, avec enthousiasme, de m'encadrer sur ce mémoire et pour la suite. Pour la confiance que vous m'avez accordé, pour vos précieux conseils et vos encouragements, merci !

Je souhaite également remercier Thierry Coanus et François Duchêne pour avoir été des responsables de formation et des enseignants à l'écoute. Merci d'avoir toujours été présents et compréhensifs dans mes moments d'inquiétudes et de questionnements.

Merci à Hélène, ma grand-tante, qui m'a hébergée chez elle au début de mon enquête de terrain mais qui m'a surtout fait voyager et rencontrer des personnes extraordinaires ! Merci pour ta musique et ta douceur.

Un grand merci à celles et ceux qui ont joué le rôle de relecteurs/trices pour vos remarques pertinentes et vos petits mots, toujours encourageants et surtout non jugeants.

Un mot de remerciement se doit d'aller à ma famille, à mes ami.es et particulièrement à Yann pour m'avoir soutenu, encouragé et même challengé dans ma réflexion. Bien qu'elle n'ait pas la capacité de lire ce mémoire, je tiens tout de même à remercier Juniore pour m'avoir tenu douce et ronronnante compagnie dans les moments les plus intenses de l'écriture.

Enfin, celles et ceux sans qui ce mémoire n'aurait été que théorie, il est indispensable de remercier toutes les personnes que j'ai rencontré sur le terrain. En particulier es habitant.es de mes cinq terrains d'enquête pour leur accueil, leurs sourires et le partage de leur intimité et de leurs visions du monde. Mais également tous et toutes les autres : « alternatif/ves », ami.es, porteur/ses de projets, visiteur/ses et woofeur/ses, ainsi que les individus que j'ai rencontré sur la route, dans des cafés ou qui m'ont pris en stop. Vous avez à vous tous et toutes été ma source d'inspiration et avez participé à aiguiller mon travail et à le rendre plus riche. Certain.es d'entre vous ont aussi eu un impact irréversible sur ma vision du monde et de moi-même ; pour tout cela, merci.

Sommaire

Liste des illustrations	7
Liste des sigles et abréviations	9
Introduction	11
1. Des crises multiples devant lesquelles des citoyen.nes se mobilisent	11
2. La naissance de nouveaux modes d'habiter comme registre d'action	15
3. Un objet qu'on peine à qualifier	16
Méthodologie	21
I. L'émergence de projets d'habitats légers partagés : un idéal évolutif	24
1. A l'origine de ces projets : des rêves et des valeurs	25
2. Du rêve à la réalité : entre opportunités et réseaux.....	30
3. La réalité : présentation de mes terrains d'enquêtes	35
4. Au fil du temps : la transformation des lieux et des collectifs	50
Conclusion intermédiaire.....	56
<i>Interlude - Petit catalogue de l'habitat léger</i>	<i>57</i>
II. Les modes de fonctionnement en collectif : du cadre à la liberté, l'invariant des relations interpersonnelles	58
1. Des modes de vie fait de partage et de sobriété	59
2. Des modes d'organisation variés : gouvernance, fonctionnement économique et vie quotidienne.....	67
3. Le collectif : une vie de confrontation à l'autre	76
Conclusion intermédiaire.....	82
<i>Interlude - La parole aux toilettes sèches.....</i>	<i>83</i>
III. L'ouverture sur l'extérieur : entre hospitalité et mise en réseau.....	84
1. L'Ancrage au territoire : reconnaissance et acceptation	85
2. L'ouverture du groupe vers l'extérieur : entre hospitalité, entraide et diffusion d'un mode d'habiter.....	92
3. Les réseaux spécifiques de l'habitat léger partagé : du territorial au national	100
Conclusion intermédiaire.....	110
Conclusion générale	111
Retour critique.....	115

Liste des illustrations

Figure 1. Nuage de mot des charges de valeurs	26
Figure 2. Schéma des réseaux de rencontre des fondateurs de Bastel	31
Figure 3. Rolenta, photos personnelles.	36
Figure 4. Carte de Rolenta et ses environs. Source : Google Earth.	37
Figure 5. Carte de Manzone et ses environs. Source : Google Earth.	38
Figure 6. Manzone, photos personnelles.	38
Figure 7. Schéma de l'organisation spatiale de Manzone.	39
Figure 8. Carte de Guingan et ses environs. Source : Google Earth.	41
Figure 9. Guingan, photos personnelles.	41
Figure 10. Schéma de l'organisation spatiale de Guingan.	42
Figure 11. Bastel, crédit photographique : Pierre.	44
Figure 12. Carte de Bastel et ses environs. Source : Google Earth.	44
Figure 13.. Schéma de l'organisation spatiale de Bastel.	45
Figure 15. Blédona, photos personnelles.	47
Figure 14. Carte de Blédona et ses environs. Source : Google Earth.	47
Figure 16. Schéma de l'organisation spatiale de Blédona.	48
Figure 17. Schéma de l'évolution du degré de partage dans les collectifs en fonction du temps. _	50
Figure 18. Yourte, chez les apiculteurs.	57
Figure 19. « Love-shack »	57
Figure 20. Caravanes, chez les apiculteurs.	57
Figure 21. « Kerterre ».	57
Figure 22. « Kerpaille », Guingan.	57
Figure 23. Dôme, festival Les Palourdes.	57
Figure 24. Mobil' home, Bastel.	57
Figure 25. Cabane en bois, centre bretagne.	57
Figure 26. Schéma du gradient de « confort » matériel en habitat léger partagé	61
Figure 27. Schéma des instances organisationnelles à Blédona.	68
Figure 28. Schéma des instances organisationnelles à Bastel.	69
Figure 29. Toilettes sèches, Rolenta.	83
Figure 30. Toilettes sèches chez les apiculteurs.	83
Figure 31. Toilettes sèches, Manzone.	83
Figure 32. Toilettes sèches, Guingan.	83
Figure 33. Toilettes sèche PMR, Guingan.	83

Figure 34. Quels sont les événements et les lieux de références des collectifs enquêtés ? _____	101
Figure 35. Modèle économique de la Coopérative Oasis. _____	105
Figure 36. La « carte aux trésors » de l'association Hameaux-Légers _____	106
Figure 37. La « carte des Oasis » de la Coopérative Oasis _____	106
 Tableau 1. Etapes des processus d'inclusion en habitat léger partagé. _____	 80
Tableau 2. Profils et trajectoires de visiteurs et woofeurs en habitat léger partagé _____	98

Liste des sigles et abréviations

ADEME	Agence De l'Environnement et de la Maîtrise de l'Energie
CFS	Centre Français de Sociocratie
CNV	Communication Non Violente
ESS	Economie Sociale et Solidaire
GIEC	Groupe Intergouvernemental d'Expert pour le Climat
HLL	Habitation Légère de Loisirs
INSEE	Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques
MOOC	Massive Open Online Course
PTCE	Pôle Territorial de Coopération Economique
RML	Résidence Mobile de Loisirs
SCI	Société Civile Immobilière
SCIC	Société Coopérative d'Intérêt Collectif
STECAL	Secteur de Taille Et de Capacité d'Accueil Limitées
UdN	Université du Nous
WARN	We Are Ready Now

*« I'd rather feel the earth beneath my feet,
Yes, I would,
If I only could,
I surely would. »*

Simon & Garfunkel, El condor pasa.

Introduction

1. Des crises multiples devant lesquelles des citoyen.nes se mobilisent

Cette année encore, de nouveaux « records » sont dépassés. Le printemps 2022 en France se classe au 3^e rang des plus chauds depuis 1900¹. Non sans corrélation, le mois de juillet aura été le plus sec depuis 1959² et, avec plus de 61 000 hectares de forêt brûlées depuis le début de l'année, la France approche rapidement du record détenu par l'année 1976 et ses 88 000 hectares de forêt ravagées par les flammes. A l'échelle planétaire, le jour du dépassement, date à laquelle l'humanité a épuisé les ressources que la Terre peut fournir en un an, a été atteint le 28 juillet selon les calculs du *Global Footprint Network*. Chaque année également, de nouvelles limites planétaires³ sont franchies. En janvier, nous franchissions la limite des polluants chimiques. Au mois de mai, c'était celle du cycle de l'eau, dépassant alors, d'après les scientifiques du *Stockholm Resilience Centre*, six des neuf limites planétaires. Entre août 2021 et avril 2022, le Groupe d'Experts Intergouvernementaux sur l'Evolution du Climat (GIEC) publie son 6^{ème} rapport en trois volets distincts. Ce sont alors 195 scientifiques du monde entier qui alertent sur les trajectoires d'émissions de gaz à effets de serre mondiales et leurs effets sur les écosystèmes, la biodiversité et la santé humaine. Ce rapport affirme également le rôle incontestable de l'activité humaine dans le changement climatique (GIEC, AR6 WGI, 2021) et souligne la répartition inégale des émissions ainsi que les différences de vulnérabilité des écosystèmes et des populations selon les régions (GIEC, AR6 WGII, 2022). Il met alors en lumière le lien qui existe entre justice environnementale et justice sociale que la notion de « *capabilités* » développée par l'économiste et philosophe Amartya Sen permet de mieux appréhender. Les « *capabilités* » désignent « *l'ensemble des aptitudes qui fondent la liberté réelle de choisir entre différentes trajectoires de vie* » (Drique et Lejeune, 2017). Plutôt que de considérer la justice comme étant uniquement l'égalité d'accès aux ressources, la théorie d'Amartya Sen invite à considérer la justice comme l'égalité des possibilités réelles d'accomplir des actes et de faire des choix. Il s'agit alors de considérer les contextes inégalitaires entre les individus et la façon dont ceux-ci influent sur leur liberté effective. En particulier, les inégalités d'accès aux ressources naturelles et l'augmentation des catastrophes climatiques dans certaines régions auraient un impact sur les capabilités des un.es et des autres à être libre de développer un projet de vie et de se construire en tant qu'individu (Drique et Lejeune, 2017). Plus qu'un facteur

¹ Avec une moyenne de 13,2°C, le printemps 2022 se classe au rang de 3^{ème} printemps le plus chaud depuis 1900. Il se situe juste après les printemps 2011 et 2020 et ex aequo avec l'année 2007 d'après les données de Météo France.

² D'après Christophe Béchu, ministre de la Transition écologique, ce sont 9,7 millimètres de pluie qui sont tombés en juillet 2022 écrasant ainsi l'ancien record, détenu par les 16 millimètres de l'année précédente.

³ La notion de limite planétaire a été définie et publiée dans la revue *Nature* en 2009 par une équipe internationale de 26 chercheur.ses. Elle désigne « *neufs seuils biophysiques qui seraient - non sans liens entre eux - de véritables frontières à ne pas dépasser pour éviter des modifications brutales, non-linéaires, potentiellement catastrophiques et largement imprévisibles de l'environnement.* » (Colloque « *La définition des « limites planétaires* », Rencontres internationales d'Aix-en-Provence, mai 2022).

influençant la possibilité de faire certains choix de vie, la philosophe Breena Holland traduit même une dépendance à l'environnement des capacités humaines à travers la notion de « *méta-capabilité* ». Elle suggère ainsi que la « *soutenabilité environnementale* » - tel que traduit par Drique et Lejeune – en tant que « *méta-capabilité* » permet d'assurer le développement des capacités des générations actuelles et futures. En d'autres mots, si rien n'est fait pour empêcher l'extinction des ressources naturelles et protéger les écosystèmes planétaires, les générations actuelles et futures seront dépossédées de leurs propres capacités. Cette vision nécessite alors un changement de paradigme : considérer l'humain non plus comme une espèce dominante mais comme faisant partie intégrante d'un écosystème planétaire et donc dépendant de ses relations aux autres êtres vivants.

Dans l'introduction du dossier de presse de la loi ALUR de 2014, le ministère de l'égalité des territoires et du logement suggère que le « *cadre de vie* »⁴ serait à l'origine d'inégalités sociales : « *Au cœur du pacte républicain, les questions de l'aménagement du territoire, de l'urbanisme et du logement occupent une place particulière parce que la question sociale se présente bien souvent en premier lieu comme une question spatiale. Le cadre de vie s'avère générateur d'inégalités nouvelles, la première étant souvent celle de l'accès au logement.* ». La définition du « *cadre de vie* » donnée par Géoconfluences pointe du doigt le risque de faire un raccourci entre cette notion et celles de « *nature* » ou d'« *environnement* » ; considérant ces dernières comme des « *aménités* » et non comme des conditions indispensables à la vie humaine. De plus, Géoconfluences note également que cette approche du logement par le « *cadre de vie* » revient à taire les populations pour qui le lieu de résidence n'est pas un choix mais une « *somme de contraintes* », suggérant alors qu'il existe également des « *capabilités* » dans le champ de l'habitat⁵.

Par ailleurs, d'après l'enquête Cadre de Vie et Sécurité menée par l'INSEE en 2019, si l'on met de côté les inquiétudes liées au terrorisme, les préoccupations majeures des Français.es portent sur la pauvreté, le chômage ou la précarité de l'emploi et la santé ; trois thématiques intrinsèquement liées aux problématiques d'accès au logement. Le 27^{ème} rapport annuel de l'état du mal-logement en France publié en 2022 par la Fondation Abbé-Pierre comptabilise en effet 15 millions de personnes touchées à des degrés divers par la crise du logement. Ce chiffre alarmant, basé sur l'enquête nationale Logement (ENL) menée par l'INSEE en 2013, dessine le contour d'une situation économique et sociale difficile. Y sont répertoriées les 4,1 millions de personnes mal ou non logées auxquelles s'ajoutent 12,1 millions de personnes fragilisées par la crise du logement. Cette fragilité fait référence à la fois à des situations structurelles d'inconfort, d'insalubrité et d'insécurité, mais également à des problèmes de vulnérabilités des ménages (difficultés de paiement, relégation territoriale, problèmes d'intégration sociale, monoparentalité...) (Bouillon et al. 2015). Comme le note la fondation dans son dernier rapport, la portée de cette crise n'est pas parfaitement connue (Fondation Abbé Pierre, 2022). Les répercussions de la crise du logement ne touchent plus seulement des foyers identifiés comme

⁴ Le cadre de vie désigne « *l'ensemble des aménités disponibles sur un espace, à l'échelle locale.* » (Géoconfluences, 2022).

⁵ D'après le Larousse, l'« *habitat* » est une « *partie de l'environnement définie par un ensemble de facteurs physiques, et dans laquelle vit un individu, une population, une espèce ou un groupe d'espèces.* »

précaires mais créent des « vulnérabilité résidentielles » (Bouillon et al. 2019) dans des foyers de classe moyenne tels que les jeunes qui quittent le domicile parental de plus en plus tard car ils n'arrivent pas à entrer sur le marché du logement, les femmes seules avec enfants, les travailleur.se.s saisonnier.es ou sur contrat qui peinent à se loger durablement, etc.

Enfin, une crise d'un autre type touche les citoyen.es Français.es : celle des représentations politiques. En désaccord avec des décisions et des lois censées être à l'image de leurs propres ambitions, certain.es citoyen.es rejettent les politiques et remettent en cause les cadres conceptuels de la démocratie représentative (Cohendet, 2004). Les « élites », « objet fantasmatique qui mobilise les forces sociales et qui correspond à cette nébuleuse constituée de ceux qui détiennent le pouvoir politique, économique, médiatique ou intellectuel et bénéficient dans les faits d'un statut, réel ou supposé, privilégié dans la société » sont elles aussi questionnées et leur légitimité retirée (Thiers, 2017). Ce rejet croissant du mode de gouvernance et des « élites » gouvernantes a plusieurs conséquences parmi lesquelles la progression des mouvements dits « populistes », l'émergence de mouvements de révolte tel que celui des Gilets Jaunes, l'augmentation flagrante de l'abstentionnisme aux élections voire la montée du complotisme.

Si ces crises apparaissent comme implacables, certaines personnes se dotent de « capacités » pour trouver des solutions à leur échelle. Surpassant le sentiment d'impuissance lié à l'urgence climatique, à la pénurie de logements ou aux manquements du système démocratique actuel, ces individus expérimentent de nouveaux modèles.

Effectivement, les citoyen.es qui le peuvent cherchent à contourner les normes établies (qui poussent à la propriété individuelle et au consumérisme) et réinventent ou s'emparent de modèles plus adaptés à leurs ressources, envies et besoins. En sont les témoins l'explosion du nombre de projets d'habitat participatif depuis les années 2000 ou encore le boom plus récent du marché de la colocation. Parallèlement, plusieurs groupes militants se mettent en mouvement depuis les 30 dernières années. L'Association DAL, Droit Au Logement, se mobilise à partir de 1990 dans une démarche collective pour défendre les droits des exclus du logement. HALEM, « l'association d'Habitant.es de Logements Ephémères ou Mobiles » née en 2005 dans un mouvement populaire fait pression pour la reconnaissance des habitant.es ayant choisi de vivre en habitat « léger » quelle qu'en soit la raison (économique, écologique, liée à un mode de vie, etc.). Ces deux associations se rencontrent alors dans la revendication d'un besoin fondamental : celui de l'accès à un logement abordable, stable et décent, pour toutes et tous et sans discriminations. HALEM faisant partie de la Fédération DAL, ces deux associations signent ensemble des communiqués et lettres ouvertes ; luttant contre des expulsions ciblées ou des projets de loi⁶. Si au départ, les origines sociales de leurs publics cibles diffèrent, ceux-ci s'unissent au cœur d'une même lutte : « Sans-abris, gens du voyage, habitants de véhicules, de

⁶ Par exemple contre la loi « Engagement et Proximité » et notamment son article 14 qui permet aux municipalités d'imposer une astreinte aux individus installés sur des terrains privés dans des habitats non reconnu par les règles d'urbanisme municipales. Si le DAL se focalise sur les conséquences sociales qui découleraient de l'application de cette loi, l'association HALEM concentre sa lutte sur la défense des habitant.es installés en habitat léger sur des terrains privés.

bidonvilles, écolos, habitants de yourtes, caravanes, cabanes... sur terrain privé ou public : touTEs puniEs et chasséEs ! » (communiqué du 11 octobre 2019 pour une mobilisation contre la loi « *Engagement et Proximité* »).

Dans une perspective de coopération et à l'aune de la loi ALUR, HALEM offre aujourd'hui des clés juridiques à des publics impuissants face aux pouvoirs institutionnels et cherche à mettre en réseau des initiatives d'élus.es autour de l'habitat alternatif. Plus récemment, à la suite du mouvement « *Oasis en tous lieux* » initié par Pierre Rabhi, l'association des Colibris projette depuis 2014 de développer les « *Oasis* », des lieux de vie et/ou d'activités écologiques et collectifs expérimentant des modes d'habiter sobres et solidaires. Qu'il s'agisse d'habitats participatifs, d'écohomeaux, de fermes collectives ou de tiers-lieux écologiques, la Coopérative Oasis les soutient et accompagne les porteur/ses de projets. De manière complémentaire, l'association Hameaux-Légers accompagne depuis 2019 des communes volontaires dans la création d'« *hameaux légers* », projets de vie collectifs, durables et coopératifs.

Ces néo-acteurs de la lutte pour la défense de nouveaux modes d'habiter mettent au cœur de leurs argumentaires les principes écologiques autour desquels de plus en plus de citoyen.nes se mobilisent. En effet, alors que la première marche pour le climat avait rassemblé en 2014 25 000 manifestant.es dans les rues de la capitale, c'est le double qui aurait répondu présent quatre ans plus tard et puis encore le double en 2019⁷. A un autre niveau, « *L'Affaire du Siècle* », un recours juridique contre l'inaction climatique est mené en 2018 par l'association « *Notre Affaire à Tous* » devenue suffisamment influente pour s'attaquer à l'Etat de manière frontale et espérer gagner. Les appels à « *bifurquer* » ou « *désert* » d'étudiant.es face à leurs assemblées de remise de diplômes composés d'étudiant.es, d'entreprises et de professeur.es se multiplient : Centrale Nantes (2018), AgroParisTech (avril 2022) et HEC (juin 2022). 150 étudiant.es de l'ENS choisissent de s'adresser au grand public à travers une tribune parue le 11 mai 2022 dans Le Monde en posant la question : « *que restera-il du vivant à étudier si nous n'avons rien fait pour l'empêcher de s'effondrer ?* ». Sur le plan politique, la Nouvelle Union Populaire Ecologique et Sociale (NUPES) connaît un succès inédit aux élections législatives de juin 2022. Ces luttes sont également rejointes par des mouvements populaires tels que celui des Gilets Jaunes. En 2019, ce sont main dans la main que les deux mouvements ont manifesté en brandissant ensemble le slogan « *Fin du mois, fin du monde, même combat !* » (Reporterre, 2019). En abordant la question écologique sous l'angle du vécu par les classes populaires, la lutte des Gilets Jaunes aurait même poussé les écologistes à revoir leurs positionnements. C'est ce qu'explique Jean-François Julliard, président de Greenpeace dans un communiqué de presse : « *On a été obligé de reprendre un certain nombre de nos mesures pour se poser la question de leur impact social. Aujourd'hui, c'est indispensable* ». Ses propos sont soutenus par l'un des fondateurs d'Alternatiba qui affirme qu'« *une bataille culturelle a été gagnée cette année : l'idée*

⁷ Ces chiffres sont ceux donnés par les organisateurs de la marche pour le climat. Ils sont largement revu à la baisse par la préfecture de police mais dessinent une tendance similaire : 5 000 manifestant.es en 2014, 18 500 en 2018 et entre 25 000 et 36 000 en 2019.

que le climat et la justice sociale aillent de pair [...] Désormais, l'idée d'une écologie sociale est acquise ».

2. La naissance de nouveaux modes d'habiter comme registre d'action

Parallèlement à ces mobilisations et en lien avec ces crises a également émergé un nouveau registre d'action identifié par Madeg Leblay dans son enquête sur des habitats « *alternatifs* » en milieu rural. Elle montre dans son article une autre forme d'action politique dans laquelle les habitant.es « *incarnent* » leurs utopies et idéaux ; faisant de leurs lieux de vie des espaces de refuge et de contestation contre les métropoles (Leblay, 2021). Utilisant l'espace comme ressource pour l'action, ces citoyen.nes expérimentent des modes d'habiter différents en accord avec des revendications sociale, écologique et politique.

Par exemple, on trouve en Europe des formes d'habitats qui répondent depuis les années 2000-2010 au vocable commun d'« habitat participatif » mais qui désignent au sens large des opérations de conception et de gestion collectives de logements portées par des groupes d'habitant.es qui souhaitent se placer « au cœur de la réalisation et de la gestion de [leur] lieu de vie » (Livre blanc de l'habitat participatif, 2011, préambule) et mutualiser les contraintes liées au logement. Ces acteurs de l'habitat participatif souhaitent développer ensemble des réponses alternatives aux problématiques de pénurie de logements locatifs, de hausse des prix de l'immobilier et des loyers, d'étalement urbain, de gentrification, etc. (Jannot et Gillet, 2012). Les expériences sont multiples, avec des fondements idéologiques différents, mais s'organisent autour de deux grandes tendances : d'un côté, celles et ceux qui forment des coopératives d'habitant.es pour devenir collectivement propriétaires et de l'autre, celles et ceux qui programment, financent, et gèrent eux-mêmes leur immeuble d'habitation dans une démarche d'autopromotion. Cette diversité témoigne d'une « *nébuleuse de l'habitat participatif* » (D'Orazio, 2012) qui trouve son sens dans l'ensemble des valeurs « *de partage, de responsabilité écologique et de participation citoyenne* » (Bresson, Denèfle, 2015) communes aux citoyen.es à l'origine de ces projets. Si la loi ALUR du 24 mars 2014 fournit à l'habitat participatif une reconnaissance, un cadre légal et un statut juridique, ces opérations restent à la marge (1400 logements en 2019 d'après Habitat Participatif France). Cependant, elles initient une nouvelle façon de se réapproprier la conception et la gestion d'un lieu de vie.

L'habitat participatif trouve lui-même ses racines dans les modèles plus anciens de l'habitat communautaire. Philippe Bonnin retrace dans ses travaux l'émergence de différentes formes d'habitat communautaire. Dès le Moyen-Âge, entre le Xème et le XIXème siècle des « *communautés taisibles* » se développent en opposition au pouvoir féodal. Au début du XXème siècle, dans les années 20 des communautés naissent de la Révolution Russe dans des formes d'utopies autonomes. Plus récemment, après la seconde guerre mondiale en France se déploie le mouvement d'auto-construction coopératif des Castors dans une lutte pour la promotion sociale de la classe ouvrière (Bonnin, 1982). Ce sont ces récits, qui réinventent depuis longtemps les modes d'habiter, qui ont inspiré les acteurs de l'habitat participatif. En effet, les

opérations d'habitat participatif ne questionnent pas seulement l'accès au logement. Elles dévoilent un désir d'habiter « autrement » (Costes, 2015) similaire à celui des acteurs de l'« habitat léger partagé » que je vais aborder dans ce mémoire.

3. Un objet qu'on peine à qualifier

« Nous parlons ici d'un habitat qui mêle, de façon hétérodoxe, plusieurs populations dont la grande diversité s'unifie dans les questions sous-jacentes de la « crise » du logement : l'accès au foncier, la spéculation, l'insuffisance de l'offre locative, etc. Nous observons également l'émergence de la volonté de ces populations d'exercer une démocratie qu'on pourrait dire légère et fluide mais aussi pugnace et partagée. »

HALEM.

Dans sa plaquette de présentation, l'association HALEM décrit un autre modèle encore : celui d'un habitat collectif en milieu rural, regroupé communément sous différentes terminologies telles que « écolieu », « écohameau », « écovillage », « éco-domaine », et, depuis la naissance de l'association éponyme, d'« hameau léger ». Ce modèle est celui d'habitant.es qui choisissent de vivre collectivement, hors des cadres de la famille et de la colocation, dans des habitations dites « légères » organisées autour d'espaces partagés. C'est ce qui va nous intéresser dans ce mémoire. Ces projets sont portés par des citoyen.nes souhaitant vivre et se réapproprier ensemble leurs modes de vie en se recentrant autour d'enjeux écologiques et de relations humaines tels que le partage et l'entraide, la proximité à la nature, l'autonomie et la sobriété. En ce sens, ils érigent ensemble des espaces communs qui permettent à la fois une certaine socialisation et la minimisation de leurs espaces privés. Ils questionnent ainsi la société capitaliste, consumériste et individualiste et façonnent à leur manière des lieux de vie en interrogeant leurs idéaux, leurs besoins et leurs limites, générant ainsi des projets uniques en leur genre.

Dans une optique de mutualisation, ces collectifs partagent des espaces et des outils mais laissent à chaque individu l'espace privé de son habitation personnelle légère, refuge dans lequel il peut se ressourcer. Les formes que l'habitat « léger » peut prendre sont très variées : de la yourte et du tipi à la tiny-house, en passant par les caravanes, mobil' homes, roulottes, van et camions aménagés, mais également les cabanes en bois, dômes géodésiques, kerterres, kerpailles et bien d'autres. Qu'ils puissent être déplacés, démontés voire compostés⁸, ces habitats, que l'association Hameaux-Légers qualifie de « réversibles » ne laissent aucune séquelle sur le sol sur lequel ils reposent. Cette réversibilité fait référence à leur qualité écologique. D'une part car ils sont construits à partir de matériaux naturels (bois, pierre, terre, paille, chanvre...), et d'autre part car ils n'artificialisent pas les sols sur lesquels ils sont érigés

⁸ L'association Hameaux-Légers met en avant une catégorie d'habitat « biodégradable », conçu à partir de matériaux naturels. Ainsi, si les kerterres, love-shack ou maison terre paille ne sont pas déplaçables ni démontables (dans le sens qu'ils ne peuvent pas être remontés), ils sont en revanche « compostables » car leurs matériaux constitutifs sont à même de se décomposer naturellement une fois détruit.

(emploi de moyens alternatifs aux fondations classiques). La définition donnée par Béatrice Mésini et l'association HALEM qui militent pour leur reconnaissance ne se restreint pas à cette réversibilité. Ce qu'ils appellent depuis 2005 habitat « *léger, mobile ou éphémère* » se définit suivant quatre aspects : économique (car ces habitats peuvent s'adapter à tous les niveaux de ressources), écologique (car ils sont réversibles), social et culturel (car y est associé l'idée de vivre en lien autour d'un projet commun), et par leur visée de cogestion et d'autonomie (Mésini, 2011). Ces habitats répondent également aux vocables plus larges d'« *habitats non ordinaires* » caractérisés par un écart aux normes de confort habituelles et/ou une irrégularité juridique de leur statut d'occupation (Mialocq, 2020) et à celui d'« *habitat alternatif* » en tant que modèle qui s'écarte du courant dominant sans s'y opposer frontalement et qui cherche à se libérer de l'emprise du néolibéralisme ou de l'entrepreneurialisme (Leblay, 2021)⁹.

Depuis la loi ALUR votée et validée en 2015, ces habitats disposent d'un cadre juridique. Ils s'insèrent dans les catégories des HLL (habitations légères de loisirs), des RML (résidences mobiles de loisirs), des caravanes ou encore des « résidences mobiles constituant l'habitat permanent des gens du voyage » ou des « résidences démontables constituant l'habitat permanent de leurs utilisateurs ». Cependant, Béatrice Mésini, dans ses recherches aux côtés d'associations militantes telles que HALEM, Droit Paysan, Écovillages et Oasis en Tous Lieux, montre l'« iniquité des cadres juridiques » (Mésini, 2011). Elle met en lumière un flou réglementaire qui laisse place à l'interprétation des élu.es, des associations et des résident.es locaux dont les positionnements politiques finissent par avoir le dernier mot sur les orientations communales ; ce flou met alors en péril l'implantation de tels projets, stigmatisés, sur leur territoire (Mésini, 2011). En effet, ces modes d'habiter sont aujourd'hui peu pensés hors des imaginaires de la précarité (camping à l'année (Lion, 2018), gens du voyage, phénomène de cabanisation (Cadoret et Lavaud-Letilleul, 2013), bidonvilles, etc.) et de la marginalité (zadistes, sectes, etc.), rendant difficile leur acceptation et leur régularisation.

Face aux multiples définitions données par les différents acteurs associatifs, scientifiques et institutionnels, comment catégoriser et nommer cet objet protéiforme ? Comment l'extraire des imaginaires stigmatisants dans lesquels il baigne ?

Tout au long de ce mémoire, je fais le choix d'utiliser la terminologie provisoire d'« habitats légers partagés » pour désigner le plus explicitement possible ces lieux de vie. En effet, il me semblait indispensable de faire apparaître le terme « habitat » par opposition à celui de « logement » pour mettre en avant les conditions relatives entourant la cellule d'habitation. Le terme « léger » témoigne d'une volonté de construire différemment et de vivre autrement. Par un troisième terme, j'ai souhaité rajouter à cette définition la dimension collective propre à ces groupes qui partagent, à différents degrés, des espaces sans pour autant partager leurs cellules d'habitation. La notion de « collectif » seule laisse bien entrevoir l'idée d'une vie à

⁹ Cette définition proposée par Madeg Leblay est issue de la combinaison de deux visions. Une première dans laquelle l'adjectif « alternatif » désigne un ensemble de « pratiques, activités et styles de vie qui se démarquent ou vont à rebours des (di)visions dominantes » (Comby, 2016) et une deuxième suggérant que « alternatif » « ne [s'oppose] pas frontalement au néolibéralisme ou à l'entrepreneurialisme mais [cherche] plutôt à ouvrir un espace affranchi de l'emprise de ces derniers » (V. Béal et M. Rousseau, 2014).

plusieurs mais ne permet pas de saisir l'aspect « partagé » des moments, espaces, et outils de la vie quotidienne. Le terme « groupé », lui, rappelle un peu trop les pionnier.es de l'habitat « participatif » fédéré.es par le Mouvement de l'Habitat Groupé Autogéré (MHGA) des années 70. Celui de « partagé » semble alors être le plus représentatif de la réalité observée sur ces lieux. L'expression retenue en définitive pour ce mémoire sera celle d'« habitats légers partagés » sans qu'elle ne constitue pour autant une nomenclature absolue puisqu'elle peine encore à décrire l'indépendance des habitant.es vis-à-vis de leurs cellules d'habitations et la possibilité que les espaces partagés ne relèvent pas nécessairement de la construction légère bien que ceux-ci relèvent à minima de l'écoconstruction ou de l'éco-rénovation. Il m'arrivera par ailleurs, afin d'alléger la lecture, d'utiliser plus simplement les terminologies d'« habitats » ou de « lieux » et celles de « collectifs » ou de « groupes » pour désigner leurs habitant.es. Cette réflexion autour des terminologies fait également partie des enjeux de ce travail dont l'ambition est de participer à mieux définir ces modes d'habiter en posant les questions de leur émergence, de l'organisation de la vie collective et des réseaux de sociabilité et d'entraide dans lesquels ces groupes s'insèrent.

Dans *Regards Croisés sur l'habitat léger/mobile*, un ouvrage collaboratif mené par l'association d'éducation populaire RELIER, Arnaud Le Marchand explique que l'augmentation du nombre de personnes faisant le choix de vivre en habitat léger serait le résultat d'aléas économiques, sociaux et environnementaux. Mais que plus qu'une simple adaptation à un contexte spécifique, ces modes d'habiter auraient aussi une « *part d'autonomie créatrice* » (Le Marchand, 2012). Pour Mona Chollet, « *les constructions imaginaires dans lesquelles nous nous ébattons ne se confondent pas avec nos projets immobiliers concrets ; les unes et les autres répondent à des logiques et à des besoins distincts* » (Chollet, 2015, p.300). Dans son ouvrage *Chez Soi*, l'essayiste française confie ses rêves et ceux des citoyen.nes du monde moderne de loger dans des habitats plus spacieux, plus beaux ou plus confortables. Cependant, la confrontation de ces rêves avec des limites financière, géographique, ou même éthique rendrait impossible leur réalisation. Dans la définition donnée par HALEM, la remise en question du modèle actuel du logement, encourageant la spéculation et amplifiant les inégalités, semble être le point de ralliement des citoyen.nes à l'origine de projet d'habitats légers partagés.

Il est alors légitime de se demander si ce contexte n'est qu'un point de concordance idéologique de ces groupes ou bien s'il joue aussi un rôle dans le choix de ce mode d'habiter économiquement avantageux ? Dans quel contexte ces projets émergent-ils alors ? Dans quels réseaux naissent-ils ? Comment se regroupent les porteurs et porteuses de projets et autour de quelles idéologies ?

Je suppose pour ma part que ces collectifs émergent bien dans un contexte de crise sociale, économique et écologique mais dans une perspective de renouveler et se réapproprier les modes d'habiter en échappant à des contraintes trop normatives.

Au cœur de la question de l'émergence de ces projets se pose également celle de leur évolution au fil du temps. Dans son enquête monographique sur des « *communautés*

introuvables », Geneviève Pruvost met en lumière une singularité caractéristique de ces modes d'habiter difficilement saisissables par les outils dichotomiques de la sociologie classique. Cette singularité touche en partie à un mode de vie alternant entre vie nomade et vie sédentaire et jouerait plusieurs rôles dans le développement d'un réseau d'« *alternatifs* » et d'une « *économie relationnelle* » permettant de gérer certains conflits (Pruvost, 2015). Si l'habitat léger possède bien la capacité d'être rapidement et facilement déplaçable, dans quelle mesure les habitant.es de collectifs légers partagés peuvent-ils être considérés comme nomades ? En faisant l'hypothèse que ce turnover est une condition pour que ces lieux perdurent dans le temps, on peut se demander en particulier comment s'organise la vie en collectif dans ce renouvellement permanent ? Dans quel cadre arrivent et repartent les habitant.es ? Quels enjeux émergent de cette « danse humaine » ?

Lorsque Madeleine Mialocq enquête sur l'habitat non-ordinaire en milieu rural, dont certaines formes d'habitats légers peuvent faire partie, elle cherche à se libérer des cadres d'analyse autour de la précarité, du marginal et de l'alternatif. Elle dessine alors dans sa thèse de géographie sociale les contours d'une diversité des manières d'habiter, rendus invisibles par des catégories statistiques trop larges et/ou par une stigmatisation importante (Mialocq, 2020). Cette hétérogénéité, Geneviève Pruvost l'a également rapporté dans les profils sociologiques de ses enquêtés au cœur des réseaux de l'habitat léger en identifiant notamment des disparités en termes de parcours et de socialisation (Pruvost, 2015).

Dans cette diversité de profils et de modes d'habiter, je suppose qu'il existe en particulier des différences au niveau des pratiques d'ouverture au reste du monde, du niveau de confort, des stratégies communicationnelles et des relations aux institutions. A travers l'observation de l'organisation de la vie en collectif, de ce qui est partagé ou non et de son évolution dans le temps, je chercherai à dresser un tableau des modes de fonctionnements existants.

Enfin, dans son enquête sur une famille de boulangers paysans vivants en yourte, Geneviève Pruvost montre la nécessité, pour des raisons économiques, d'une insertion dans un réseau local d'entraide et de partage (Pruvost 2016). Ce besoin d'intégration au territoire est-il le même pour des collectifs dont l'objectif de départ est de faire communauté entre eux ? Comment et pourquoi choisissent-ils de faire du lien et avec qui ? J'observerai les réseaux d'acteurs, notamment associatifs, dans lesquels baignent ces groupes mais également la façon dont ils parviennent à s'ancrer localement. Du partage d'expérience inter-collectifs à la diffusion plus large d'un modèle perçu par ces groupes comme étant plus respectueux de l'environnement, qu'est-ce qui est partagé et remis en question ? Quel rôle jouent ces réseaux ?

Je suppose notamment que ce sont des collectifs qui se connaissent entre eux à travers des réseaux spécifiques et que ces réseaux permettent leur pérennisation à l'échelle individuelle mais également le développement d'autres projets collectifs sur le territoire.

Ainsi, je chercherai dans cette étude à donner une première définition de ces habitats légers partagés. A partir de séjours en immersion dans certains de ces groupes, je chercherai à

documenter leur histoire et leurs modes d'habiter. Nous verrons en première partie les récits d'émergence de ces habitats. Je chercherai à comprendre les rêves qui en sont à l'origine, les valeurs portées par leurs habitant.es et les réseaux qui ont permis leur jaillissement. Je regarderai également la façon dont ces habitats évoluent dans le temps. En deuxième partie, nous verrons différents modes d'organisation en collectif. En partant du constat d'un niveau de confort et de partage caractéristique de ces groupes, je chercherai à comprendre comment ils s'organisent en termes économique, de gouvernance et de vie quotidienne. Je m'arrêterai en particulier sur les relations interpersonnelles au sein de ces groupes. En troisième et dernière partie, j'analyserai l'ouverture de ces groupes à l'extérieur. Nous verrons notamment leur rapport au territoire, au « reste du monde » mais également la façon dont ils relationnent ou non avec d'autres groupes qui leur sont similaires.

Méthodologie

Ce mémoire s'appuie sur une étude en immersion menée sur 5 habitats légers partagés en milieu rural entre mai et juin 2022. Pour chacun de ces lieux, j'ai réalisé des séjours courts en immersion durant lesquels j'ai utilisé la méthode de l'observation participante : travail sur les lieux en tant que woofeuse (pratique consistant à aller dans des fermes ou lieux écologiques et à aider sur place moyennant le gîte et le couvert), participation à des chantiers collectifs, participation à des rencontres, festival de l'habitat léger... Le tableau ci-contre présente mes 5 terrains d'enquête (en orange) ainsi que 3 événements auxquels j'ai pu participer (en jaune). Pour les cinq lieux, un talon sociologique sous forme de tableau est disponible en annexe et regroupe de manière synthétique les questions liées au terrain, à la propriété, aux espaces partagés, aux habitant.es, et à l'accès à l'eau et à l'électricité. Ces terrains seront également présentés de manière plus détaillée dans le premier chapitre de ce mémoire.

Ordre chronologique →

	« Fête des plantes » à Manzone	Rencontre des éco-lieux	Rolenta	Manzone	Guingan	Bastel	Blédona	Festival Les Palourdes
Description du terrain d'enquête	Journée festive d'échange et de vente à prix libre de plantes, graines et produits artisanaux organisée par les habitant.es de Manzone. Environ 60 personnes présentes.	Journée de « rencontre des éco-lieux » organisée par la coopérative Oasis dans l'optique de faire du réseau en Centre Bretagne. Environ 100 personnes présentes.	Habitat léger partagé créé en 2012 9 habitant.es	Habitat léger partagé créé en 2011 6 habitant.es	Habitat léger partagé créé en 2001 8 habitant.es	Habitat léger partagé créé en 2019 12 habitant.es dont 2 enfants en bas-âges.	Habitat léger partagé créé en 2011 9 habitant.es dont 3 jeunes adolescents.	1 ^{ère} édition d'un festival de l'habitat léger organisé par l'association Hameaux-Légers. 450 festivaliers présents.
Posture	Participante, accompagnée par ma grand-tante	Participante, sur inscription	Visite introduite par ma grand-tante	Woofing	Woofing	« Séjour immersion »	Woofing	Festivalière
Durée	1 journée	1 journée	1 journée	3 jours	5 jours	7 jours	5 jours	2 jours
Hébergement	X	X	X	Yourte d'accueil	Tente personnelle	Tente personnelle	Tente personnelle	Tente personnelle
Source	Information relayée par ma grand-tante	Information relayée par ma grand-tante	Lieu connu de ma grand-tante	Bouche-à-oreille	Bouche-à-oreille	Internet et par bouche-à-oreille	Bouche-à-oreille	Internet

Pour des raisons de confidentialité, tous les noms de lieux et de personnes ont été anonymisés dans ce mémoire. Seuls les noms d'associations ont été conservés. De la même manière, les noms des villes, villages et de lieux ont été retirés des cartes, ne donnant à voir que la topographie environnante.

Afin de capitaliser les données liées à l'observation et aux échanges informels, j'ai pris soin, jour après jour, de retranscrire le plus fidèlement possible ce que je voyais et ce que j'entendais dans un carnet de terrain. La méthodologie employée est une conséquence du caractère exploratoire de ma démarche. L'objectif étant à la fois de porter un regard global sur une situation encore peu documentée et parfois stigmatisée et d'expérimenter plusieurs approches du terrain pour poser les premières pierres d'une thèse de doctorat qui débutera en octobre 2022. Cette enquête exploratoire à visée ethnographique possède tout de même ses limites liées au temps court du TFE qui ne permet pas d'envisager des séjours plus longs dans les différents lieux.

Dans l'objectif de questionner le maillage existant entre différents collectifs légers partagés et leur rapport au territoire, j'ai choisi pour mon enquête une entrée territoriale. Je suis partie du département du Morbihan en Bretagne où j'avais à la fois un point d'ancrage pratique (un lieu de résidence confortable chez un membre de ma famille) et la connaissance d'un événement qui pourrait m'ouvrir une porte vers le monde de l'habitat léger partagé (la fameuse « *fête des plantes* »). A partir de là, c'est avec une enquête par tâtonnement que je me suis mise en situation de percevoir certains enjeux soulevés par mes enquêtés. On pourrait faire référence à l'« *observation flottante* » de Colette Pétonnet qui consiste à rester en toute circonstance « *vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser flotter* » afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans *à priori*, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences apparaissent ». Puis, en procédant par effet « *boule de neige* » grâce au bouche-à-oreille j'ai pu accéder à différents groupes sur le territoire et affiner mes critères de sélection des lieux dans lesquels j'ai réalisé mes séjours en immersion.

Dans ces lieux, j'ai pu réaliser 4 entretiens semi-directifs dont trois avec des habitant.es fondateurs (à Guingan, Bastel et Blédona) et un avec un habitant d'un collectif léger partagé que j'ai pu visiter à la journée (Rolenta). De manière complémentaire, le temps passé sur le terrain (en immersion avec les collectifs et lors des événements mais également en exploration et sur les routes) m'a permis de faire la connaissance et d'échanger de manière informelle avec de nombreux acteurs de l'habitat léger ; me permettant non seulement de me constituer un réseau en Centre Bretagne mais également d'acquérir peu à peu les codes de ces groupes. Hormis les habitant.es des lieux avec qui j'ai pu tisser des liens plus ou moins durables, j'ai eu la chance de faire d'autres rencontres telles que :

- Des couples ayant décidé de construire leur habitat de manière légère et écologique sur leur terrain ou bien de rénover un bâti ancien pour en faire un habitat sobre et autonome ;
- Un couple d'apiculteurs et plusieurs individus qu'ils hébergent dans des caravanes et des yourtes sur leur terrain dans la forêt ;
- Un inventeur ayant longtemps travaillé sur la construction d'une « maison en un jour » : un dôme en méta-kaolin, matériau qui émettrait 5 fois moins de dioxyde de carbone à la production et qui serait tout autant, si ce n'est plus résistant.

- Un ancien fabricant de yourte, aujourd'hui berger aux méthodes peu conventionnelles ;
- Un militant de l'association HALEM France avec qui j'ai partagé un dîner.

Cette liste est loin de répertorier toutes les découvertes humaines que j'ai pu faire mais permet de donner un aperçu des échanges qui ont participé à alimenter les réflexions et les observations constituant ce mémoire.

Dans tous les cas, une grille d'entretien, m'a permis de garder une ligne directrice commune à tous les entretiens, qu'ils soient formels ou non.

Enfin, ce mémoire s'appuie sur un travail bibliographique. Ce travail de lecture m'a permis dans un premier temps de confronter les travaux académiques existant avec mes questionnements puis dans un second temps de les confronter à mes observations. Les travaux de recherche axés sur les questions juridiques et ceux orientés sur l'habitat précaire ont permis d'inclure mes recherches dans un contexte bien spécifique d'invisibilisation et de marginalité. D'autres travaux sur des modes de vie « alternatifs » ont été mobilisés tout au long de mon enquête ; me permettant de déconstruire certains stigmates. Ces mêmes travaux ont ensuite permis d'apporter un éclairage différent à mes observations de terrain.

J'ai également mobilisé à plusieurs moments de mon travail une série-documentaire retraçant un an de vie aux côtés des habitant.es de Bastel, l'un de mes terrains d'enquête. Cette série a été réalisée par une association indépendante dont je ne citerai pas le nom afin de préserver le collectif de Bastel. J'utiliserai notamment, comme des citations, certaines paroles des habitant.es du lieu interviewé.es dans la série.

I. L'émergence de projets d'habitats légers partagés : un idéal évolutif

Le contexte social, environnemental et économique présenté en introduction touche la majeure partie des citoyen.nes des pays industrialisés tel que le nôtre. Pensant ne pas avoir le choix ou bien se sachant dépendant de ce système, peu se posent la question de savoir s'ils souhaitent ou non en faire partie et de quelle façon. Les individus qui bâtissent mon enquête l'ont fait, quelques fois au terme d'années de réflexion sur le modèle qu'ils souhaitent pour eux-mêmes et pour les générations futures.

Mon hypothèse de départ suppose que ce contexte est à l'origine de ces réflexions mais que ce sont d'autres désirs qui amènent à mûrir un projet d'habitat léger partagé. Ces désirs auraient à voir avec l'idée de rencontre : se rencontrer soi-même (dans le sens d'apprendre à se connaître soi) pour faire converger des besoins et des valeurs dans des modes d'habiter ; et rencontrer l'autre, à travers la création d'un projet de vie qui fait sens collectivement. Ce besoin de se rencontrer suggère qu'à un moment donné, l'individu s'est égaré dans une société qui divise, réduit les possibilités d'interactions sociales et nous force à intérioriser certaines normes comme des vérités générales. A travers leurs rêves d'habitat léger partagé, les collectifs que j'étudie ont alors cherché à déconstruire certaines croyances, à se réapproprier leur quotidien en échappant à des contraintes trop normatives et à reprendre le contrôle face à l'« accélération » de la société moderne (Rosa, 2010).

La première partie de ce chapitre traite des rêves à l'origine de ces modes d'habiter. A travers un champ lexical particulier, ces collectifs exposent leurs idéaux et regards sur le monde autour desquels ils façonneront ensuite leurs habitats. Dans cette partie je montre comment autour des mêmes valeurs peuvent se dessiner des réalités nuancées. La deuxième partie pose la question du contexte temporel, social et territorial dans lequel ces rêves se concrétisent. En particulier, j'y révèle le rôle crucial des réseaux dans lesquels se forment ces groupes, mûrissent ces projets, et naissent des opportunités. Après avoir décrit les processus de création de ces habitats légers partagés, je présenterai en troisième partie mes cinq terrains d'enquête avec un regard objectif. Pour terminer, une quatrième partie analyse la façon dont ces groupes sont amenés à évoluer au fil du temps, du degré de partage et au prisme d'un turnover caractéristique de ces lieux.

1. A l'origine de ces projets : des rêves et des valeurs

« Le projet existe depuis 10 ans, ça va être les 10 ans cette année... Alors c'est parti d'entre 5 et 8 personnes au début, j'ai plus trop exactement qui était vraiment là, je crois qu'il y avait Etienne, Catherine, Mathilda, Jules, Isabelle puis après il y a eu Jean-Marc et Prunelle et du coup c'étaient beaucoup des gens qui étaient genre à la ZAD, à faire des trucs un peu anticapitalistes, aller manifester contre les G7 et faire des camps climats. Et puis Jules et Isabelle ils avaient fait un tour des collectifs et ils avaient écrit un livre sur les utopies. Ils étaient un peu en réflexion justement sur comment recréer de nouvelles utopies. »

Olan, habitant de Rolenta.

« Et moi, très tôt, j'ai su que je voulais faire ce que je fais aujourd'hui. Alors pas sous cette forme-là. Mais très tôt, j'ai su que je voulais créer un lieu, une ferme. Et puis, qu'il y aurait une activité agricole et des activités pédagogiques »

Alisson, fondatrice de Blédona.

« De mon côté, ça fait une quinzaine d'années, même plus maintenant. On va dire depuis le début de ma vingtaine que j'aimerais bien vivre dans un lieu en pleine nature, en collectif, un peu un village... Village nature quoi. Nature, village sauvage et tout ça. Donc j'ai essayé à plusieurs reprises deux, trois trucs dans ce sens-là et je n'avais jamais trouvé vraiment quelque chose qui correspondait à ce que j'avais en tête en tout cas ou à ce que j'avais dans le cœur peut-être. »

Tiago, l'un des fondateurs de Bastel.

« C'est une maladie chronique qui a démarré très, très jeune, déjà à 7, 8 ans. A 7, 8 ans je rêvais déjà. Je rêvais, je me souviens, je rêvais de changer le monde. Il ne me plaisait pas comme il était. »

Alex, fondateur de Guingan.

Les fondateurs des habitats légers partagés dans lesquels j'ai pu me rendre sont des rêveurs aspirant à autre chose, un autre monde ou une autre vie. A la manière d'une « *utopie* », critiquant la société et décrivant une « *société heureuse* » (Paquot, 2007), ils revendiquent à leur façon une vie plus proche de la nature et une transformation de notre relation au reste du vivant. Le fondateur de Guingan me racontera plus tard son rêve d'un monde sans inégalité où personne n'aurait à lutter pour sa survie comme lui a eu à le faire dans son enfance. A Manzone, c'est également l'appel d'un cadre de vie différent, plus proche de la nature, qui avait initié la démarche.

Ces rêves se concrétisent autour de socles de valeurs bien précis. En implémentant les chartes de valeurs¹⁰ de mes cinq terrains dans un logiciel d'analyse lexicale, j'ai pu réaliser un nuage de mot mettant en avant certains mots par rapport à d'autres en fonction de leur nombre d'occurrence dans les textes. Visuellement, les mots que le logiciel aura comptabilisé le plus de fois apparaissent alors en plus gros sur le schéma. A partir de ce nuage de mot, j'ai pu mettre en lumière trois axes qui donnent à ces groupes des directions similaires.

¹⁰ Les chartes de valeurs sont des textes rédigés par les fondateur/trices d'habitats légers partagés puis certains fois repris par les habitant.es qui ont suivi. Ils présentent le projet d'origine et les valeurs du lieu.

« Effectivement, il y a ce truc collectif, mais ce n'est pas, en tout cas pour moi depuis le début, ce n'est pas l'objectif principal de ma vie ici. Ça se fait parce que ça se fait, parce qu'il y a des volontés, des envies de faire ensemble. Mais en tout cas, pour moi, ce n'était pas une priorité. »

Tiago, l'un des fondateurs de Bastel.

Olan révèle qu'autour des luttes anticapitalistes et de défense du climat à l'origine de Rolenta, ce sont bien les relations humaines qui sont au cœur du quotidien du lieu aujourd'hui :

« Je dirais qu'on peut se donner des valeurs politiques, contre le capitalisme, ou spirituelles... mais aujourd'hui je dirais que ça c'est presque secondaire. La valeur c'est venir à la rencontre. C'est la rencontre le truc principal. Après dans un cadre qui parle de politique, ou de spiritualité, ou de chantiers, oui, mais on sait que c'est la rencontre qui se joue principalement. »

Olan, habitant de Rolenta

Dans ces deux discours, le « *faire ensemble* » et la « *rencontre* » dépeignent le quotidien particulier de Rolenta et de Bastel mais n'apparaissent pas nécessairement comme l'objectif de départ. Dans une interview donnée pour une radio à finalité d'insertion sociale et professionnelle de publics démunis en Bretagne, Catherine, habitante de Rolenta, explique que ces idéaux écologiques et humains sont rendus possible notamment par le modèle de la propriété collective:

« Ici c'est une propriété collective, c'est vraiment un des objectifs du projet c'est d'être dans une forme de propriété alternative où la propriété collective ce n'est pas une somme d'individus qui sont chacun propriétaires d'une partie c'est vraiment de travailler ensemble à ce qu'il y ait une propriété commune. L'idée c'était d'avoir un groupe qui soit solidaire, en même temps de vivre ensemble, de vivre à plusieurs pour l'aspect solidarité, pour s'organiser ensemble, pour l'entraide... et puis pour pouvoir aussi vivre de la manière dont on souhaite et puis globalement il y a quand même une idée d'écologie dans la base du projet, d'avoir un impact écologique très faible. »

Catherine, l'une des fondatrices de Rolenta

En étudiant la prise en charge des enjeux écologiques par les habitant.es de ce qu'elle appelle des « *habitats alternatifs en milieu rural* », habitats répondant à des critères collectif (au moins deux foyers et des espaces partagés) et écologique (dans le bâti ou dans les activités), Madeg Leblay constate que tous et toutes ses enquêté.es ont un jour été citadins. Elle fait alors l'hypothèse que ces modes d'habiter sont une forme de contestation des métropoles prenant la forme d'une fuite des espaces urbains vers les milieux ruraux. Elle met en lumière dans le discours de ses enquêté.es la nécessité, pour adopter un mode de vie écologique, d'une rupture au moins résidentielle avec les métropoles (Leblay, 2021). Dans le discours idéologique de mes enquêté.es, la ville n'est pas remise en question en tant que telle. Tous et toutes n'ont d'ailleurs pas nécessairement vécu en milieu urbain. Pourtant, dans le discours de Catherine se traduit l'idée qu'ailleurs on ne pourrait pas vivre « *de la manière dont on souhaite* », comme si les modes d'habiter conventionnels empêchaient ces rêves de solidarité et d'entraide. Plusieurs habitant.es semblent s'accorder sur le fait que l'individualisme croissant lié à la structure de la

ville grandissante, à la globalisation et à ses conséquences sur la séparation des usages (production, travail, habitat, loisirs) est à l'origine d'une vague de personnes en quête de plus d'interactions sociales au quotidien.

« Je t'en parle parce que le nombre de personnes qui sont arrivées avec des projets collectifs où « ça va être géniaaal, on va faire plein de trucs enseeensemble, on va tout partageer, ça va s'entendre, ça va être parfaaaait on va faire caca ensemble, ça va être fusionnel, etc. » Mais je trouve que cette expression du besoin d'être fusionnel est à la mesure de l'individualisation, fin pas l'individualisation mais de l'individualité ou le... enfin voilà de cette solitude que les gens pouvaient ressentir, d'être un peu coupé, voilà. Parce que faut bien voir qu'avant-guerre on était quand même dans des structures de village, où c'est quand même une forme de clan un village, où il y a des interactions entre les gens. Et qu'avec l'ère industrielle et au grossissement des villes, on est arrivé de plus en plus à des gens qui ont leur boulot puis leur endroit pour dormir et où on ne partage plus d'entraide spécifique. Donc le collectif c'est un peu un contre-pied de ce mouvement qui avait créé une sorte de souffrance. »

Olan, habitant de Rolenta.

Ces trajectoires rappellent le phénomène social des « *immigrations utopiques* » de retour à la nature ayant découlé du mouvement de Mai 68 en France (Hervieu, Léger, 1979) ou même des « *aventuriers du quotidien* », nouvelles classes moyennes refusant de céder à tout déterminisme social (Bidou, 1984). Une forme d'exode, géographique et idéologique, dont le nombre et l'origine sont difficile à saisir mais qui est vécu par des citoyen.nes souhaitant se réapproprier leurs besoins et leurs valeurs jusqu'à présent occultés par la société moderne. Arnaud Le Marchand relie directement les mutations globales de la « *société post-fordiste* » à la croissance des formes d'habitats « *non-ordinaires* » (mobile-homes, hôtels, foyers, collectifs auto-gérés, cabanes ou squat) dans les pays industriels. L'habitat mobile ne serait pas synonyme de pauvreté ou d'exclusion mais plutôt de segmentation salariale en lien avec un « *capitalisme cognitif* » (Le Marchand, 2009). Ces symptômes de la « *ville malade* » (Fijalkow, 2021) finissent par faire émerger de nouveaux récits :

« J'ai l'impression que certaines personnes voulaient créer une famille idéale tu vois. Ou la tribu parfaite, un peu ancestrale, qui peut faire fantasmer tu vois ? Moi, le premier, je suis fan d'une tribu qui s'appelle les Zoé, [...] ils sont dans la forêt amazonienne et ils vivent vraiment une sorte de prospérité et de vie simple sans avoir jamais connu autre chose. Vraiment. C'est un bel exemple d'humains heureux qui ont l'air de vivre une vie vraiment paisible et tranquille. [...] Donc, moi, quand même, dans l'idée du village, on peut venir un peu sur le fantasme, ou dans l'imaginaire en tout cas du village à l'ancienne où il y avait beaucoup d'entraide et il y avait des fêtes de village et les gens faisaient des choses ensemble et tout. J'ai un peu connu ça dans mon enfance, dans ma jeune enfance en tout cas moi, et puis c'est quelque chose que je ne voyais plus. [...] Donc il y avait quand même l'idée de recréer un village vivant, voilà, un village plein de vie où il peut y avoir dans l'idéal des enfants, des vieux, des gens et on traîne tous ensemble et on se retrouve de temps en temps, on fait des choses ensemble. Et on crée des choses ensemble. Donc, oui, il y a ce truc de vie collective, mais c'est plutôt dans l'idée d'un village idéal où

l'humain est équilibré entre son indépendance, son individualité et la vie collective,
et pas dans le capitalisme. »

Tiago, l'un des fondateurs de Bastel.

Les fantasmes de la « *tribu* », du « *clan* » ou de la « *famille idéale* » surviennent dans les discours comme un moyen de s'extraire d'une société moderne qui ne convient pas. En imaginant des alternatives à la manière de l'île Utopie de Thomas More qui ne connaît ni la notion de propriété privée ni celle d'inégalité sociale, ces habitats légers partagés permettent la communalisation¹¹ (Weber, 1971) de ses habitant.es qui « *font village* » de manière spontanée et organique (Pruvost 2015).

Ainsi présentés, certains de ces modèles imprégnés des rêves utopistes de leurs inventeurs parviennent à se concrétiser. Comment ces groupes sont-ils parvenus à transformer le rêve en réalité ? Comment se sont formés les collectifs ? Dans quels réseaux sociaux ont-ils émergés ?

¹¹ D'après Max Weber, la communalisation désigne des relations sociales non-rationnelles fondées sur le « sentiment subjectif (traditionnel ou affectif) des participants d'appartenir à une même communauté ».

2. Du rêve à la réalité : entre opportunités et réseaux

Loin d'être le fruit de simples rencontres ou d'opportunités hasardeuses, la concrétisation de projets d'habitats légers partagés est en réalité le résultat du croisement complexe entre des expériences, des réseaux sociaux et un contexte temporel, géographique et émotionnel particulier.

Il s'agit en premier lieu de différencier, au sein de mes terrains d'enquête, ceux pour qui le groupe d'habitant.es était pré-composé en amont du projet de ceux qui ont commencé par concrétiser un rêve personnel puis qui petit à petit ont été rejoints par d'autres jusqu'à former un collectif d'habitant.es. La question de « *qui du projet ou du collectif devrait venir d'abord pour s'assurer de la pérennité du lieu* » est une question que se posent beaucoup d'individus que j'ai pu rencontrer lors d'événements phares de l'habitat léger partagé¹². D'un côté la possibilité de ne jamais trouver un projet existant qui nous convienne (humainement ou idéologiquement) peut amener l'individu à préférer se lancer dans l'aventure seul. De l'autre, privilégier de préformer un collectif peut certes minimiser le facteur humain par la suite mais nécessite d'être en phase sur les tenants et aboutissants du projet. Les terrains étudiés dans ce mémoire se répartissent équitablement entre ces deux cas de figure : Rolenta et Bastel sont des projets qui se sont implémentés en collectif autour d'un projet constitué en groupe, Guingan et Blédona étaient à l'origine des projets individuels ou familiaux autour desquels se sont rattachés d'autres individus et Manzone est un cas un peu particulier puisque le groupe d'origine s'est démembré pendant la phase de recherche d'un terrain, ne laissant qu'un couple, puis qu'un homme seul à la mise en œuvre du projet. Les cas de figures possibles sont nombreux et aucune histoire ne se ressemble. Cependant, on peut identifier dans tous leurs récits des réseaux particuliers ayant facilité les démarches ou provoqué des opportunités et des rencontres fructueuses.

Le fondateur de Guingan raconte ainsi comment son réseau paysan est à l'origine du terrain sur lequel habite le collectif aujourd'hui. Son récit témoigne également du rôle qu'a pu jouer spontanément son réseau dans le lancement de son projet.

« Au départ, je me suis retrouvé à habiter l'école du village. Pendant que j'étais dans cette école, le temps de trouver un autre logement, j'ai une paysanne qui prenait sa retraite qui est venu me trouver en disant "j'aimerais bien que ce soit vous qui repreniez le terrain". Bon je n'étais pas très chaud, j'avais déjà tenu deux fermes, je n'avais pas forcément envie de recommencer encore. [...] Donc j'ai décidé d'ouvrir ce lieu aux alternatives en tous genres, [...] je me suis dit : « j'ouvre et puis on verra bien ce qu'il se passe ! » Je n'avais pas de projet bien défini, je n'avais pas de budget non plus, mais j'ai dit j'ouvre et on verra bien. Et y'avait pas 2, 3 semaines que j'avais le terrain que déjà on me demandait, alors que j'en avais parlé à presque personne, on me demandait déjà si on pouvait venir etc. »

¹² Je fais ici référence à des événements regroupant plusieurs habitant.es vivant en habitat léger et/ou partagé ou souhaitant se lancer dans des projets similaires. J'ai eu personnellement l'occasion d'assister à deux événements de la sorte : la « *rencontre des écolieux* » organisée par la Coopérative Oasis et le festival des « *Palourdes* » organisé par l'association Hameaux-Légers. Nous verrons plus loin dans ce mémoire que ces événements permettent aux participant.es d'échanger et de s'entraider autour de problématiques communes.

Alex, fondateur de Guingan.

Ce qu'il traduit dans son récit par du hasard : « *on verra bien* », « *j'en avais parlé à presque personne* » est en réalité le résultat d'un réseau qui s'est construit durant de longues années (Alex a 60 ans quand il s'installe sur ce terrain) et qui a permis le lancement quasi instantané de son projet. De la même manière, le réseau a joué un rôle déterminant dans l'histoire de Bastel. Le schéma ci-après cherche à retracer les différentes rencontres ayant menées à la création du collectif et identifie les réseaux dans lesquels ces rencontres se sont produites :

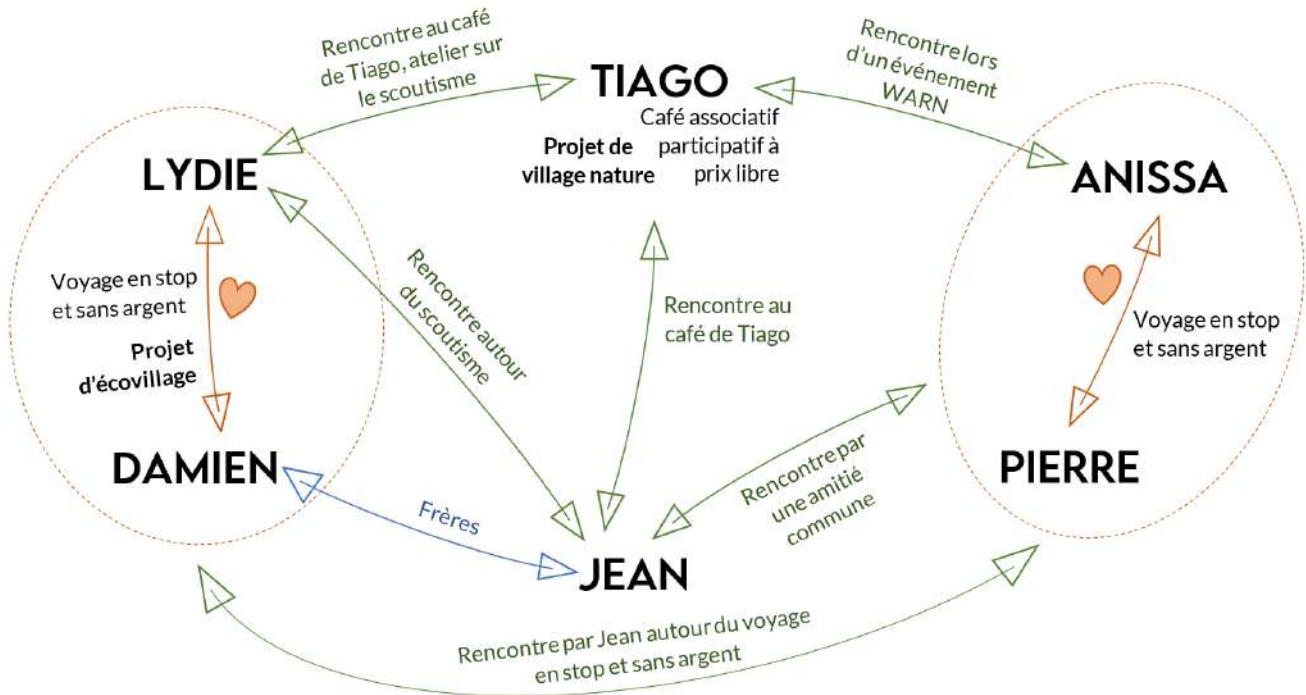


Figure 2. Schéma des réseaux de rencontre des fondateurs de Bastel

Cette histoire c'est Tiago qui me l'a racontée en cherchant à être le plus exhaustif possible. Pour autant, son regard façonne ce schéma qui aurait pu avoir une tout autre forme si ce récit avait été dicté par un.e autre. Ce que l'on observe néanmoins, ce sont les réseaux dans lesquels les 6 fondateurs de Bastel se sont rencontrés. Le café associatif participatif à prix libre a pour toutes et tous été un point de passage à un moment donné sans nécessairement qu'ils y tissent des liens. Les deux couples se sont rapprochés autour du sujet de leurs voyages respectifs en stop et sans argent, révélant une complicité dans leur manière d'envisager le monde. D'autres liens d'amitié se sont créés autour du scoutisme et du mouvement WARN! (We Are Ready Now!) ¹³. Il semble aussi important de mentionner la façon dont les relations amoureuses dans ce schéma

¹³ Le mouvement We Are Ready Now! (WARN!) est un mouvement national regroupant des étudiant.es et jeunes actif/ves désireux d'expérimenter de nouveaux modèles dans l'objectif de constituer une société plus juste et plus durable. Ces expériences touchent à plusieurs thématiques : du logement à l'alimentation en passant par la santé, le transport, les modes de consommation, de gouverner et de sociabiliser ; sous le prisme social et environnemental. Le mouvement WARN est en lui-même un laboratoire d'innovations démocratiques « testant plusieurs moyens de prise de décision allant de l'« actioncratie » au consensus en passant par l'autogestion [...] » (Erades, 2019).

ont pu permettre de faire des rencontres et de tisser du lien : c'est par l'entremise d'Anissa que Tiago et Pierre se sont rencontrés ; et c'est à la fois par Lydie et par Jean que Damien et Tiago ont pu faire connaissance et échanger sur leurs projets respectifs.

A Rolenta, c'est au cœur des réseaux militants écologistes (Camps Climats, manifestations anti G7, ZAD Notre Dame des Landes) que se sont rencontrés les fondateurs. A Blédona, ce sont les réseaux de la culture et de la langue bretonne qui ont permis à Alisson de rencontrer Gilbert dont le père leur donnera plus tard, à la naissance de leur premier enfant, une longère à retaper.

Se dessine ainsi une variété d'idéologies (variant de la gauche radicale à des idéologies chrétiennes par exemple) et de visions du monde qui diffèrent entre chaque groupe voire entre chaque individu. Anissa, habitante de Bastel, témoigne dans la série-documentaire de cette nuance d'idéologies au sein même de Bastel à travers l'idée de « *spiritualité* ».

« C'est marrant parce qu'on a vraiment tous des façons de voir la vie super différentes, mais ce qui nous tient c'est qu'on est profondément d'accord sur certaines... visions... (hésitation) certaines valeurs. Mais après on a chacun des fonctionnements mais totalement différents et notamment dans la spiritualité, chacun... fin je ne pourrais même pas dire que deux personnes ont la même spiritualité ici quoi. »

Anissa, habitante de Bastel. Source : série-documentaire.

A travers cette notion utilisée par les habitant.es de Bastel mais également ceux de Blédona, de Rolenta ou de Guingan est décrite une sorte de guide de l'âme propre à chacun et qui se constitue avec le temps et l'expérience autour d'idéologies et de valeurs. Alex à Guingan m'explique cette notion par opposition à celle de « *croissance* » ou de « *religion* » qui elles proviennent de l'extérieur.

« C'est ce qui nous fait vivre la spiritualité. Tu me diras la croissance aussi. Oui. Mais la spiritualité c'est... Je pense que chacun se construit sa spiritualité et il ne va pas la chercher ailleurs. Il ne va pas la chercher à l'extérieur. Parce que toutes les croyances, toutes les religions, tout ça et même les philosophies, ça vient de l'extérieur. On accueille, on adopte quelque chose qui a été pensé par d'autres. Et je pense que chacun doit arriver à sa propre spiritualité. »

Alex, habitant de Guingan.

En résumé, chacun.e possède donc des réseaux personnels (ami.es, famille, etc.), des réseaux idéologiques (écologiques, religieux, culturels, etc.) et une spiritualité qui lui est propre. Cependant, malgré leurs différences, ces réseaux et ces spiritualités parviennent à s'entendre, se retrouvant dans un ensemble plus large que l'on peut qualifier d'« *alternatif* » (au sens de M. Leblay¹⁴). En effet, le scoutisme promeut – au-delà de la religion catholique – l'apprentissage collectif de la tolérance et de la responsabilité par un modèle unique d'éducation populaire, le café associatif et participatif ainsi que le mouvement WARN expérimentent de nouvelles socio-économies, les groupes écologistes suggèrent de reconsidérer la place de l'humain dans

¹⁴ Pour rappel : alternatif au sens de qui s'écarte du courant dominant sans s'y opposer frontalement et qui cherche à se libérer de l'emprise du néolibéralisme ou de l'entrepreneuriatisme (Leblay, 2021)

l'écosystème Terre et les fest-noz bretons sont l'héritage de manifestations d'entraide et de solidarité de la société paysanne d'avant les années 1930 qui se libérait du travail collectif en dansant. Ces réseaux, sans être idéologiquement proches, se retrouvent dans l'idée de proposer de nouveaux modèles, tant au niveau de l'éducation, que de l'économie, du travail et du rapport au monde. Ils créent alors du lien entre les différents acteurs et facilitent le développement de projets collectifs.

Par ailleurs, ces réseaux « *alternatifs* » peuvent expliquer le choix d'une certaine localisation. A titre d'exemple, Olan raconte comment lui, sa compagne et leur jeune fils sont arrivés à Rolenta. Parmi les raisons énoncées (bon relationnel avec les membres du collectif et le voisinage, proximité géographique avec des membres de la famille proche et l'opportunité d'acheter une yourte déjà montée sur place), la présence d'un groupe d'enfants non-scolarisés a participé au choix final :

« Il y avait la dynamique locale qui était quand même assez intéressante, il y avait un groupe d'enfants non scolarisés à ce moment-là très riche [...]. Il y a eu vraiment une pépite à un moment donné. Et donc voilà. Tous les feux étaient ouverts on va dire pour venir ici. Et en plus quand on est arrivé Jules et Isabelle partaient et donc la yourte ils la vendaient, Guénaële rêvait d'habiter en yourte, poum, tu arrives là t'as la yourte, t'as les grands-parents, t'as la mer, on connaissait déjà du monde, t'as le groupe non sco... »

Olan, habitant de Rolenta.

De la même manière, l'implantation de 3 collectifs (Bastel, Blédona et un troisième non traité dans ce mémoire) dans un rayon de 20 km autour d'un village dont le tissu associatif local est particulièrement dynamique et porteur d'innovations (présence d'une librairie-café associatif, d'une épicerie-café bio et coopérative fonctionnant en SCIC) ne peut pas relever seulement de l'opportunité ou du hasard. Alisson et Gilbert se sont installés dans la longère à rénover que leur a donné le père de Gilbert et y ont créé Blédona et quelques kilomètres plus loin, le terrain habité par Bastel semble être tombé du ciel au moment opportun. Ces histoires ne donnent à voir que la coïncidence ou le coup de chance. Cependant, en observant de plus près, Pierre et Anissa de Bastel venaient de s'installer à quelques kilomètres de là pour travailler dans une ressourcerie autour de l'économie sociale et solidaire, démontrant d'ores et déjà une dynamique régionale particulière et propice au développement de projets alternatifs. Par ailleurs, si Alisson a souhaité lancer son projet de ferme pédagogique sur le terrain familial, c'est bien parce qu'il y avait une dynamique locale particulière qui lui semblait adéquate, un quelque chose à cet endroit-là qui lui faisait se dire que c'était le bon endroit pour le faire. C'est ce qu'Alisson appelle des « *non-hasards de vie* » : des choses qui arrivent par hasard mais au bon moment, de telle façon qu'on pourrait croire que quelque chose ou quelqu'un (le destin, le réseau, un dieu) est à la manœuvre. Par exemple, on pourrait considérer le don du terrain de Guingan à Alex comme un « *non-hasard de vie* ». En réalité, ce sont les 60 années de confiance mutuelle qui se sont construites au fil du temps entre Alex et l'ancienne propriétaire du terrain qui a amené cette dernière à lui faire cette proposition. Il y a certes une certaine synchronicité

qui a permis à Alex d'être en bonne posture pour l'accepter à ce moment précis. Six mois plus tôt dans un contexte émotionnel différent, il l'aurait peut-être refusé ; mais on peut aussi faire l'hypothèse que sa relation avec l'ancienne propriétaire était suffisamment complice pour qu'elle en soit consciente et choisisse le bon moment où proposer son terrain à Alex.

Ainsi, en s'éloignant du premier récit raconté par les fondateurs d'habitats légers partagés, on révèle que le passage du rêve à la réalité n'est jamais le fruit d'un pur hasard. Il est le résultat d'un contexte local, géographique et émotionnel et d'un réseau bienveillant qui s'alignent à un moment donné. Par ailleurs, en se positionnant en tant qu'humains chanceux, ces protagonistes donnent un caractère inaccessible à des projets comme les leurs et participent ainsi à creuser l'écart entre eux et le reste du monde.

Depuis les années 2000-2010 et la création de lieux comme Guinguan, Manzone, Rolenta et bien d'autres, les « *réseaux d'alternatifs* » jouent un rôle de diffusion de proche en proche à travers la société civile de ces modes d'habiter (Pruvost, 2013). Aujourd'hui, ce ne sont plus uniquement ces réseaux-là qui sont à l'origine de projets d'habitats légers partagés. Des moyens institutionnels permettent la diffusion de ces modèles de manière plus rapide grâce à des associations bien établies telles que Hameaux-légers qui accompagne à la fois les collectifs et les élus locaux dans la réflexion d'une complémentarité entre les projets des uns et les besoins des autres ; ou HALEM qui lutte pour une reconnaissance et une meilleure acceptation de ces modes d'habiter par les institutions. Ensemble, ils facilitent les démarches et permettent de meilleures conditions d'installation pour les collectifs. Ils participent également au partage de ce qui leur semble être une « *réponse aux enjeux environnementaux et sociaux de notre temps* » (Hameaux-Légers) auprès du grand public comme des acteurs territoriaux (élus.es, parlementaires, associations locales).

3. La réalité : présentation de mes terrains d'enquêtes

Après s'être aventuré dans les rêves et les valeurs qui portent ces projets d'habitats légers partagés puis la façon dont ils ont pu se concrétiser, cette partie est consacrée à la présentation de mes cinq terrains d'enquête. Je propose, pour chaque terrain et dans l'ordre chronologique de mes visites, un regard objectif autour des questions du terrain, de la propriété, des espaces, des habitant.es et de l'accès à l'eau et à l'électricité. Pour certains, le discours ou les écrits d'habitant.es permet de compléter ou d'illustrer les données. Un résumé de ces données sous forme de tableau ainsi qu'un talon sociologique des personnes rencontrées dans ces lieux est disponible en annexe. Dans une logique de donner vie à ces espaces, j'ai fait le choix d'associer à mes descriptions quelques photos de ces habitats afin d'aider le lecteur à s'en faire une représentation la plus proche possible de la réalité.

i. Rolenta

Le premier projet s'est établi en 2012, après un an et demi de démarches de recherche de terrain et d'acquisition. Rolenta est un site de 7 hectares, entre zone agricole et zone naturelle. La route sépare le terrain en deux parties : l'une est dédiée aux habitations, aux espaces partagés et aux enclos des animaux de ferme ; l'autre est laissée en friche. Les espaces partagés : cuisine, salon, salle de bain, bureau, chambre d'amis et machine à laver sont situés dans une grande longère traditionnelle à demi rénovée. Ces espaces sont reliés au réseau d'eau et d'électricité de la commune et l'eau est chauffée via un chauffe-eau solaire en toiture. D'anciens hangars agricoles servent d'espace de stockage pour les matériaux mais également d'atelier collectif, de garage associatif et de local pour une association de cirque anciennement gérée par un habitant de Rolenta. Huit habitant.es cohabitent sur ce lieu : 2 couples d'une quarantaine d'années avec enfant, un couple plus jeune d'une trentaine d'années, et 1 femme seule d'environ 45 ans. A l'exception de cette dernière, tous possèdent au moins une activité professionnelle à temps partiel à l'extérieur du lieu. Les deux enfants sont scolarisés dans l'école la plus proche bien qu'ils aient un temps fait partie d'un groupe d'enfants non-scolarisés. Le foncier et les bâtiments en dur appartiennent à une SCI (Société Civile Immobilière), une structure juridique permettant à plusieurs individus de s'associer dans la gestion d'un ou plusieurs bien immobiliers. Aujourd'hui, une association des usagers possède la majorité des parts de la SCI. Cependant, les habitant.es sont encore tous propriétaires de parts individuelles que l'association cherche à racheter petit à petit. Les constructions légères individuelles ou familiales en revanche appartiennent aux habitant.es. On trouve par exemple plusieurs camions, roulottes, mobil'homes et cabane en bois la plupart du temps assemblés entre eux pour agrandir l'espace. L'une des familles habite trois yourtes jumelées leur permettant ainsi de vivre dans un espace intérieur total de 50m². Tous les habitats légers non destinés à l'accueil sont chauffés au bois et reliés aux réseaux d'eau et d'électricité, permettant même à certains d'avoir un accès wifi individuel. Les autres habitations légères servent d'appoint pour l'accueil de visiteurs qui peuvent alors profiter des commodités des espaces communs.

Dans un appel à candidature lancé par le collectif dans l'objectif d'accueillir de nouveaux habitant.es, Rolenta est présenté sous le prisme de ses activités et de ses valeurs :

« La première activité sur le lieu était le maraîchage, mené pendant plusieurs années par une paysanne qui aujourd'hui cultive des aromatiques et des plants maraîchers. [Rolenta] héberge aussi un potager, un poulailler, une productrice qui transforme les orties, des animaux en pâturage, un atelier de mécanique associatif qui accueille du public 3 jours par semaine, des vergers, un atelier outillage et bricolage collectif, une maison collective, une cantine bio-végé mobile, une salle de cirque avec des activités hebdo, et une salle d'activités où se déroulent des réunions, résidences, bouds, formations ou autre. La vie au quotidien est en équilibre entre organisation collective et vie personnelle. C'est maintenant entre alternatives concrètes au quotidien et militantisme allant du local au global que se dessinent les engagements du collectif et de ses habitant.es. On est attaché.es aux réunions menées avec méthode, à la qualité d'écoute mutuelle et au soin porté au « vivre ensemble », recherchant une autogestion harmonieuse et porteuse de puissance. Nous portons au quotidien des valeurs de solidarité, de féminisme, d'écologie, d'éducation populaire et de communication non-violente. Nous nous plaçons dans des logiques de « post capitalisme » et de permaculture. »

Appel à candidature, Rolenta, 2021.

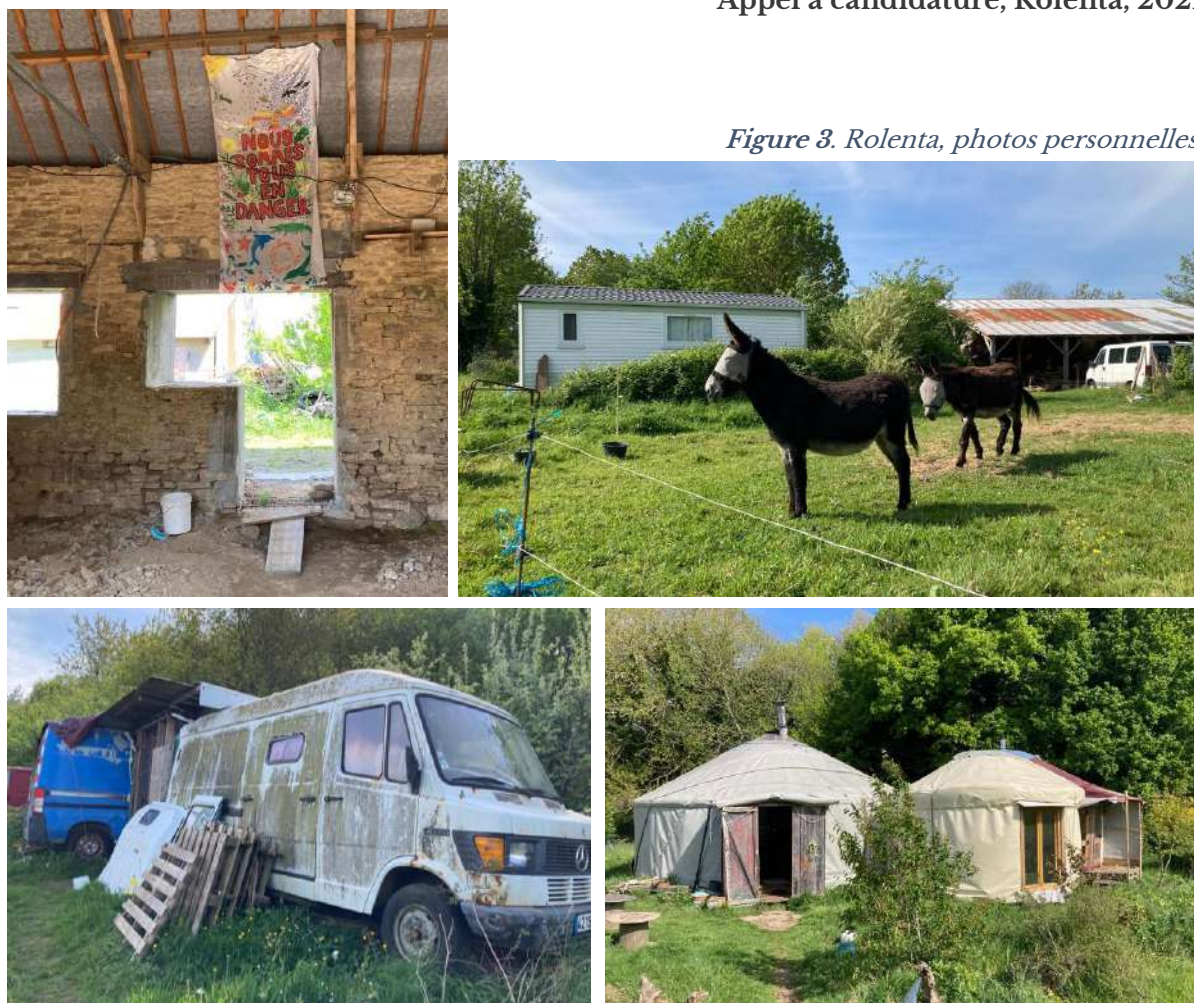


Figure 3. Rolenta, photos personnelles.

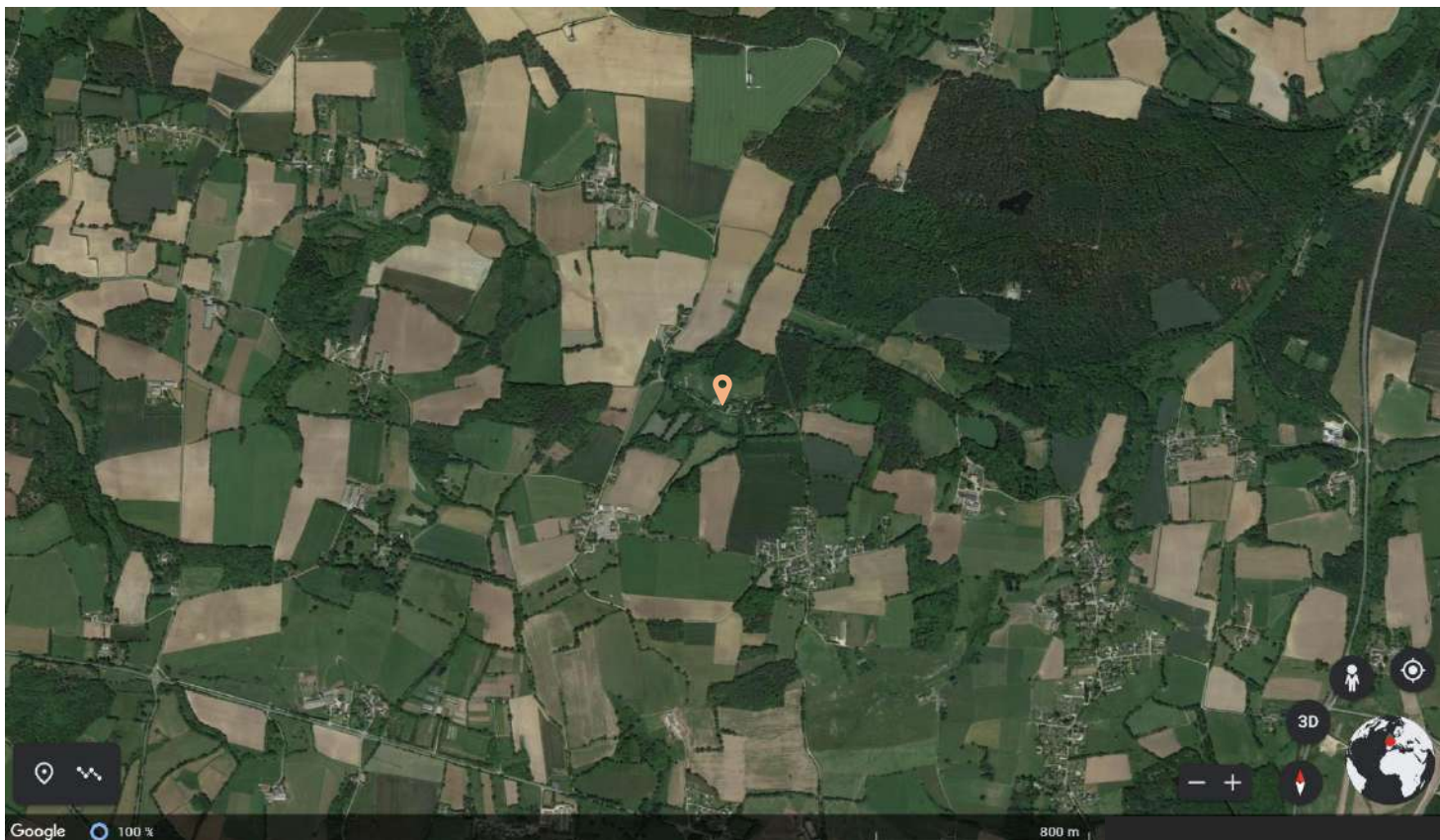


Figure 4. Carte de Rolenta et ses environs. *Source* : Google Earth.

ii. Manzone

Le deuxième terrain dans lequel je me suis rendue en immersion pendant 3 jours, est habité depuis 2011. Aujourd'hui y vivent 6 individus : 4 hommes et 2 femmes ayant entre 30 et 50 ans, quelques poules et des pigeons voyageurs. Le site fait environ 1 hectare et se situe sur une petite colline. En haut, en zonage agricole on trouve des potagers, serres, jardins botaniques, poulailler et pigeonnier et les habitations individuelles. Les espaces partagés : cuisine, salon, toilettes sèches, jardin d'été se situent en lisière de forêt. Cette dernière s'étend en contrebas dans une zone naturelle et humide où plusieurs ruisseaux s'entremêlent et permettent le développement d'une biodiversité riche, en particulier des salamandres, témoignant d'une haute qualité de l'eau qui sert de source au collectif. Cette eau est remontée par un système de pompe à essence puis filtrée dans une cuve. N'étant pas relié aux réseaux d'eau ni d'électricité, le lieu fabrique sa propre énergie grâce à des panneaux solaires. Comme à Rolenta, c'est une SCI qui est propriétaire de Manzone. Les habitant.es possèdent chacun.es des parts dans la société civile immobilière ainsi que leurs habitations individuelles parmi lesquelles on trouve deux caravanes, trois camions aménagés, un poids lourd et une roulotte. Une hutte d'environ 40m² constitue l'espace commun principal avec la cuisine et le salon partagé. Juste à côté, une yourte semi-enterrée sert d'espace mixte : coin lecture ou sieste et espace d'accueil.

Dans cet extrait du texte de présentation de Manzone, rédigé par ses habitant.es, le groupe propose une définition de leur habitat :

« Quelque part dans les landes Bretonnes, se trouve un petit espace collectif de vie et de liberté créé suite à l'émulsion fédératrice de quelques rêveurs et rêveuses. On pourrait le définir comme étant un éco-lieu collectiviste pluridisciplinaire fondé sur la bienveillance, la solidarité, l'intégrité, l'échange, le partage, l'autonomie et l'auto-responsabilité. Ces valeurs qui lui sont chères visent le lien social d'engagement

réci-proque entre des personnes partageant des raisons d'être communes. La dynamique de groupe s'y établit dans une confiance mutuelle, autant dans la quiétude que dans les moments difficiles. Quant aux aspirations qui en découlent, elles reposent fondamentalement sur l'écologie, la permaculture, l'artistique, l'hospitalité, ainsi que le bien-être individuel et collectif. [...] Des évènements ponctuels sont organisés sur la base du volontariat, tels que des ateliers, des journées de rencontre, de sensibilisation, des chantiers participatifs, des trocs de graines, des manifestations culturelles... Créer un lieu où la vie et la liberté consciente se conjuguent pour faire naître un autre possible est [notre] objectif.»

Extrait du texte de présentation de Manzone.

Figure 6. Manzone, photos personnelles.

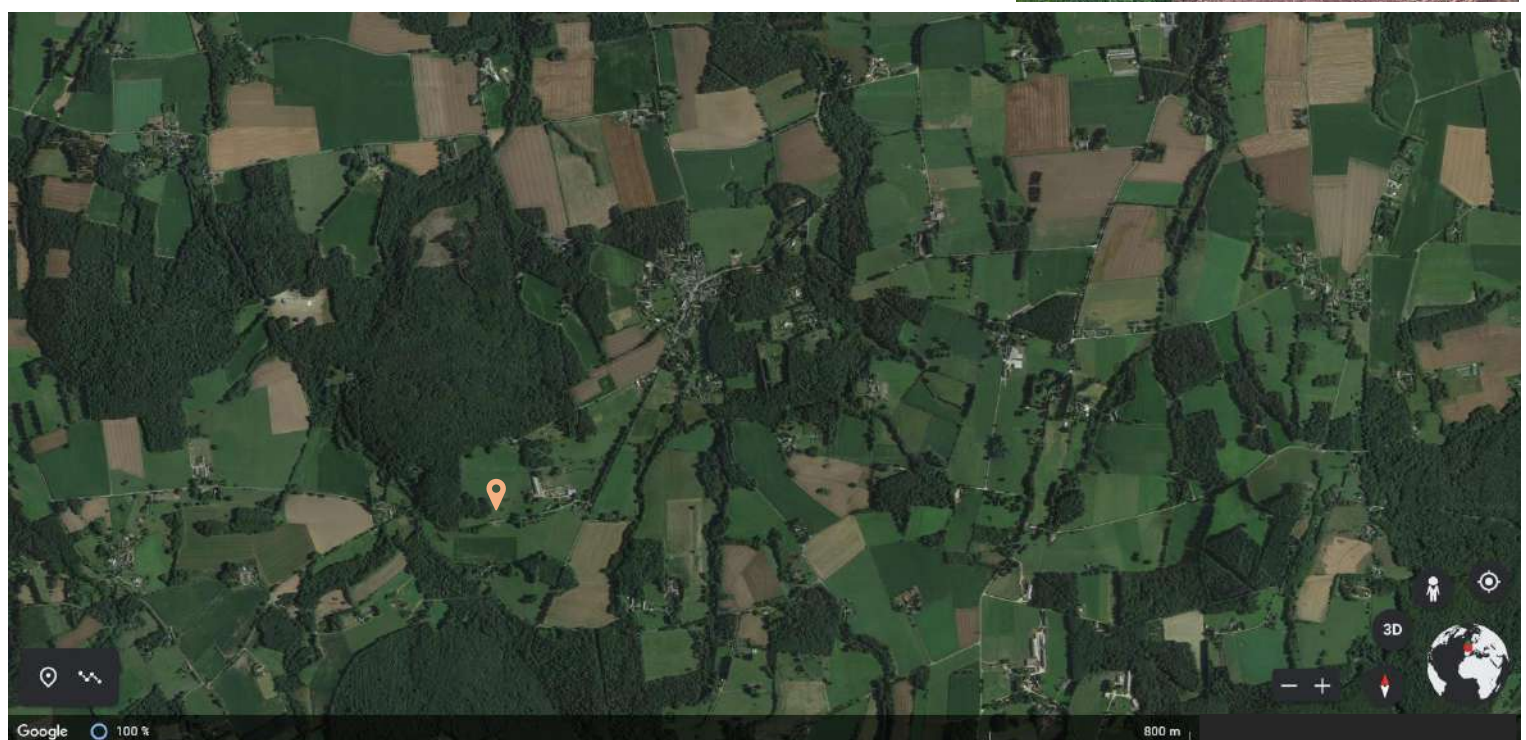


Figure 5. Carte de Manzone et ses environs. Source : Google Earth.

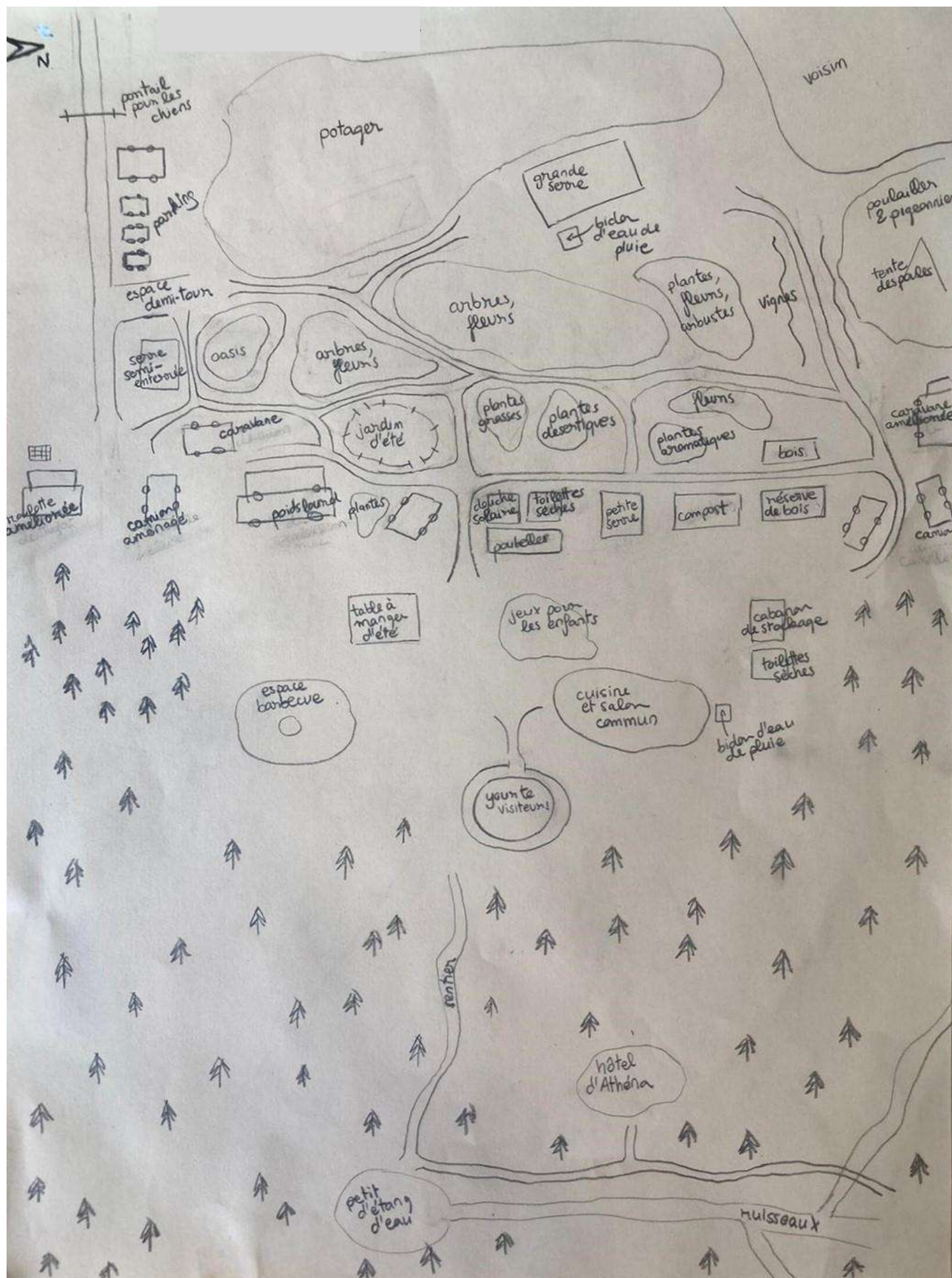


Figure 7. Schéma de l'organisation spatiale de Manzone.

iii. Guingan

Juste après Manzone, j'ai passé 4 jours à Guingan, lieu fondé en 2001 mais devenu collectif il y a une petite dizaine d'années. Aujourd'hui 8 habitant.es dont 5 hommes et 3 femmes y sont installés. Manzone est un lieu intergénérationnel regroupant des individus de 25 à 70 ans. Le terrain s'étend sur 2,5 hectares en zonage agricole et naturel et appartient pour le moment à son fondateur. Ce dernier cherche cependant depuis plusieurs années à créer une SCI car il ne souhaite plus être le seul propriétaire. Sur ce terrain dépourvu d'accès aux réseaux d'eau, électrique et téléphonique, on trouve plusieurs huttes en pailles auto construites, une roulotte, une tente surélevée par des palettes, deux camions aménagés et une maison en pierre traditionnelle dont le rez-de-chaussée est en rénovation mais dont le première étage sert de dortoir à deux habitant.es et d'espace d'accueil. Un espace cuisine, hangar ouvert sur l'extérieur, est partagé ; de même qu'une « *payourte* » (yourte en paille servant à la méditation journalière), un atelier de bricolage, plusieurs toilettes sèches et des espaces de stockage.

A l'origine, Guingan n'était pas un lieu collectif à proprement parler. Son fondateur y vivait seul et accueillait des événements variés autour du faire autrement, dans l'idée de leur offrir un lieu où développer des alternatives « *d'avant-garde* » :

« J'ai décidé d'ouvrir ce lieu aux alternatives en tous genres, aussi bien physiques, visant à apprendre à faire un mur en terre, en paille, en pierre sèche et tout ça, tout ce qui concerne disons la construction légère. Et puis, ben aussi tout ce qui concerne l'agriculture, moi je suis un ancien paysan, donc tout ce qui concerne l'agriculture biologique, la permaculture, tout ça. Et voilà, et puis aussi j'ai ouvert à d'autres alternatives qui peuvent se présenter, au niveau de ce qui permet de soigner, la santé, et de tout ce qui est alternatif au niveau alimentaire... Je me dis : « j'ouvre et puis on verra bien ce qu'il se passe ! » Je n'avais pas de projet bien défini, je n'avais pas de budget non plus, mais j'ai dit j'ouvre et on verra bien.[...] J'ai eu la chance de... comment dire ça ? D'être un petit peu à l'avant garde et donc de pouvoir créer plein de choses qui n'existaient pas. Ça, c'est passionnant. Ça, c'est fatigant, mais fascinant »

Alex, fondateur de Guingan.

Un peu plus de 20 ans après, Guingan est toujours un lieu d'accueil de projets variés et novateur mais héberge maintenant de plus en plus de résidents permanents.

« Aujourd'hui, [Guingan] est un lieu d'accueil et de vie qui allie écologie et spiritualité. Ce lieu qui vous accueille est dédié à la Paix avec soi-même, entre les hommes, avec la nature. »

Extrait de la charte de Guingan.



Figure 9. Guingan, photos personnelles.

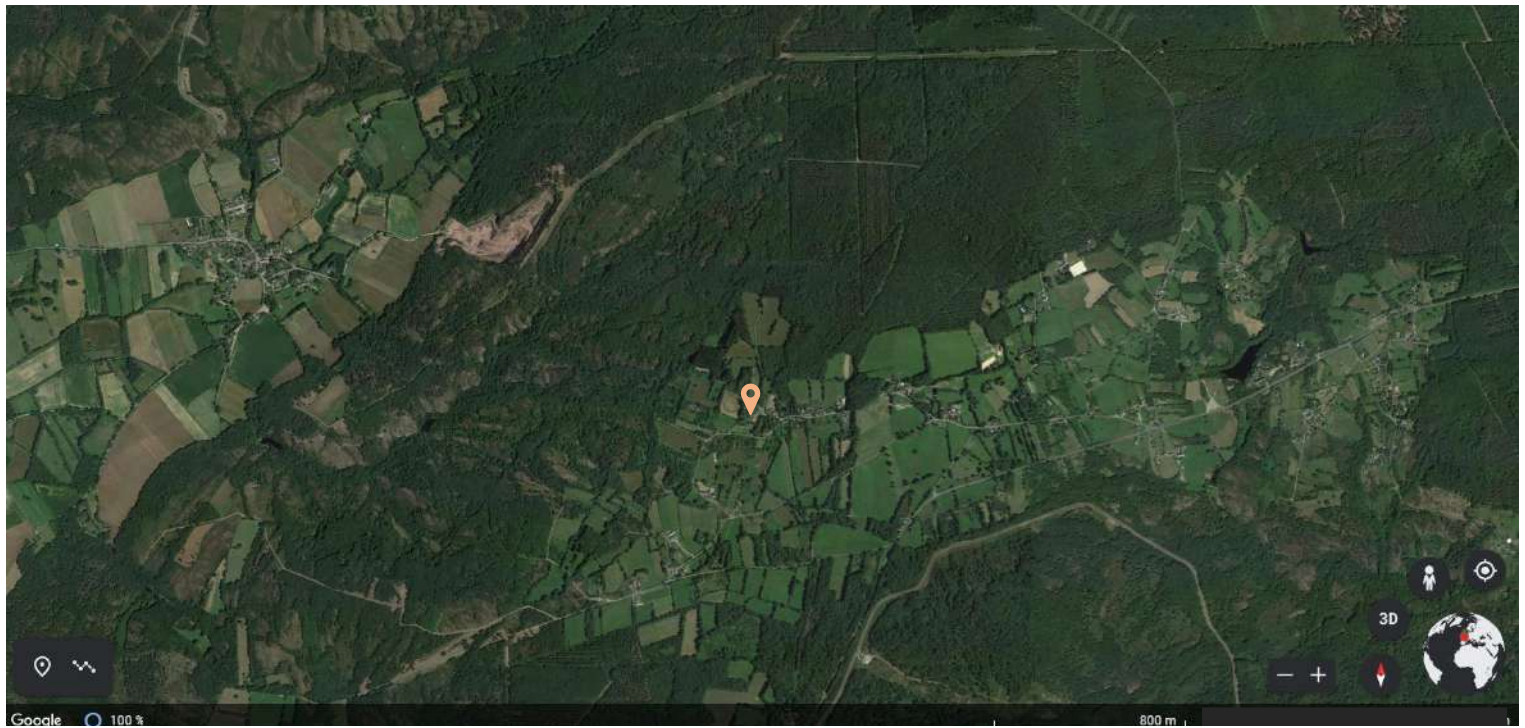


Figure 8. Carte de Guingan et ses environs. Source : Google Earth.

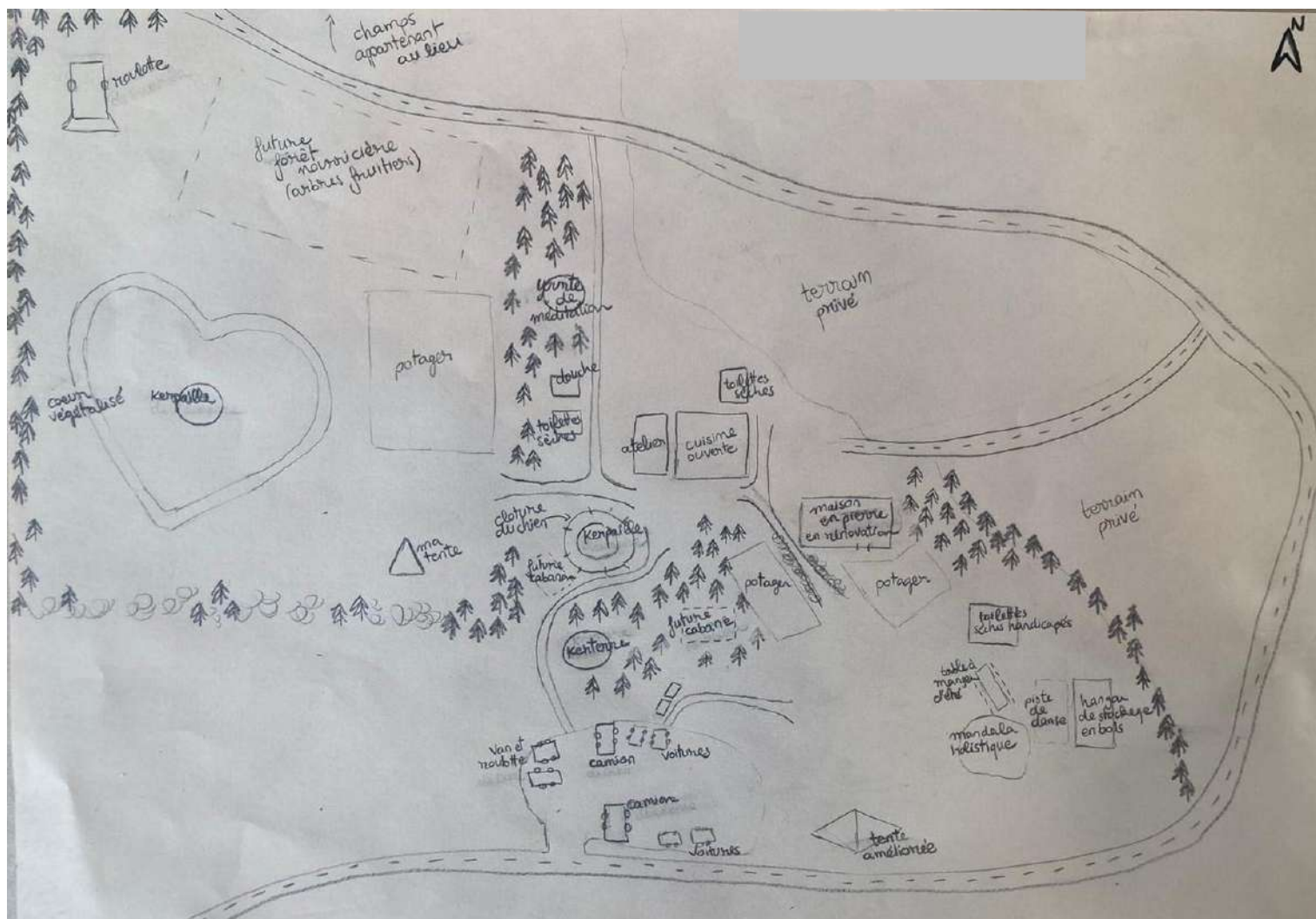


Figure 10. Schéma de l'organisation spatiale de Guingan.

iv. Bastel

Je me suis rendue à Bastel dans le cadre particulier d'un « séjour immersion » : une semaine organisée sur le thème de la « reconnexion »¹⁵. Le lieu fait 15 hectares et se situe en zone Natura 2000 en bordure d'un lac en centre Bretagne mais seule une petite partie est habitée depuis 2019 par dix adultes (autant d'hommes que de femmes) ayant entre 25 et 37 ans et deux enfants en bas-âge. Y vivent également chat, poules, dindons, moutons et chevaux. Le terrain est partiellement construit : on y trouve une petite maison en pierre servant d'espace partagé (salon, cuisine, bureau, salle de bain, toilettes sèches, salle de formation), une longue traditionnelle en cours de rénovation et pour le moment inhabitable et les ruines d'un château destiné à devenir un espace festif. La petite maison en pierre habitée est reliée au réseau d'eau et d'électricité de la commune, tout comme certaines habitations légères individuelles, au choix de leurs habitant.es. Réparties sur le terrain, chacun.e dans sa petite clairière ou dans son champ se distinguent trois caravanes, une roulotte, deux cabanes en bois, deux yourtes et deux tiny-houses. Un mobil' home sert d'espace mixte (coworking ou chambre d'amis) et une cabane en

¹⁵ Les séjours « reconnexion » sont destinés à celles et ceux qui souhaitent « s'offrir ensemble un temps unique et précieux pour se retrouver, se rappeler le sens de [leur] vies, réintégrer les éléments constituant la voie de l'épanouissement et faire un pas de plus pour refléter ce qu'[ils et elles] souhaitent véritablement dans [leur] quotidien. Un lieu en pleine nature, des intervenant.es professionnel.le.s, des ateliers et activités et personnes inspirantes pour une reconnexion pleine de sens. » (Source : site internet de Bastel).

bois en lisière de forêt sert d'habitation d'appoint pour des amis ou de la famille ou bien est mise à la location sur Leboncoin. Une partie du site accueille le poulailler, le potager, les serres et une jeune forêt jardin. Le site appartient également à une SCI qui rembourse peu à peu le prêt réalisé pour l'achat du terrain. Très présent sur les réseaux sociaux, les habitant.es de Bastel entretiennent avec attention leur image à travers un site internet et des publications fréquentes sur des médias jeunes tels que Instagram et Facebook.

Bastel se définit comme étant un lieu « ouvert » guidé par six axes que sont le « vivre ensemble », la « souveraineté alimentaire et énergétique », le « respect de la nature », l'« interdépendance », l'« économie symbiotique » et le « bien-être » :

« [Bastel] est un lieu de vie ouvert sur le monde, ayant une vocation d'autonomie et où la sobriété heureuse, la liberté et la connexion à la nature et à chaque être sont les maîtres mots. Au village [de Bastel], nous souhaitons vivre en symbiose avec la nature, dans une harmonie collective, à travers des relations simples, authentiques et fun. L'intention est de laisser à chacun la liberté d'être ce qu'il est, avec les avantages de la vie sociale et collective, et ce dans un cadre magnifique naturel et préservé. »

Extrait du texte de présentation de Bastel.

A Bastel, une place importante est donnée depuis le début du projet à l'accueil du grand public dans l'idée de partager avec lui la vision du monde de ses habitant.es. Ces derniers ne se positionnent ni en pédagogues ni en formateurs, mais proposent plutôt de découvrir le lieu et son quotidien « *comme un.e habitant.e* » dans le cadre de semaines thématiques « *Reconnexion* », « *Transition* », ou encore « *Nature* » ; plus ou moins rythmées par des temps d'ateliers et d'activités. Des « journées découvertes » sont également proposées une fois par mois pour découvrir le lieu, le visiter et échanger avec ses habitant.es.



Figure 11. Bastel, crédit photographique : Pierre.

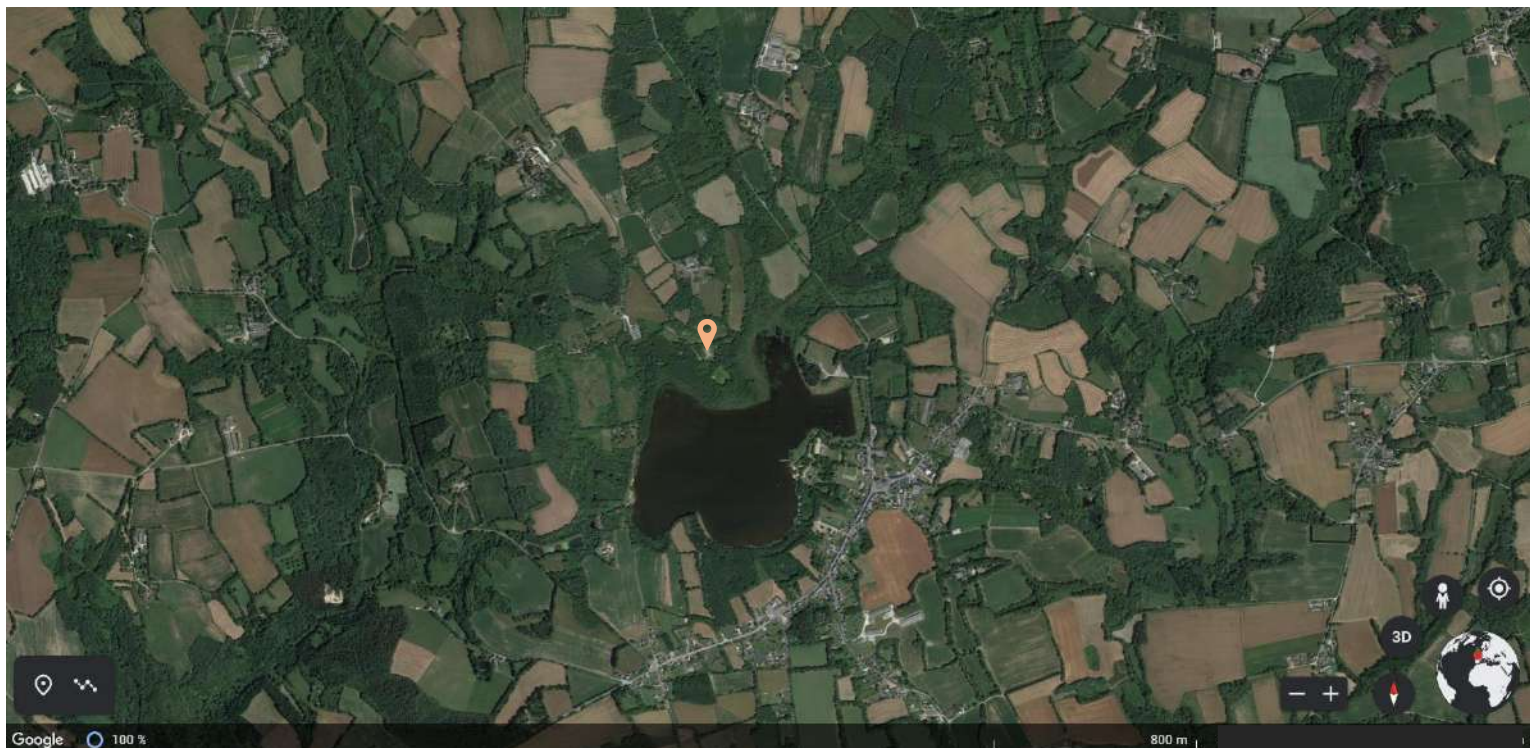


Figure 12. Carte de Bastel et ses environs. Source : Google Earth.

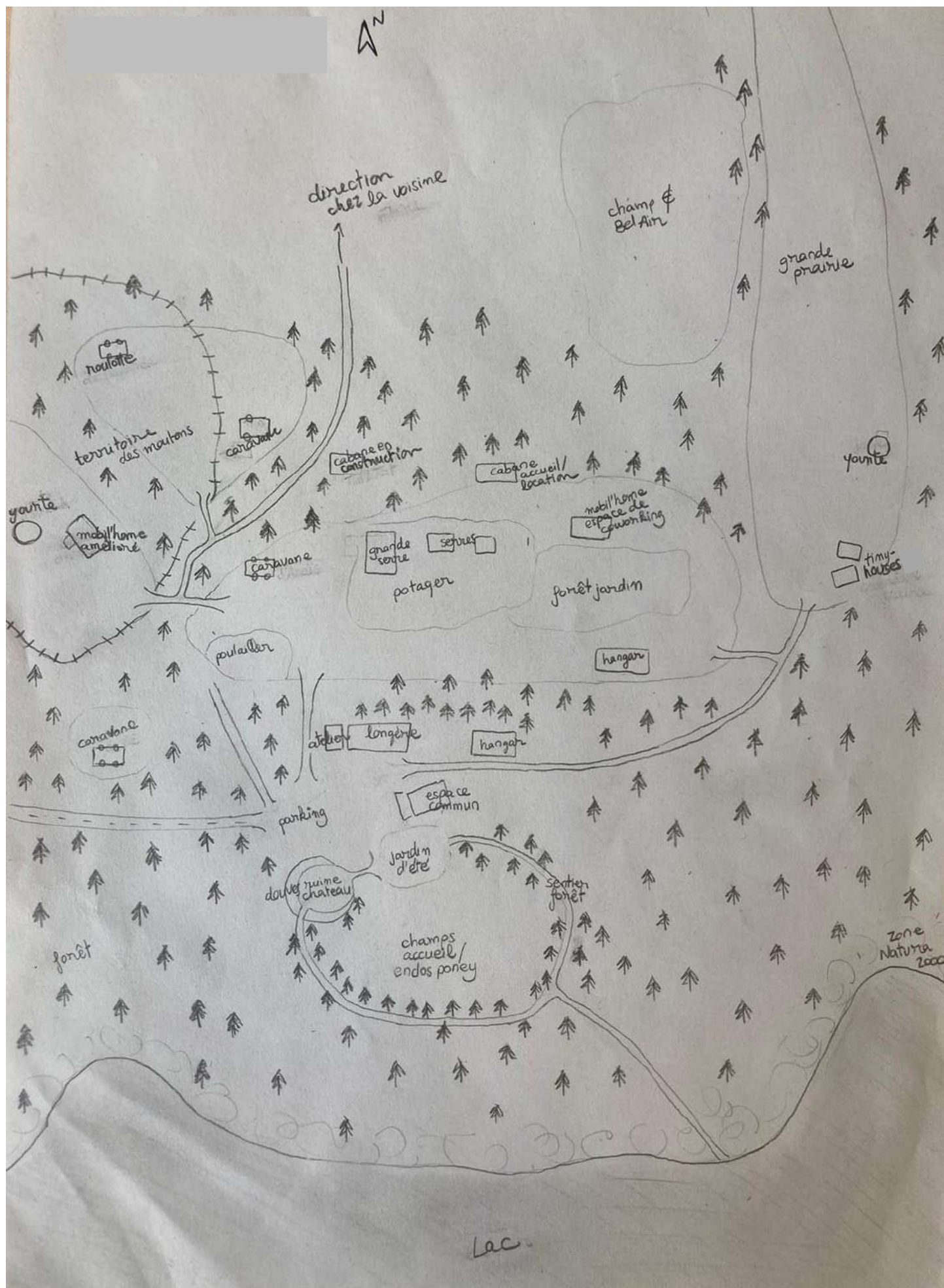


Figure 13.. Schéma de l'organisation spatiale de Bastel.

v. Blédona

Enfin, j'ai passé 5 jours à Blédona sur un site de 15 hectares sur lequel cohabitent les animaux de la ferme : poules, poulets, canards, moutons, chèvre, ânes, chevaux avec un chat, plusieurs chien et 9 habitant.es humains : 4 hommes, 2 femmes et 3 adolescents mineurs. Les âges des adultes se répartissent entre 25 et 55 ans. Sur les terres sur lesquelles s'étend Blédona on trouve un espace camping où vont et viennent des visiteurs, touristes et autres curieux de passer une nuit en yourte ou en roulotte. Une grande longère leur est réservée et fait office de sanitaires, cuisine partagée et de salon. Dans la partie habitant.es, on trouve une maison en pierre éco et auto construite faisant à la fois office de cuisine, garde-manger, salon et salle de bain partagés mais aussi de chambres au premier étage : deux habitant.es y vivent toute l'année et deux autres chambres sont destinées à l'accueil de woofeurs. La fondatrice du lieu et ses 3 enfants habitent dans une cabane en bois sur pilotis passive au-dessus de l'espace destiné au maraîchage. Plus haut dans la forêt, de l'autre côté de la route et loin des commodités se cachent une yourte et un dôme géodésique dans lesquels habitent respectivement un couple et un homme seul. Une yourte est également utilisée dans le cadre de réunions, d'expositions ou de formations et des hangars de stockage peuvent servir d'espaces de fête. Enfin, des toilettes sèches sont réparties à plusieurs endroits sur le site. Tous les espaces habités sont reliés aux réseaux d'eau et d'électricité communal hormis les deux habitats légers situés au cœur de la forêt. Le reste des terres est exploité pour des vergers et de la culture de bouleaux. Ce vaste espace et ces constructions en dur appartiennent aujourd'hui aux deux fondateurs qui sont en cours de création d'une SCI citoyenne. Comme à Bastel, l'image de Blédona sur les réseaux sociaux est importante pour la fondatrice qui met en avant le caractère vivant, innovant et alternatif des événements qui ont lieu à Blédona.

« [Blédona] est un lieu où l'on vit, on danse, on réfléchit, on vient en vacances, on partage, on travaille, on accueille, on transmet, on s'amuse... Tout en profitant du Kreiz Breizh (Centre Bretagne) et de son environnement préservé. C'est un écolieu inspiré de la permaculture comme philosophie de vie qui mixe des activités économiques et un habitat partagé. »

Extrait du texte de présentation de Blédona

Dans sa fonction de lieu accueillant du public, qu'il s'agisse de vacanciers en camping comme de woofeurs qui viennent aider sur le site, Blédona se positionne comme la « *première marche* » vers la « *permaculture comme philosophie de vie* », c'est-à-dire vers un mode de vie où « *humains, plantes et animaux vivent en harmonie dans un environnement sain et auto-suffisant* » (Véret, 2017).

« Et je trouve ça chouette d'être là et d'être la première marche où des gens, ils vont se dire après "Ah peut-être chez moi, après, pourquoi pas quoi". Et mais pour moi, ce n'est pas militant. Pour moi, c'est d'avoir l'esprit super ouvert, et de se dire ben oui, on accueille des Smartbox et oui, des fois on se prend des vents, mais des fois, on a de belles réussites aussi de prise de conscience, quoi. »

Alisson, fondatrice de Blédona.

Blédona ne se situe pas en précurseur uniquement dans sa façon de concevoir la vie mais également dans son fonctionnement économique. En effet, Blédona a la particularité d'avoir une activité économique conséquente organisée autour d'un PTCE, Pôle Territoriale de Coopération Economique, dépendant du laboratoire de l'ESS (Economie Sociale et Solidaire).

« Les PTCE il y en a 70 actifs en France aujourd'hui, on est le seul à fonctionner comme on fonctionne. L'idée, c'est vraiment de revendiquer un modèle économique innovant pour créer de l'activité en milieu rural. Là, c'est vraiment de réfléchir à une pluri-structuralité qui permet d'avoir de l'associatif avec des bénévoles et tout ça, de l'économie mais qui est complémentaire en fait. »

Alisson, fondatrice de Blédona.



Figure 15. Blédona, photos personnelles.

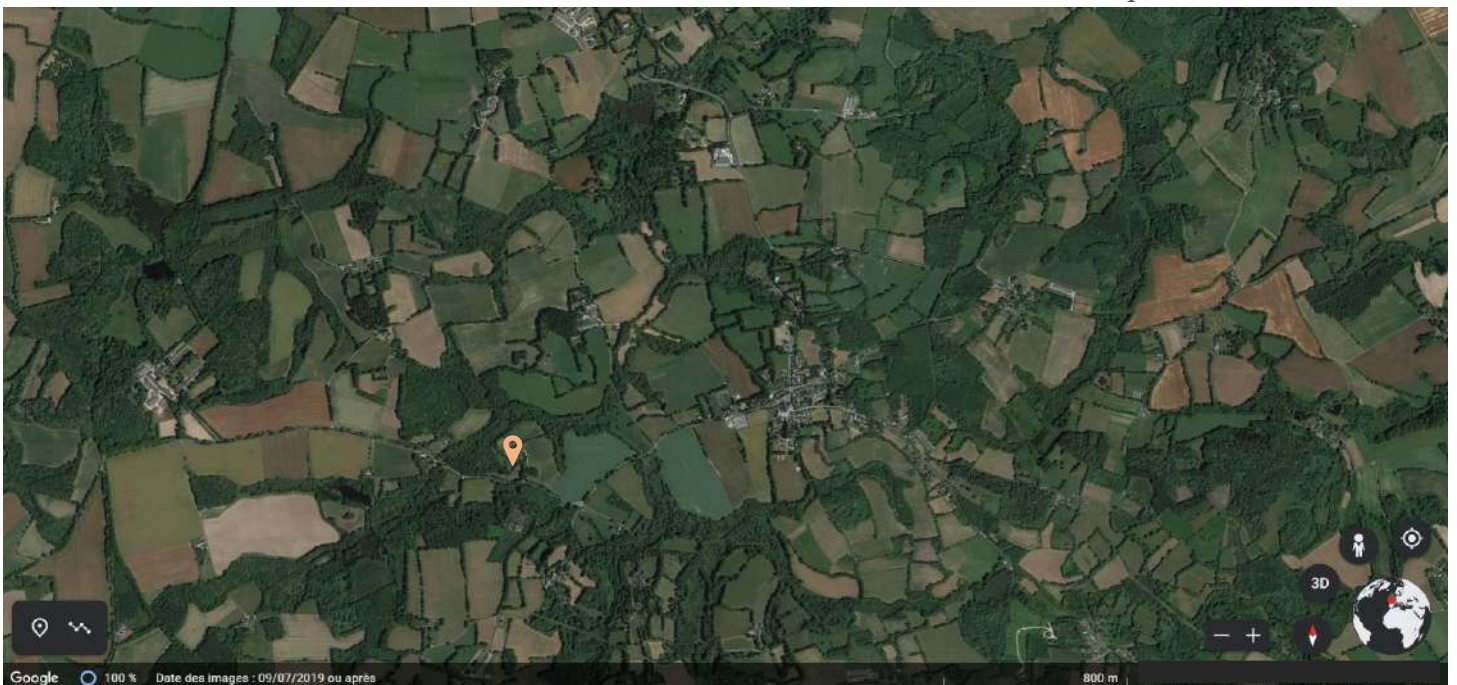


Figure 14. Carte de Blédona et ses environs. Source : Google Earth.

Après avoir dressé les portraits de mes cinq terrains d'enquête, je constate en premier lieu que tous ont fait le choix de passer par une structure juridique de SCI (ou bien sont voies d'y passer) pour résoudre la question de la propriété collective. Ce fonctionnement, je l'ai rencontré dans de nombreux autres collectifs avec qui j'ai pu échanger ou dont j'ai pu entendre parler. Par ailleurs, la mise en place de cette structure est longue et administrativement complexe, contribuant au sentiment d'exclusion voire de rejet que peuvent ressentir ces groupes vis-à-vis des institutions. Se pose alors la question des possibilités juridiques qui s'offrent aujourd'hui à ces groupes qui souhaitent remettre en cause la propriété individuelle du sol et du bâti. Pourquoi ces groupes n'investissent-ils pas les structures de la coopérative ou de la copropriété ? L'usage d'une structure unique – celle de la SCI – participe à dissimuler la variété des idées et des modèles expérimentés dans ces lieux ; donnant alors à voir au monde extérieur un seul et même mode de vie rangé dans les catégories du précaire et du marginal.

Le caractère expérimental de ces habitats va de pair avec une instabilité du modèle qui s'adapte au fil du temps et des personnes qui l'éprouve. Ce caractère évolutif fait l'objet de la prochaine partie qui clôturera ce premier chapitre.

4. Au fil du temps : la transformation des lieux et des collectifs

Dans cette dernière partie, j'aborderai la façon dont les habitats légers partagés évoluent au fil du temps. J'analyserai la façon dont le renouvellement fréquent des habitant.es, le turnover, participe à développer et à faire vivre ces lieux, suggérant alors un nouvel élément de définition.

« Alors après suivant les collectifs, il y a une sorte de curseur qui est plus ou moins au « tout collectif » ou plus ou moins au « tout individuel ».

Une sorte de continuum ?

Un continuum... de possibilités, oui. Et je dirais même, qui bouge au fil du temps ! »

Olan, habitant de Rolenta.

Dans cet extrait d'entretien, Olan explique que chaque lieu possède ce que j'appellerai par la suite un degré ou un niveau de partage qui lui est propre. Ce degré, dans son aspect fonctionnel (comment fonctionnent ces lieux selon le niveau de partage), fera l'objet d'une sous-partie à part entière dans le chapitre II. Ce qui m'intéresse dans cette partie c'est le phénomène qu'Olan décrit en disant que ce degré de partage, en plus de varier au sein des collectifs, varie également au fil du temps au sein d'un même lieu. Il raconte en effet qu'il n'y a pas de mode de vie spécifique à Rolenta, pas de journée ni de saison type, pas de routine bien installée. A Rolenta le quotidien n'est jamais le même : « *ça dépend des moments* » me dit-il à plusieurs reprises. Il prête ce caractère variable à tous les groupes et utilise l'image de la sinusoïde pour décrire les évolutions de la « *vie d'un collectif* » au fil du temps. Ces variations atteindraient des points culminants lorsque la dynamique collective atteint son maximum (projets collectifs, bon relationnel entre les habitant.es, etc.) et des minimas lorsque les relations au sein du groupe battent de l'aile ou que la vie quotidienne est tournée autour de projets individuels.

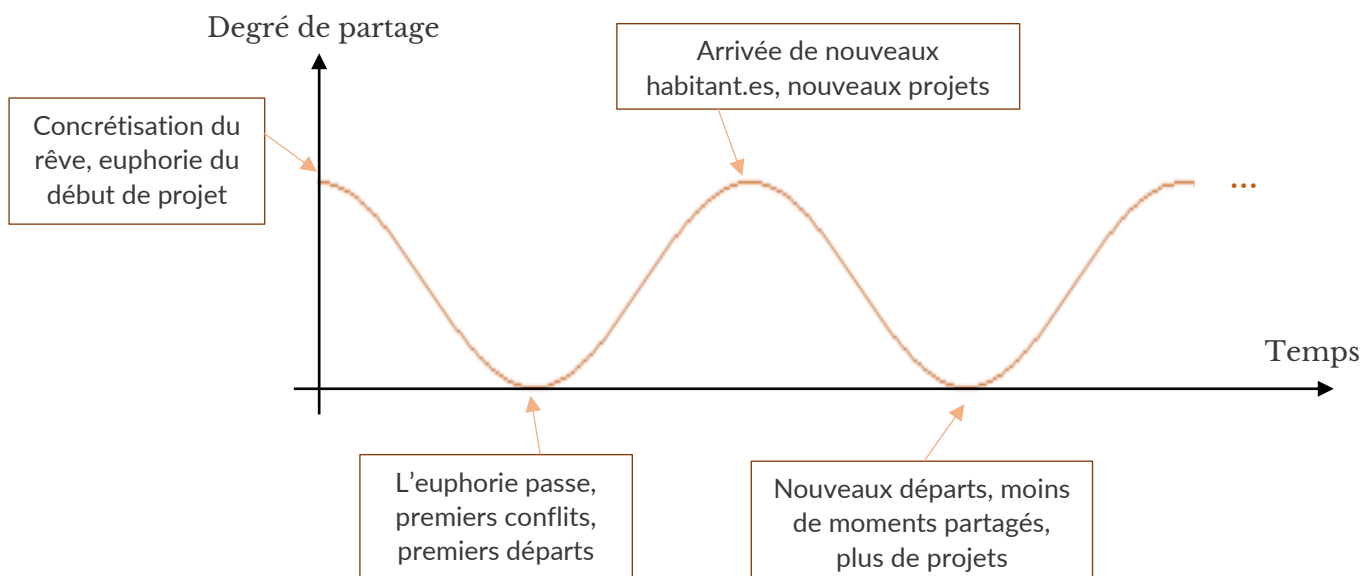


Figure 17. Schéma de l'évolution du degré de partage dans les collectifs en fonction du temps. 50

Je me suis demandé quels étaient les facteurs influençant cette alternance de phases collectives et de phases individuelles ? J'ai en particulier observé le rôle que peut jouer le turnover et les situations familiales (célibat ou au contraire relations amoureuses voire présence d'un enfant) dans le degré de partage au sein d'un collectif.

Le premier facteur déjà évoqué par Olan est le facteur humain. La concrétisation d'un rêve, la pose des premières briques et le partage des premiers moments ensemble s'accompagnent logiquement d'une phase d'excitation collective. Mais au fur et à mesure que se répètent les journées de travail et que la nouveauté devient routine se dévoile un autre aspect plus lent et plus laborieux que toutes et tous n'avaient pas imaginé. Ce fut le cas pour la plupart des fondateurs de Rolenta :

« En fait ce qu'il s'est passé c'est qu'ils sont restés là 2, 3 ans quoi... Il y a eu le fait qu'ils se rassemblent déjà, ensuite le temps d'achat, après il y a eu énormément de temps de déblayage du terrain, des travaux dans les lieux collectifs, après ça a été le hangar ; et ils sont partis principalement parce qu'eux en fait ils sont vachement activistes. Ils aiment beaucoup faire des performances artistiques dans des événements politisés et du coup le fait de passer des plombs à faire des travaux, et le rythme de la terre, et la différence entre leur vision qui était de créer un lieu hyper dynamique avec plein de stages, plein de gens qui viennent... Ben en fait ils se sont retrouvés confrontés au fait de faire des travaux un peu solos quoi. Bon même si c'était à plusieurs mais ce n'est pas la même, et en fait ça ne leur a pas plu du tout. Ils n'avaient pas mesuré ce que ça voulait dire du coup ils sont retournés à la ZAD. [...] Ils avaient envie de le vivre maintenant. Et puis à la ZAD de Notre-Dame des Landes ils le vivaient maintenant. Donc ils sont retournés simplement. C'était le temps de s'en rendre compte. »

Olan, habitant de Rolenta.

Olan raconte ainsi que ce décalage entre le désir de créer un lieu vivant et le temps nécessaire pour le mettre en place a causé le départ de quatre des sept fondateurs du lieu, transformant alors l' « *équilibre* » et la « *forme* » de départ comme a pu me confier Pierre, un autre des fondateurs de Bastel.

« Bastel change d'équilibre et de forme en fonction des gens qui y sont, c'est sûr, mais comme tout groupe. »

Pierre, l'un des fondateurs de Bastel.

Alors que certain.es partent, d'autres arrivent. Ils intègrent les collectifs de différentes façons : certain.es entrent par le woofing, d'autres font des demandes d'hébergement, d'autres encore répondent à des appels à projet.

« Ce que je remarque c'est que souvent les gens qui sont venus, à part nous, sont venus par le woofing. [...] Ensuite il y a des gens qui sont venus sur le site parce qu'ils avaient... c'était des demandes d'hébergement. Y'a des personnes qui sont en attente d'autres choses donc ça fait un pied-à-terre, ça c'était pour une durée entre 6 mois et un an et demi. C'est ça principalement, et puis y'a eu des gens qui sont venus parce qu'il y a de la place et que du coup d'autres personnes pourraient revenir quoi ; et puis on en a parlé lors d'événements que on fait ou même on a

posé une annonce aussi. On a posé une annonce l'année dernière pour faire des recherches d'habitant.es et principalement avec une intention de rénover dans le bâtiment en dur. »

Olan, habitant de Rolenta.

Certains groupes tels que Rolenta et Blédona lancent des appels à candidature pour des habitant.es. A Rolenta, l'idée était d'inciter des personnes disposées à investir dans les travaux de rénovation de la longère commune. A Blédona, l'idée était plutôt de chercher de nouveaux individus suivant des critères de compétences pour répondre au besoin du projet collectif (maraichage, bricolage, etc.). Cependant, Alisson questionne cette approche qui valorise les compétences ou les capacités d'investissement avant l'humain.

« Mais si tu forces ça en fait, en forçant des gens, ou en tout cas en imaginant un truc un peu chimique est que ça va fonctionner en fait ben... Moi, je... Ça peut fonctionner, mais j'ai bien... Pour moi, c'est un sacré laboratoire d'observation quoi. Parce que d'expérience, quand tu mets des gens, et ça se voit dans les créations d'éco-lieux aujourd'hui et tout hein; les gens qui font des appels et tout. Et même moi, j'ai remis en question la recherche de compétences parce qu'à partir du moment tu crées un truc un peu chimique où il n'y a pas la fluidité humaine sur des petits lieux, en tout cas comme nous, moi, je ne suis pas sûre que ça marche. »

Alisson, habitante de Blédona.

L'arrivée et le départ d'habitant.es sur les lieux change également la dynamique globale d'un collectif. D'après Olan, à Rolenta, la durée moyenne des personnes qui viennent rencontrer et habiter le lieu est de deux ans. C'est également ce que j'ai pu observer en retraçant les histoires des lieux que j'ai visité : autour d'un noyau de fondateurs relativement fixe des habitant.es gravitent et cherchent leur place ou bien mûrissent un projet qui leur est propre. A Guingan, le fondateur Alex est resté seul durant de longues années :

« Ben oui, j'ai été longtemps seul, ou alors des gens qui venaient 15 jours, 3 semaines, un mois donner un coup de main. Mais j'ai été plusieurs années seul. Et puis, il y a des gens qui sont venus parfois un peu plus longtemps. Mais avant, j'étais surtout... oui j'étais plutôt seul ici, mais avec plein de passages, avec des passages plus ou moins longs. Il y a des gens qui restaient deux ans, trois ans, et puis qui repartaient. »

Alex, fondateur de Guingan.

Ces allées et venues fréquentes ne sont pas sans impact structurel, matériel, voire spirituel sur ces habitats. Cela est d'ailleurs très visible à une autre échelle temporelle dans les lieux qui accueillent du public sur du court ou moyen terme (plusieurs jours à plusieurs mois) en woofing ou dans le cadre d'événements. Ces habitant.es de « passage » jouent un rôle moteur dans le développement matériel du lieu, en augmentant le confort de vie par exemple. A Guingan, Alex raconte comment le premier événement organisé sur le site n'a pas seulement été symbolique mais a participé à construire le lieu tel qu'il est encore aujourd'hui.

« Un mois après le début du projet il y avait déjà 300 personnes ici, c'était une association qui s'appelle Les Amis de la Revue Silence, ils m'ont demandé s'ils pouvaient faire leur rencontre annuelle, à peu près 300 personnes. J'ai dit : « ben oui c'est fait pour ça mais par contre il n'y a rien. Il n'y a que des champs. Il va falloir

tout faire. » Donc ils sont venus à 80, une semaine avant, ils ont fait des toilettes sèches, ils ont fait des douches solaires, ils ont confectionné un grand barnum pour mettre tout le monde avec une ossature en bois et puis de la bâche. Et puis tout ce qu'il fallait pour que ça fonctionne quoi. Et la semaine d'après y'a tous les autres qui arrivaient. Voilà, ça a commencé comme ça. »

Alex, fondateur de Guingan.

Les toilettes sèches construites par les bénévoles de l'association en 2001 sont encore utilisées par les habitant.es de Guingan aujourd'hui. De la même façon, c'est un homme seul qui a décidé de réaliser un cœur végétal au milieu d'un des champs de Guingan. Ce cœur est aujourd'hui en chantier collectif pour l'entretenir et faire vivre les arbres fruitiers qui y ont été plantés et une habitante y a construit son habitation. En 2014, c'est Moustafa, après seulement deux semaines passées à Guingan qui a entrepris la construction d'une hutte en paille où vit aujourd'hui Evelise. Depuis 2018, Moustafa a souhaité revenir habiter de manière permanente avec le collectif et a pour projet de planter une forêt nourricière qui permettra au collectif d'être un jour autonome en fruits. Il n'y a pas qu'à Guingan que les projets des uns et des autres, qu'ils soient habitant.es de passage ou résidents de longue date, participent à construire le lieu et à transformer le quotidien. A Blédona où chaque habitant prend en main une responsabilité, les départs proches de l'habitant responsable du maraîchage et de celui responsable du bricolage créent des peurs liées à la perte de compétence mais surtout vont impacter la direction prise par le collectif.

« Après, le lieu il s'adapte hein, de toute façon c'est ça, c'est que de l'adaptation. Donc euh ben... Si on n'a pas de maraîcher, on réduit la voilure. Voilà. C'est que de l'adaptation de toute façon quoi. Parce que [le bricoleur], ça le stresse, il l'a posé quoi que dans ses peurs, il a peur pour le lieu s'il n'y a plus de bricoleur attitré. J'ai dit en fait avant [l'arrivée du premier habitant permanent], Gilbert et moi on se démerdait hein. Ah ben oui, ce n'était pas aussi... Alors là d'avoir des ingénieurs comme eux moi, j'ai soufflé quoi fin c'est un truc de fou. Mais on a quand même créé Blédona à 2 avec Gilbert. Donc, nul n'est indispensable. »

Alisson, fondatrice de Blédona.

Ce brassage permanent laisse également des marques idéologiques. En intégrant le groupe, les nouveaux habitant.es apportent avec eux leurs idées et leurs regards sur le monde ; participant à modifier de manière infinitésimale une dynamique collective. Un jeune habitant de Guingan me partageait ainsi le jeu d'apprentissage réciproque entre habitant.es de passage et résidents qui s'enrichissent de la pensée de l'autre, grandissent et évoluent ensemble, faisant quelques fois légèrement bifurquer avec eux le lieu dans sa globalité. Dans d'autres cas de figure, l'arrivée ou le départ d'un habitant peut même provoquer une remise en question plus globale du modèle établi, nécessitant alors la capacité d'adaptation que soulevait Alisson ainsi qu'une souplesse particulière qu'on abordera plus en détail dans le chapitre II. Olan raconte ainsi que malgré le départ de la majorité des fondateurs de Rolenta, trois d'entre eux sont restés, permettant au lieu de continuer à vivre et d'évoluer :

« Etienne et Catherine eux ils ont eu un enfant. Et l'enfant ça pose énormément. Donc voilà ce lieu est resté, Mathilda a monté un maraîchage, une exploitation

maraiçère. [...] Et puis après il y a eu plein d'autres gens. Nous on est arrivés il y a 5 ans. »

Olan, habitant de Rolenta.

L'enfant et le projet personnel semblent alors jouer un rôle enracinant dans le turnover des habitant.es de ces collectifs. L'enfant en bas-âge nécessite en effet une attention particulière qui rend difficile la vie d'activiste, de zadiste ou de nomade. Plus qu'une attention, l'arrivée de l'enfant dans le domicile transforme le rapport au logement et à l'espace domestique, ce dernier étant le prisme par lequel se construit la parentalité (Faure, 2009). De la même façon, le projet personnel, lorsqu'il est spatialisé, demande un engagement et un ancrage indispensable à sa réussite. Influant sur la quantité d'énergie et de temps que l'on pourra consacrer au collectif, ces deux situations peuvent être regroupées sous un facteur d'influence que j'appelle la « responsabilité personnelle » (qu'elle soit parentale, professionnelle, émotionnelle ou autre). Par ailleurs, même sans enfant, le couple génère déjà chez les individus qui le compose une responsabilité personnelle. Olan témoigne en effet du changement de dynamique à Rolenta depuis qu'il n'y a plus de célibataire dans le groupe :

« Alors quand il y avait les célibataires ils étaient beaucoup dans l'espace collectif. Alors que les familles avec les enfants, on mange, ben... ça dépend des périodes, mais actuellement on mange dans nos maisons »

Olan, habitant de Rolenta.

Célia, woofeuse depuis quelques mois à Guingan me confiait également l'influence du couple sur la vie du collectif. Une seule habitante du lieu est aujourd'hui engagée dans une relation amoureuse. Bien que son compagnon n'habite pas Guingan, cette relation est l'explication selon Célia du fait que Gwendoline partage moins de moments avec les autres que les habitant.es célibataires. Loin d'être uniquement la source d'un déclin du degré de partage, Célia raconte aussi à quel point le passage de familles avec enfants sur le lieu ajoute une autre dimension au collectif. Récemment, c'est une mère seule avec trois enfants qui sont venus habiter dix jours à Guingan, redynamisant alors certains moments et offrant la possibilité aux habitant.es qui le souhaitent de partager des moments privilégiés avec ces enfants.

Enfin, un facteur évident et pourtant non négligeable semble influencer le quotidien des habitats légers partagés : celui des saisons. Dans son essai sur les « *variations saisonnières des sociétés Eskimos* », Marcel Mauss décrit les changements radicaux dans la « *morphologie sociale* » des peuples habitant les régions arctiques et subarctiques (Mauss, 2013) : « *suivant les saisons, la manière dont les hommes se groupent, l'étendue, la forme de leurs maisons, la nature de leurs établissements changent du tout au tout* ». On peut faire l'hypothèse dans le cas des habitats légers partagés que les saisons ont un effet similaire ; faisant varier l'utilisation des espaces, leurs activités quotidiennes, les relations au monde extérieur, etc. Mes séjours en immersion ayant tous eu lieu durant l'été, l'image qu'il m'a été donnée de voir de ces lieux est celle de groupes très actifs, vivant quasi exclusivement à l'extérieur. Si l'hiver en Bretagne ne fait pas partie des plus rudes en France, l'hiver en habitat léger requiert une endurance différente de

l'habitat en dur ; nécessitant potentiellement des ajustements techniques aux habitations. Il m'a en effet souvent été rapporté que le rythme hivernal transforme ces lieux, offrant alors un spectacle plus lent et plus casanier. Bien que cela n'ait été le cas pour aucun de mes enquêtés, certains choisissent même de changer de région de manière saisonnière ou de se loger ailleurs à proximité de leur domicile mais dans un habitat plus adapté aux conditions extérieures (Pruvost, 2015).

Si ces différents facteurs (humain, lié aux responsabilités individuelles et aux saisons) influencent le degré de partage dans les habitats légers partagés à un moment donné, être et vivre en collectif est aussi une affaire de choix et de volonté. Une rencontre avec deux apiculteurs Morbihannais vivant sur un terrain de plusieurs hectares sur lequel ils accueillent une dizaine d'autres habitant.es pour des durées variant de quelques semaines à quelques années en témoigne. Le degré de partage dans la vie quotidienne n'est pas plus faible chez eux que chez d'autres groupes : on y trouve des espaces partagés et des habitations légères, certains temps sont partagés (certains repas, des fêtes, etc.) et certaines activités sont faites à plusieurs lorsque c'est nécessaire et que l'envie est là (entretien du terrain, apiculture, etc.).

« Il n'y a rien de collectif ici, on fait juste beaucoup de choses ensemble »

Apicultrice, fondatrice du lieu

La différence avec mes terrains d'enquête se trouve alors d'une part dans la revendication du groupe en tant que « collectif » et d'autre part dans la responsabilité qui pèse ensuite sur les individus constitutifs de ce collectif. La définition d'un collectif ne se réduirait pas à un nombre de foyers vivant dans un périmètre géographique réduit et à un éventuel degré de partage. Faire partie d'un collectif fait peser sur l'individu une responsabilité qui engage vis-à-vis des autres. Faire partie d'un collectif requiert alors un fonctionnement particulier pour que cette responsabilité ne devienne pas un poids trop lourd à supporter et que l'individu puisse s'y épanouir hors de l'identité collective. A Bastel, Pierre raconte qu'en affirmant dès le départ son besoin d'individualisme, de temps et d'espace pour lui en dehors du collectif, Tiago a permis d'éviter au groupe de sombrer dans le fantasme de l' « *euphorie collective* » décrit en première partie.

Conclusion intermédiaire

Dans ce premier chapitre, j'ai cherché à comprendre l'origine et l'évolution dans le temps de ces habitats légers partagés. Nous avons vu que si les rêves et les valeurs de pouvaient être proches, il fallait en revanche nuancer les idéologies et les spiritualités dont les différences peuvent être plus marquées. Nous avons pu discerner un désir de « *faire autrement* » commun à ces groupes et mêlant volonté de faire collectif et préservation de l'individu, dans un équilibre propre à chaque lieu. Il est curieux de noter que lorsqu'ils se connaissent, ces groupes ne mettent en avant que leurs différences les uns avec les autres ; démontrant alors que la terminologie et les structures existantes participent à diffuser une unicité de récits et à occulter la singularité de leurs quotidiens.

D'autre part, on a montré que le phénomène de turnover et l'aspect évolutif apparaissent comme des caractéristiques de ces habitats légers partagés. Peut-être même ce renouvellement permanent est-il une condition au bon fonctionnement de ce modèle ? Pour le comprendre, il s'agira d'analyser les raisons à l'origine de ce turnover et la façon dont ces groupes parviennent à s'y adapter et à s'organiser. Comment s'organise la vie en collectif dans ce renouvellement fréquent ? Quels modes de fonctionnement sont privilégiés pour offrir à la fois un cadre et une souplesse indispensable à l'adaptabilité de ces lieux ? Ces questions seront le fil conducteur de mon analyse dans le second chapitre.

INTERLUDE

PETIT CATALOGUE DE L'HABITAT LÉGER

« Il existe des dizaines de formes et de variétés d'habitat léger : yourte, tipi, roulotte, mobile home, caravane, etc. Toutes ont en commun d'être démontables, mobiles et synonymes d'un mode de vie fondé sur la sobriété et l'autonomie. Bien souvent, ces installations sont agrémentées de panneaux solaires, d'éoliennes, de bassins de phyto-épuration, de jardins potagers, de vergers, etc. » - Extrait du dossier de presse de la loi ALUR, p.43.

Je suis une **CABANE EN BOIS** !
J'existe sous différentes formes :
perchée dans les arbres, sur pilotis,
autonome, etc.



Figure 25. Cabane en bois, centre Bretagne.

ON M'APPELLE
LE **MOBIL' HOME**. JE GARDE LE
CONFORT D'UNE MAISON MAIS JE
RESTE TRACTABLE. ICI ON M'A
ANNEXÉ D'UNE VÉRANDA EN BOIS
POUR M'AGRANDIR !



Figure 24. Mobil' home, Bastel.

Figure 18. Yourte, chez les apiculteurs.



Moi je suis une **yourte**.
Ronde, je permets une meilleure
circulation de l'air. J'existe de plusieurs
tailles et de plusieurs matériaux mais mon
atout principal est ma capacité à être monté
et démonté en moins d'une journée !

Figure 20. Caravanes, chez les apiculteurs.



ET MOI JE SUIS UNE PETITE
MAISONNÉE EXPÉRIMENTALE EN TERRE
ET EN PAILLE. ON M'A RECOUVERT DE
CHAUX. CERTAINS M'APPELLE UN
KERPAILLE MAIS CE N'EST PAS ENCORE
TRÈS RÉPÉNDU. MES MURS SONT TRÈS
ÉPAIS CAR CE SONT DES BOTTES DE
PAILLES ENTIÈRES COMPRESSIONNÉES QUI
CONSTITUENT MES MURS.



Figure 22. « Kerpaille », Guingan.

Figure 21. « Kerterre ».



Source : kerterre.org

Je suis ce qu'on appelle un
dôme géodésique.
Actuellement en construction
ma forme sphérique constituée de
triangle est particulièrement stable
(je résiste au vent et aux séismes
par exemple) !



Figure 23. Dôme, festival Les

Figure 19. « Love-shack »

Source : hebergement-insolide.com



NOUS DEUX, LES **CARAVANES**,
NOUS FORMONS UN SEUL HABITACLE POUR NOTRE
PROPRIÉTAIRE QUI NOUS A RELIÉ GRÂCE À UNE STRUCTURE
EN TÔLE ET BOIS. NOUS SOMMES NOUS-MÊME FABRIQUÉS À
PARTIR DE TÔLE D'ALUMINIUM MARTELÉE OU BIEN
DE POLYESTER. NOUS SOMMES DÉPLAÇABLES
PAR TRACTION !

L'« habitat léger » désigne en réalité une
infinité d'architectures différentes !

PROCHE COUSIN DU KERPAILLE,
JE SUIS LE **KERTERRE**. JE SUIS
CONSTITUÉ DE MURS FIBRES
AUTOPORTANT EN MÊCHES DE
CHANVRE TREMPÉES DANS LA CHAUX.

Dans celles qui ne sont pas représentées ici, on peut citer par exemple :
les **tiny-houses**, les **roulottes**, les **earthships**, les **conteneurs**, les **tipis**, etc.

Ces habitats sont **moins chers**, globalement **plus écologiques**, et généralement **plus petits** que le logement conventionnel. De plus, ils sont tous **démontables**, **déplaçables** ou **compostables** et ne nécessitent pas de fondations classiques !

II. Les modes de fonctionnement en collectif : du cadre à la liberté, l'invariant des relations interpersonnelles

« Je me rappelle avec le recul des images qui me traversaient alors que je partais sur les routes du Morbihan, ma tente et mon duvet sur le dos. Communautés hippies, anarchistes, groupes militants écologistes voire collapsologues ; j'avais avant de commencer cette enquête de nombreux aprioris sur les groupes de personnes et les modes de vie que j'allais rencontrer. J'étais bien loin d'imaginer que j'allais être confrontée à une telle diversité de personnes, de visions du monde et de modes de fonctionner. »

Extrait du carnet de terrain, le 01/06/2022.

Je ne me suis rendue compte qu'une fois sur place de tous les stéréotypes avec lesquels j'ai abordé mon terrain pour la première fois. Observer de la manière la plus objective possible la façon dont ces groupes vivent au quotidien, dont ils s'organisent et dont ils font face aux difficultés m'a aidé peu à peu à les déconstruire. Plus je passais du temps sur le terrain, plus je parvenais à séparer ce que j'entendais et ce que j'observais des images stéréotypées que j'avais en tête. Aujourd'hui, c'est de la manière la plus neutre possible que je cherche à restituer les données collectées lors de ces phases d'observation.

L'hypothèse qui guidera mon analyse tout au long des deux prochaines parties suggère qu'il existe une grande diversité au sein des collectifs vivant en habitat léger partagé. Je suppose que cette diversité touche notamment aux niveaux de « confort » et de collectivisation, aux stratégies communicationnelles, aux relations avec les institutions et aux pratiques d'ouverture sur l'extérieur. Ces trois derniers aspects seront discutés au cours du troisième chapitre.

La première partie de ce deuxième chapitre traite du mode de vie particulier de ces groupes. A travers leur vision du « confort », nous verrons que ces collectifs s'inscrivent dans des démarches expérimentales. Jouant un rôle prépondérant dans le quotidien de ces collectifs, j'analyse également la façon dont ils partagent ou non des espaces, des objets et des moments.

Au regard de ces modes de vie, je révèle en deuxième partie les modes d'organisation de ces collectifs. La première sous-partie se concentre sur les modes de gouvernance¹⁶ et les instances organisationnelles qui rythment la vie en habitat léger partagé. La deuxième sous-partie explicite l'organisation économique de ces lieux dont les moyens financiers sont souvent limités et la dernière sous-partie décrit la gestion¹⁷ du quotidien, à partir du cas concret de Bastel et de son modèle « *libre et conscient* ».

Enfin, la troisième partie s'attache aux relations interpersonnelles au sein des collectifs. J'y révèle notamment le lien entre les relations humaines et le turnover identifié précédemment dans les habitats légers partagés.

¹⁶ La gouvernance renvoie aux mécanismes de prises de décision dans le collectif.

¹⁷ La gestion relève de la mise en place des décisions, de l'organisation du travail et dans notre cas de l'organisation de la vie quotidienne.

1. Des modes de vie fait de partage et de sobriété

i. Un gradient de confort : entre expérimentation et privilège

« Ce matin, je me réveille en douceur avec la lumière qui traverse le dôme de la yourte où j'ai dormi. Je suis recroquevillée sur moi-même, j'ai eu froid, vraiment froid. En même temps, il a fait 7 degrés cette nuit, les petites fenêtres ne ferment pas bien, et mon duvet n'est clairement pas adapté. Demain, j'allumerai un feu. »

Extrait du journal de terrain, 3 mai 2022.

En France de nos jours, la notion de confort n'est plus seulement définie par les facultés de pouvoir aérer son habitat, évacuer ses déjections ou avoir accès à l'eau et à l'électricité courante. Les logements ne respectant pas ces caractéristiques ne sont d'ailleurs pas désignés comme « *inconfortable* » mais comme « *insalubre* ». Depuis peu, la notion de confort ne reflète plus non plus l'aspect matériel et esthétique (présence de mobilier, d'électroménager ou de décoration). Cette évolution graduelle de ce qui définit cette notion témoigne de changements dans les normes et pratiques liées au confort moderne (Goubert, 1988). Depuis le début de notre siècle, ce sont les normes de confort thermique et acoustique des bâtiments ou la facilité d'accès aux services de transport et commerces qui définissent le niveau de confort. Le confort s'est par ailleurs normalisé et l'on a plutôt tendance à parler d'« *inconfort* » ou de « *défauts de confort* » à propos de présence d'humidité ou de problèmes d'isolation (INSEE, 2017)¹⁸.

La notion de « confort »¹⁹ en habitat léger partagé s'inscrit également dans ce contexte. Cependant, à la différence de la société moderne dans laquelle le « *dieu confort s'est banalisé ; est devenu invisible, toujours présent, à chaque moment du quotidien* » (Goubert, 1988), ces groupes ont la particularité de conscientiser le niveau de « confort » dans lequel ils vivent à travers un sentiment de privilège. De plus, on trouve au sein de l'écosystème des habitats légers partagés, un gradient de « confort » sanitaire, matériel ou technique variable selon les lieux. Ainsi, si tous revendiquent fermement l'usage de toilettes sèches pour des questions écologiques (économies d'eau, réduction de l'énergie nécessaire au traitement des eaux, production d'engrais fertilisants), tous n'ont pas le désir ni d'accéder au confort matériel du lave-linge, du four électrique, voire de la douche. Ils questionnent alors, par l'action, la conception et les pratiques actuelles du confort, façonnées par des normes économiques et culturelles étroitement liées au consumérisme (Shove, 2003).

Commençons par le sujet du confort thermique. Contrairement aux logements conventionnels (HLM, pavillon, cottage, etc.), les habitats légers ne sont pas toujours équipés de systèmes de chauffage. L'isolation de ces habitacles ne suffisant pas à protéger du froid hivernal ou de l'humidité matinale, leurs habitant.es y intègrent le plus souvent des poêles à bois qu'ils allument quotidiennement durant la période de l'année la plus fraîche. A Guingan,

¹⁸ INSEE, « Les conditions de logement en France », édition 2017, fiches « Confort, qualité et défauts du logement ».

¹⁹ J'utiliserai des guillemets autour du mot « confort » pour désigner le fait que j'utilise cette notion d'après la vision particulière par mes enquêtes. En effet, ce qui peut relever du « confort » pour eux (comme avoir l'eau courante), relèverai plutôt de la nécessité pour d'autres.

Alex habite dans une kerpaille, une petite hutte de 10m² construite en terre et en paille et dont le toit a été végétalisé.

« [La cheminée] je l'ai mise tout l'hiver à partir de la mi-octobre jusqu'au mois d'avril. J'ai encore fait du feu il y a 3, 4 jours quand il a fait frais. »

Alex, habitant de Guingan, le 6 mai 2022.

Mon expérience de quelques nuits en yourte à Manzone, nécessitant que je fasse usage d'un poêle à bois, m'a également montré qu'il y avait derrière ces modes d'habiter des savoir-faire vernaculaires ; comme celui d'allumer un feu rapidement et sans faire exploser la concentration de dioxyde de carbone dans l'habacle. Ces savoir-faire touchent en particulier aux domaines du bricolage et de la construction : ils rénovent et construisent leurs habitats, bricolent des systèmes à partir de matériaux de récupération pour reboucher un trou dans une caravane, imaginer un système de récupération d'eau, etc. A la manière des « *débrouilles* » des hommes des bois de Vincennes (Lion, 2012), ces groupes développent des savoir-faire pour améliorer leur espaces individuels et communs.

En termes de confort thermique, la qualité des équipements joue aussi un rôle dans le rendement calorifique et l'efficacité de tirage du conduit de cheminée ; en particulier puisqu'il s'agit de compenser les pertes énergétiques au niveau des murs et fenêtres.

« Par contre il faut que le poêle ait de l'inertie pour pouvoir rendre de la chaleur, parce que sinon ça se disperse assez facilement. L'isolation c'est ça hein... Et puis tu n'as pas des murs en dur qui ont de l'inertie, c'est juste un petit tampon. Et puis regarde il y a même des endroits dans le mur où on voit dehors. »

Olan, habitant de Rolenta vivant en yourte.

Même avec ces savoirs particuliers et l'utilisation d'équipements adaptés, vivre en habitat léger reste synonyme de réveils frissonnants et de couchés supplémentaires la majeure partie de l'année. Cela pourrait être perçu comme une limite de ces modes d'habiter, pourtant mes enquêtés ne s'en sont jamais plaints. Au contraire, ils utilisent même l'argument de l'inconfort de l'habitat léger partagé – au sens commun et moderne du terme – pour justifier un privilège lié à l'environnement dans lequel ils vivent.

« Les gens ils se sont dit à un moment que c'était leur seule solution et du coup ben ils sont verts un peu de trouver qu'il y a des solutions différentes, que moi j'ai 23 ans et que je vais être sur un lieu de ouf... Mais en même temps est-ce qu'ils auraient vraiment voulu habiter dans une campagne paumée et dormir dans une yourte chauffée au bois et se réveiller avec zéro degré, je ne sais pas. »

Anissa, habitante de Bastel. Source : série-documentaire.

L'espace commun que j'appelle « principal » est celui qui permet le plus de moments d'échange et de socialisation entre les habitant.es (la plupart du temps il s'agit de la cuisine-salon partagé). Son aménagement et son niveau de « confort » sont particuliers et varient d'un lieu à l'autre. En effet, les moyens (financiers et humains) qui sont mis pour sa construction sont souvent supérieurs aux moyens individuels investis dans les habitations privées. Ainsi, à Rolenta, Bastel et Blédona, l'espace commun principal est une maison ou longère en pierre

traditionnelle ayant été éco-rénovée. A Manzone, c'est une hutte en palettes recouverte d'un enduit à la chaux. Guingan, tel que je l'ai découvert, ne possède qu'une cuisine ouverte sur l'extérieur, abritée par un toit en tôle. Cependant, un chantier de rénovation d'une ancienne maison en pierre permettra aux habitant.es d'avoir un espace commun intérieur pour les prochaines saisons hivernales. Comme ils sont les lieux d'une sociabilité importante (repas, fêtes, jeux, discussions, etc.), ils sont souvent mieux isolés et plus grands. De plus, on y trouve toujours un chauffage d'appoint (poêle à bois, cheminée, etc.). Il est important de noter que mon regard sur le « confort » thermique de ces espaces n'est basé que sur des observations menées en période estivale, période à laquelle les habitant.es n'utilisent pas de chauffage et passent la plupart de leur temps à l'extérieur.

Ces espaces abritent par ailleurs la plupart des commodités. De la cuisine « équipée »²⁰ avec l'eau courante, le frigo, le four, la machine à pain et la friteuse (Blédona) à la kitchenette avec gazinière mais sans accès à l'eau (Guingan) ; le degré de « confort » matériel varie d'un lieu à l'autre. L'accès à l'eau et à l'électricité courante étant un critère qui m'a semblé marquer une séparation entre certains types d'habitats légers partagés. J'ai cherché à représenter sur le

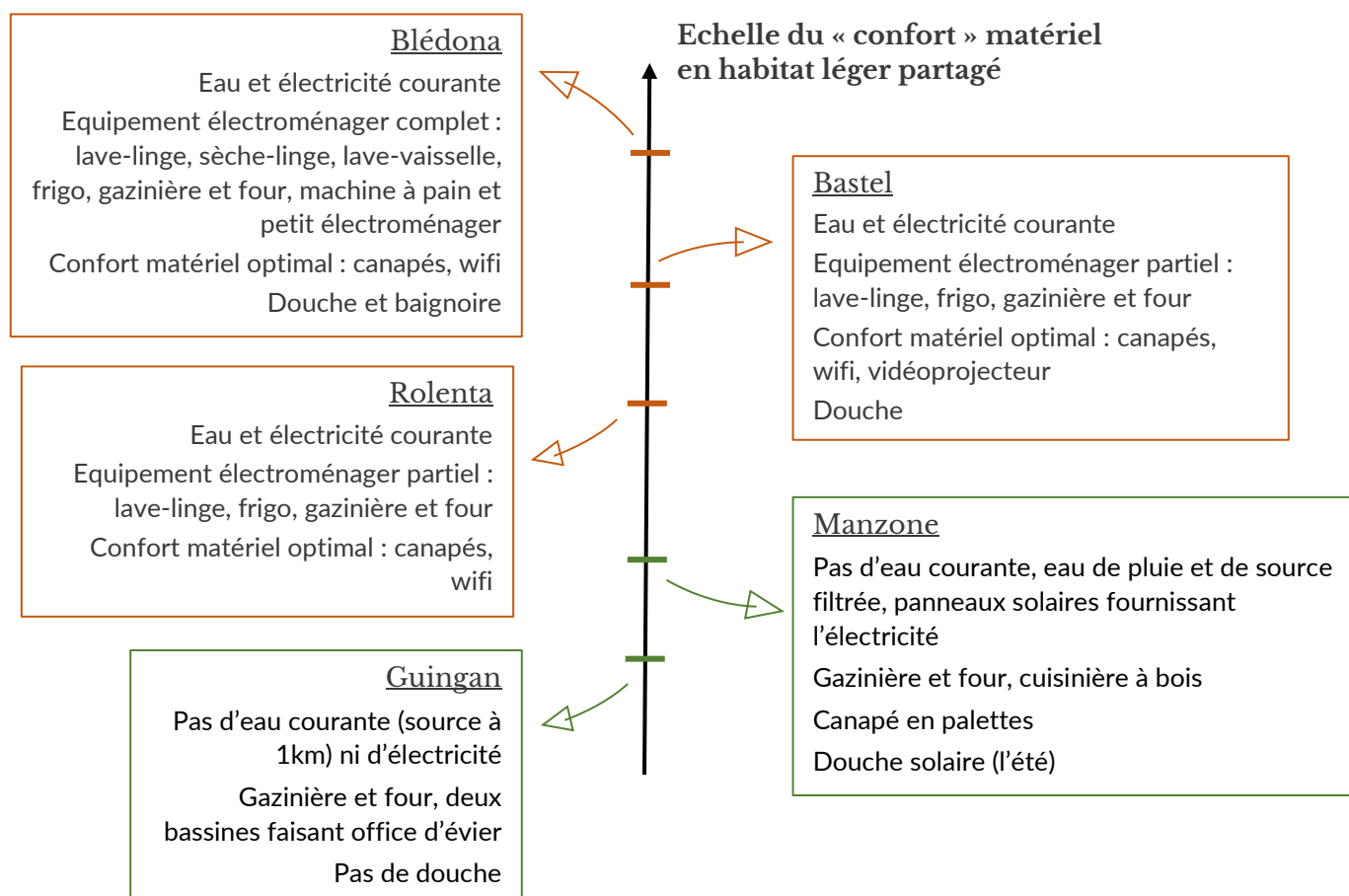


Figure 26. Schéma du gradient de « confort » matériel en habitat léger partagé

²⁰ Encore une fois, l'utilisation des guillemets permet de signifier au lecteur qu'il s'agit là de la perception de mes enquêtés pour qui le référentiel d'une cuisine « équipée » est revu à la baisse par rapport à une cuisine équipée moderne.

schéma ci-contre les différents niveaux de « confort » des espaces partagés principaux dans mes cinq terrains d'enquête.

Les deux couleurs permettent de mettre en lumière deux grandes catégories d'habitats légers partagés dont la différence réside dans l'accessibilité à l'eau et à l'électricité courante. Ce critère impacte effectivement les modes de vie puisque sans eau ni électricité, il n'est pas possible d'avoir de douche, d'équipements électroménager ni de connexion internet.

A Guingan, comme l'on a pu l'aborder dans le premier chapitre et comme ce schéma en témoigne, la question écologique prend beaucoup de place dans le choix du mode de vie. En immersion, j'y ai fait la rencontre de Gustave, un jeune homme (entre 25 et 30 ans) en visite sur place pour un temps indéterminé. Mes échanges avec lui révèlent que le désir d'un mode de vie sobre n'est pas la seule raison qui amène ces groupes à revoir à la baisse leur niveau de confort. Constamment en quête de dépasser ses limites physiques et mentales, Gustave a été amené dans ses expériences personnelles à éliminer petit-à-petit ses biens matériels jusqu'à ne plus rien posséder, à dormir dehors ou à jeuner jusqu'à ne plus pouvoir.

A Bastel, Pierre m'a également confié souhaiter un jour s'essayer à un mode de vie plus « roots »²¹ comme on peut trouver à Guingan. Ces groupes s'inscrivent donc également dans des démarches expérimentales, testant leurs limites et réduisant petit à petit leurs besoins matériels dans une logique de sobriété. Ils expérimentent des habitations légères, des outils comme des fours et douches solaires, des régimes alimentaires et démontrent ainsi que d'autres modes de vie sont possibles.

En comparaison, « *[Bastel], c'est le luxe !* » me disait Tiago en rigolant à notre première rencontre. Même dans l'humour, assimiler la simplicité relative de l'écosystème Bastel à du « luxe » montre que ces groupes se considèrent comme des privilégiés.

Ce privilège, ces groupes l'expriment également à propos de l'environnement dans lequel se trouve leur habitat : un lieu « *de fou* » (Anissa, Bastel), « *magique* » (Flore, Manzone), « *c'est juste magnifique* » (Laure, Guingan). Cet environnement, ils ne font pas que le côtoyer, ils vivent avec au quotidien. Dès qu'ils le peuvent, les habitant.es de ces lieux entretiennent leurs potagers et s'occupent de leurs bêtes s'ils en ont, se baladent en forêt, ramassent champignons, fruits et fleurs, plantent des « *forêts jardins* », bricolent, prennent le temps, respirent. Plus que dans le simple plaisir qu'ils prennent à ces activités extérieures, c'est du fait de l'architecture de ces lieux que le rapport de ces groupes à la nature est hors du commun. A Manzone, il faut descendre légèrement dans la forêt pour trouver les toilettes sèches. A Bastel, les habitations individuelles sont réparties sur les différentes clairières et champs du terrain ; nécessitant de marcher plusieurs minutes pour rejoindre la maison partagée. A Blédona, Lalita, Matéo et Ardian doivent même traverser la route départementale et remonter au cœur de la forêt pour rejoindre leur yourte et dôme respectifs. De manière générale, leurs terrains s'étendent sur plusieurs hectares, nécessitant de parcourir de grandes distances pour aller d'un endroit à un autre.

²¹ En anglais, le terme « roots » signifie les « racines ». Le mode de vie « roots » se dit d'une personne qui vit proche de ses racines, de la nature et de manière simple.

A Blédona, le « confort » de l'espace commun principal (qui héberge la cuisine, le salon, la salle de bain et quelques chambres) dans lequel les habitant.es passent beaucoup de temps se rapproche du confort moderne habituel. Pour Alisson, s'accorder ce niveau de confort est un moyen de s' « *accomplir en tant que femme* » et d'avoir du temps pour ses projets personnels.

« Parce que moi, je suis une femme et que [les tâches ménagères], ça revient toujours aux femmes les trois quarts du temps, surtout avec Gilles avec son handicap. Et que moi, j'avais envie de m'accomplir en tant que femme et de ne pas être femme au foyer. [...] Parce que quand tu fais la vaisselle pour... On était cinq au départ... Alors là, on est 12, 13, 15 des fois ! Ben fait, [le lave-vaisselle] c'est juste pour te simplifier la vie quoi. Et je trouve que c'est important de se poser ces questions. Dans des envies d'écologie extrême, c'est important de ne pas s'oublier soi, en fait [...] D'ailleurs quand les gens voient le lave-vaisselle ou le lave-linge ou le sèche-linge, ils sont tous très contents. Donc, je pense que malgré tout, en fait la zone de confort, elle est bien appréciée quoi. Et puis, au final, c'est prouvé quand même scientifiquement qu'un lave-vaisselle par exemple, ça consomme moins de flotte. Et tout est sujet à controverse dans tous les cas. C'est nous, c'est l'individu, son individualité qui doit être le baromètre des choses. »

Alisson, habitante et fondatrice de Blédona.

Dans cet extrait, Alisson introduit également l'une des limites des pratiques écologiques au quotidien : celle du temps. Laver son linge à la main, faire la vaisselle de 15 personnes, vider les toilettes sèches ; toutes ces pratiques prennent du temps (ou du moins plus que leurs équivalents technologiques). Au cœur d'une société où le rapport au temps est déjà celui d'une accélération technique, sociale et du rythme de vie (Rosa, 2010) et où la domination masculine est encore d'actualité ; Alisson questionne son rôle et ses désirs. En privilégiant le « *bonheur d'habiter* », notion indépendante des critères de confort issues des normes architecturales et de la quantité d'équipement, ces habitant.es se créent leurs propres « *tremplin pour la vie sociale* », adaptés à leurs baromètres individuels : leurs valeurs et leurs contextes sociaux (Fijalkow, 2017).

ii. Le partage d'outils, de temps et d'espace

Les questionnements soulevés par ces collectifs autour du confort moderne et l'individualisme qu'il permet va de pair avec l'expérimentation de pratiques de partage et de mutualisation. Dans le premier chapitre de ce mémoire, j'ai abordé la façon dont le degré de partage évolue dans ces lieux au fil du temps selon les arrivées et les départs d'habitant.es, les saisons de l'année, les projets du moment etc. Dans cette partie, j'aborderai la façon dont ce partage est mis en place dans le collectif. Qu'est ce qui est partagé ? Qu'est ce qui ne l'est pas ? Et quelles en sont les limites ?

Dans ce qui est partagé, on trouve en premier lieu des outils et des équipements qui sont mutualisés dans l'optique de faire des économies d'énergie, de ressources et d'argent mais également pour créer du lien social.

« On a nos outils, c'est cool fin... de pouvoir partager les outils, d'avoir une machine à laver pour 10 fin c'est trop bien en vrai, quand t'y pense. Plutôt que d'avoir cinq machines à laver pour... Fin c'est ce qui se passe pour les gens... Après tout le monde n'a pas de machine à laver, mais quand même dans les foyers y'a... Tous les trucs mutualisés c'est chouette quand même. Rien, rien que sur ça, ça paraît minime, mais rien que sur ce genre de choses c'est pas mal pour l'écologie »

Tiago, habitant de Bastel

Sont partagés lorsqu'ils existent les biens électroménagers (machine à laver, lave-linge, lave-vaisselle, cuisinière, aspirateur, etc.), les outils manuels (bricolage, papeterie, etc.) et les véhicules. On remarque que dans le cas d'outils qui servent peu souvent (outils de bricolage par exemple), la mutualisation est aisée. En revanche, pour des équipements dont l'usage est régulier voire quotidien comme les voitures, l'organisation nécessaire au partage peut être parfois un frein à leur mutualisation. A Bastel par exemple, le collectif possède une voiture et un camion partagés (financés par la SCI) auxquels s'ajoutent trois véhicules individuels pour un total d'approximativement une voiture pour deux personnes. Cependant, hormis les déplacements particuliers avec le camion (récupération de matériel, chantiers, etc.), les trajets quotidiens ne sont pas partagés car ils nécessitent une organisation jugée trop complexe.

« Après les voitures, on pourrait faire mieux, mais en vrai, dans un milieu rural où il y en a qui travaillent à l'extérieur ben c'est quand même chiant de devoir faire du covoit alors qu'on n'est pas... Fin ce n'est pas comme si on allait dans une seule direction quoi, y'a plein de direction autour. Puis tu dois faire forcément 30 minutes de voiture dans le coin quoi, fin... facilement. Voilà. Et puis, il n'y a pas trop de bus pour les petits bleds, donc c'est un peu... ça pourrait se faire, mais c'est beaucoup trop galère au quotidien, d'organisation. »

Tiago, habitant de Bastel.

Le matériel, outils et machines partagés sont rangés ou stockés dans des espaces communs auxquels tous et toutes peuvent accéder librement : cuisine, salon, atelier, jardin, espaces de stockage, etc. Si les biens communs ne sont jamais stockés dans les espaces privés, il arrive en revanche que certains biens privés soient rangés dans les espaces partagés. Cela peut poser des problèmes comme à Guingan où chaque habitant.e possède dans la cuisine commune, une étagère réservée à ses denrées alimentaires personnelles. Pensant qu'il s'agit d'une réserve partagée, il arrive que certains visiteurs se servent. A Bastel, dans la petite maison commune, un grand meuble de rangement organisé en espaces nominatifs ne semble pas poser ce problème malgré le nombre élevé de visiteurs. Y sont entreposés des jouets pour enfants, quelques habits, des affaires de travail, etc. Outre la nomination claire de chaque espace qui participe à clarifier le caractère privé des biens qu'on y trouve, la nature même de ces biens laisse peu de doute quant à leur communalisation. En effet, certaines choses persistent chez tous les groupes à rester dans le domaine du privé comme les vêtements qui, à moins de n'être prêtés, ne sont pas mis en commun. Bien que cette pratique n'existe pas parmi mes enquêtés, le « *codressing* », le partage de vêtement, gagnerait en popularité voire serait valorisé socialement d'après le sociologue de la mode Frédéric Godart. « *Ce qui faisait barrière – renvoi à l'intimité, problèmes d'hygiène – est en train de sauter* » (Godart, 2016). De plus, les chiffres de

l'industrie textile²² positionnent l'habillement au cœur des questions écologiques et sociales et en fait un objet de lutte anticonsumériste.

Enfin, c'est du temps et des moments qui sont partagés : des repas, temps de fête, journées de travail ou de « *chantier collectif* » et puis des moments imprévus et imprévisibles où l'on partage des regards, des discussions et des rires. Chaque groupe détermine collectivement ses « *règles* ». A Rolenta, le mardi est synonyme de chantier collectif. Cela signifie que toutes les habitant.es s'attellent aux tâches du moment. Il peut s'agir d'avancer sur la rénovation de la longère comme d'entretenir le terrain ou de préparer une « *cantine* » (prestation repas à prix libre lors d'événements ou de rassemblements). A Guingan, tous les repas du midi sont pris en collectif, sauf le dimanche. J'ai également, à plusieurs reprises, entendu parler comparativement d'un lieu où tous les temps sont collectifs, c'est-à-dire sans temps libre individuels. Par opposition, d'autres groupes tel que Bastel choisissent de jamais obliger les habitant.es à participer à des temps collectifs. J'exposerai plus en détail leur fonctionnement dans la partie suivante.

Hors des temps dédiés, il est intéressant d'observer un phénomène de collectivisation spontané. A Guingan, par exemple, les repas du soir sont laissés à la charge de chacun. Pourtant, certain.es habitant.es s'organisent spontanément, pas uniquement pour manger ensemble, mais pour préparer collectivement un repas. De la même façon, certain.es habitant.es se regroupent naturellement durant la journée pour avancer sur des tâches collectives hors des temps prévus à cet effet ; témoignant d'une entraide sincère, naturelle et spécifique à ces modes d'habiter. Ce « *naturel* » et ce « *spontané* » introduisent l'idée d'un fonctionnement globalement « *organique* » qui fera l'objet de la prochaine partie.

J'ai déjà mentionné les limites liées à l'organisation que partager des biens nécessite, mais il en existe plusieurs autres auxquelles font face ces groupes au quotidien.

Par exemple, Caleb et Cassie habitent à Rolenta depuis un an environ mais cherchent depuis peu un autre lieu sur lequel s'implanter en habitat léger. En effet, ils jugent que Rolenta est un lieu de vie collectif mais en ce moment trop individuel. Ils souhaiteraient un endroit où plus de moments soient partagés entre les habitant.es. Cependant, ayant tous les deux un emploi à mi-temps, un lieu dans lequel les temps collectifs prennent trop de place pourrait ne pas convenir non plus. Cela révèle qu'il existe différents modèles d'habitat léger partagé et que tous les modèles ne conviennent pas à tout le monde. Les individus construisent ensemble un système qui leur correspond, rendant difficile pour des personnes extérieures comme Caleb et Cassie de trouver leur place. Ces derniers passent alors de collectif en collectif au fil des années, à la recherche du collectif équilibré entre temps partagés et temps individuels.

Une autre limite du partage d'espaces et d'outils est liée à la charge mentale que le collectif peut faire peser sur certains individus. Effectivement, j'ai pu observer que certains espaces, bien

²² L'industrie textile représente jusqu'à 10% des émissions de gaz à effet de serre mondiaux (Oxfam France, 2022), utilise l'équivalent de 70 douches d'eau potable pour produire un t-shirt en coton (ADEME, 2022) et exploite 79 millions d'enfants entre 5 et 17 ans à travers le monde (Organisation Internationale du Travail, 2022).

que partagés, étaient décuplés dans l'espace privé. Cuisine, salon ou salle de bain ; certain.es habitant.es font le choix de reproduire ces espaces dans leur habitations personnelles.

« Ouais, dans ma carav', j'ai déjà une cuisine du coup fin... c'est une petite cuisine, mais c'est cool pour faire à manger de temps en temps. Pour avoir aussi notre individualité, quoi. Alors elle n'est pas ouf, mais dans la cabane, ça va être pas mal. Moi, j'aime bien cuisiner, mais des fois, cuisiner pour plein ou juste cuisiner pour toi alors qu'il y a d'autres gens, c'est un peu bizarre. Des fois, j'aimerais bien rester chez moi et pouvoir rester chez moi trois jours et cuisiner si j'ai envie et pas forcément... Et quand je vais aller cuisiner pour tout le monde, ben je vais être content de le faire, je vais vraiment faire ça et ça va être un moment spécial et voilà. »

Tiago, habitant de Bastel.

Cet extrait de l'entretien avec Tiago traduit son besoin d'avoir des temps et des espaces réservés à son « *individualité* ». Ainsi, ils sont en train de construire avec une autre habitante de Bastel, leur cabane en bois dans laquelle il y aura une petite cuisine individuelle. A Blédona, Alisson a fait le choix d'avoir dans sa cabane en bois sur pilotis tous les espaces nécessaires à son autonomie : cuisine, salle de bain, toilettes, etc. De cette façon, au besoin, elle possède un espace refuge dans lequel s'isoler. Sans alternative, l'utilisation des espaces mutualisés peut parfois être perçu comme quelque chose de pesant. De la même façon, certains temps partagés peuvent apparaître au bout d'un certain temps comme un poids plus qu'un soutien. A Rolenta par exemple, une règle avait été actée durant un temps de partager tous les repas du midi. L'extrait suivant révèle que le partage de ce moment, au départ imaginé dans l'optique de soulager l'individu a pu s'avérer contreproductif :

« Il y a une période où on faisait tous les repas du midi ensemble dans la salle collective et c'était clairement une règle, enfin c'était posé si tu veux. [...] Puis en fait ce qu'il s'est passé c'est qu'avec la COVID on a arrêté les repas collectifs parce que par rapport au niveau de sécurité par rapport à la COVID de chacun/chacune, c'était très différent. Donc pour pouvoir respecter cette différence, on s'est dit : "vu le nombre de personnes qui eux préfèrent se mettre en retrait pour se préserver parce qu'ils ont ce niveau de santé qui est tel, ou cette vision qu'ils ont, qu'on respecte complètement il n'y a pas de problème, ben du coup ça ne sert plus à rien qu'on fasse les repas collectifs ensemble". Et en fait on s'est rendu compte, c'est assez génial, que ça a créé un soulagement. Chez tout le monde. »

Ah chez tout le monde ? Donc c'était quand même un poids...

Bah en fait c'était marrant parce qu'au début c'était vraiment vu comme un truc soutenant, et en fait on ne se rendait pas compte que pourtant là-dedans il y avait un poids. Et les gens s'en sont rendus compte le jour où on l'a retiré. »

Olan, habitant de Rolenta.

Pour conclure, on a vu dans cette partie qu'il existait en habitat léger partagé un gradient de « *confort* » et différentes façons de partager du temps, des espaces et des outils selon les lieux. Aux vues des difficultés organisationnelles, on peut se demander quel cadre existe pour permettre que ce partage fonctionne en collectif ? Plus généralement, quelles instances permettent de s'organiser et de prendre des décisions sur l'évolution du lieu, de son « *confort* » et de son fonctionnement ?

2. Des modes d'organisation variés : gouvernance, fonctionnement économique et vie quotidienne

i. La gouvernance

Le mouvement des Colibris décrit le mode de gouvernance sociocratique comme étant une alternative aux « *rapports de force, aux égos individuels et aux relations pyramidales* » que permettent les modes de gouvernance actuels. Ce modèle tire ses racines de celui expérimenté par Kees Boeke dans une école alternative aux Pays-Bas dans laquelle Gerard Endenburg a réalisé une partie de sa scolarité. Plus tard, dans l'optique de sortir son entreprise des batailles hiérarchiques qui y régnait ; Gerard Endenburg, décide de réadapter la méthode de son prédécesseur et invente le modèle sociocratique moderne. Il théoriserà par la suite ce mode de gouvernance participatif et auto-organisé et en établira les quatre règles fondamentales : consentement, cercle de prise de décisions, double lien permettant la communication entre les niveaux hiérarchiques et élection par consentement (Endenburg, 1998).

La « *gouvernance partagée* » est un modèle de gouvernance plus récent diffusé par l'Université du Nous (UdN), une organisation citoyenne créée en 2010 pour questionner, expérimenter et partager de « *nouvelles façons de faire ensemble* ». Le modèle de « *gouvernance partagée* » que l'UdN défend suggère « *d'explorer une autre forme de relation, une relation d'équivalence entre individus, entre les différents cercles de l'organisation, une relation où chacun.e ne s'autorise plus à dominer ou à être dominé* ». Le président du Centre Français de Sociocratie (CFS) explique dans un article que la sociocratie, méthode pourtant plus ancienne, est aujourd'hui définie par des médias tels que Wikipédia mais également par des acteurs tels que l'UdN comme étant « *un mode de gouvernance partagée* ». Ce faisant, l'UdN « *dilue et dénature la clarté et l'efficacité de la Méthode de gouvernance sociocratique* » (Tavernier, 2020).

J'ai également retrouvé cette approximation dans le discours de mes enquêtés qui mobilisent plutôt la notion de « *gouvernance partagée* » que celle de « *gouvernance sociocratique* ». Ce qu'ils décrivent est rarement clair et semble plutôt relever d'une idéologie de gouvernance. La « *gouvernance partagée* » permet en théorie de réduire au maximum les jeux de pouvoir qui peuvent exister au sein d'un groupe en travaillant à inclure toutes les voix de manière juste dans les prises de décision. Mais contrairement aux discours qui utilisent le modèle sociocratique, la « *gouvernance partagée* » semble plutôt désigner un ensemble de modèles uniques, que les collectifs expérimentent et font évoluer à leur manière au fil du temps et de leurs expériences. Pour Alisson, qui critique à la manière de Pierre Tavernier l'« *ambiguïté* » du modèle de l'UdN (Tavernier, 2020), c'est l'idée d'« *horizontalité* » qui justifie le choix du mode de gouvernance sociocratique. Ce modèle permet à toutes et tous d'avoir le même poids et les mêmes droits dans les instances de prise de décision de Blédona, même pour elle et Gilbert qui en sont les fondateurs.

« Moi la sociocratie ça me parlait beaucoup parce que ça mettait beaucoup d'horizontalité. C'est à dire que [Gilbert] et moi, en tant que fondateurs, on a plus, on est dans les prises de décisions on est au même niveau que les autres quoi. On peut s'objecter comme les autres si on a envie de s'objecter, tout ça quoi. Et ce n'est pas nous qui avons un droit de veto quoi. »

Alisson, fondatrice de Blédona

Quel que soit le nom donné au modèle en place dans ces lieux, les temps de discussion et de prise de décision sont toujours organisés en différentes instances qui interviennent de manière régulière dans le temps. J'ai représenté ci-après, à travers deux cartes mentales les différentes instances en place à Blédona et à Bastel :

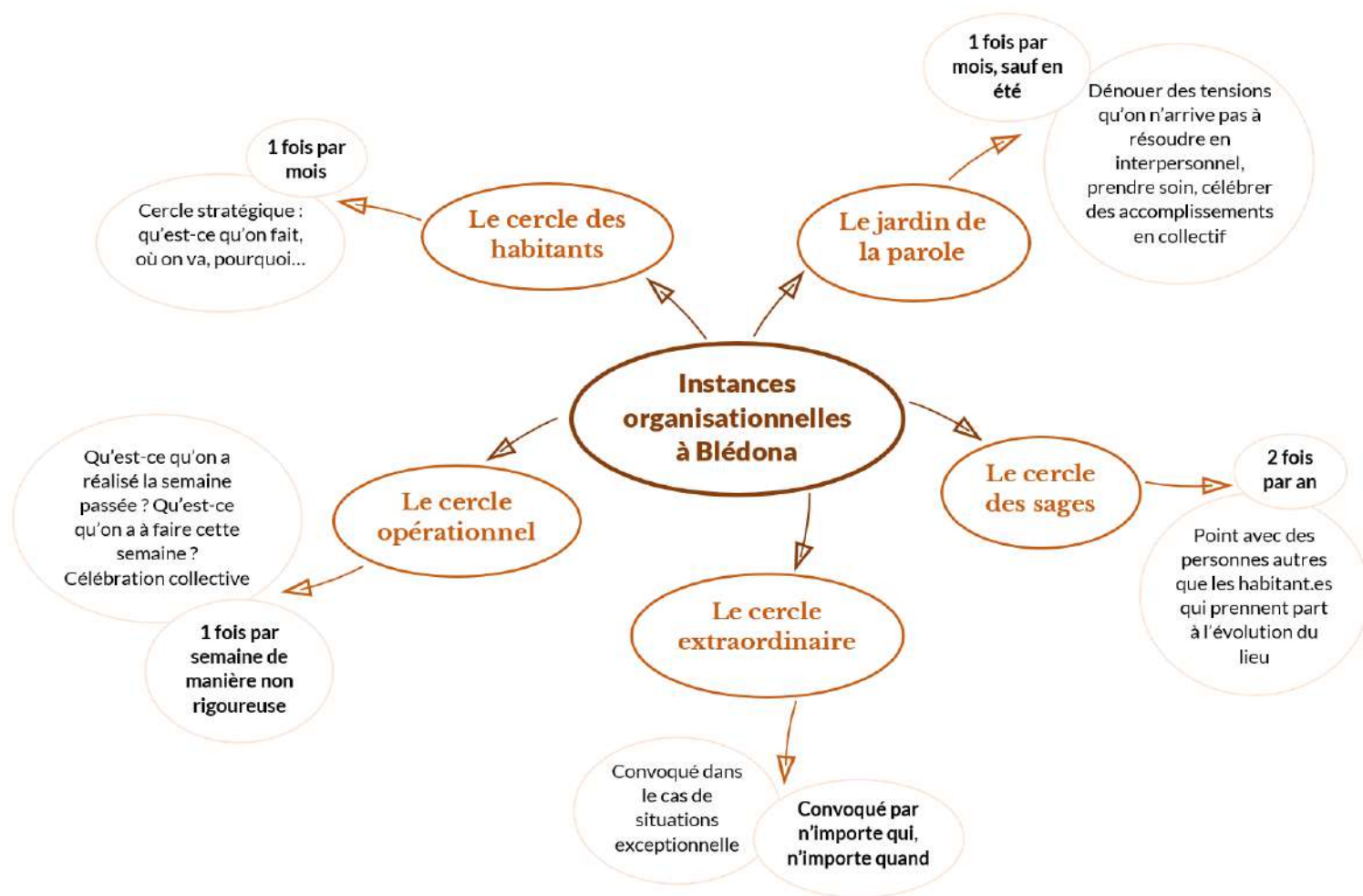


Figure 27. Schéma des instances organisationnelles à Blédona.

A Blédona, où est revendiqué le modèle sociocratique, on observe différentes instances ayant chacune un rôle et une régularité bien précise. Lorsqu'une décision doit être prise, les processus sociocratiques offrent un cadre bien ficelé pour s'assurer que tout le monde ait l'espace de s'exprimer²³. A Bastel en comparaison, s'expérimente une forme de « gouvernance partagée » dans laquelle il n'y a que deux instances régulières et une plateforme Discord utilisée au quotidien pour faciliter l'organisation. Tiago témoigne du caractère indispensable de l'instance permettant d'exprimer ses émotions.

« On n'a pas dû mettre d'outils spécifiques pour prendre des décisions parce que en discutant, on voulait trouver quelque chose qui correspondait et on était tous à peu près d'accord, très facilement. Par contre, on avait besoin d'exprimer nos émotions, ça on l'a vu rapidement. Et on s'est dit "ah bah, ça pourrait être cool d'avoir une

²³ Je ne détaillerai pas volontairement ce cadre car il est complexe et que ce n'est pas l'objet de ce mémoire. Cependant, j'invite les lecteurs intéressés à se renseigner sur le modèle sociocratique, la prise de décision par consentement et l'utilisation des cercles.

instance où on se dit les choses quoi. Où on se retrouve et on se dit ce qu'on a à se dire le plus honnêtement possible" et on faisait ça et ça a fonctionné et après, il fallait aussi le côté pragmatique. Donc on a séparé ces deux réunions : une vraie réunion où on discute des choses qu'on a à se dire et notre réunion pragmatique. »

Tiago, habitat de Bastel.

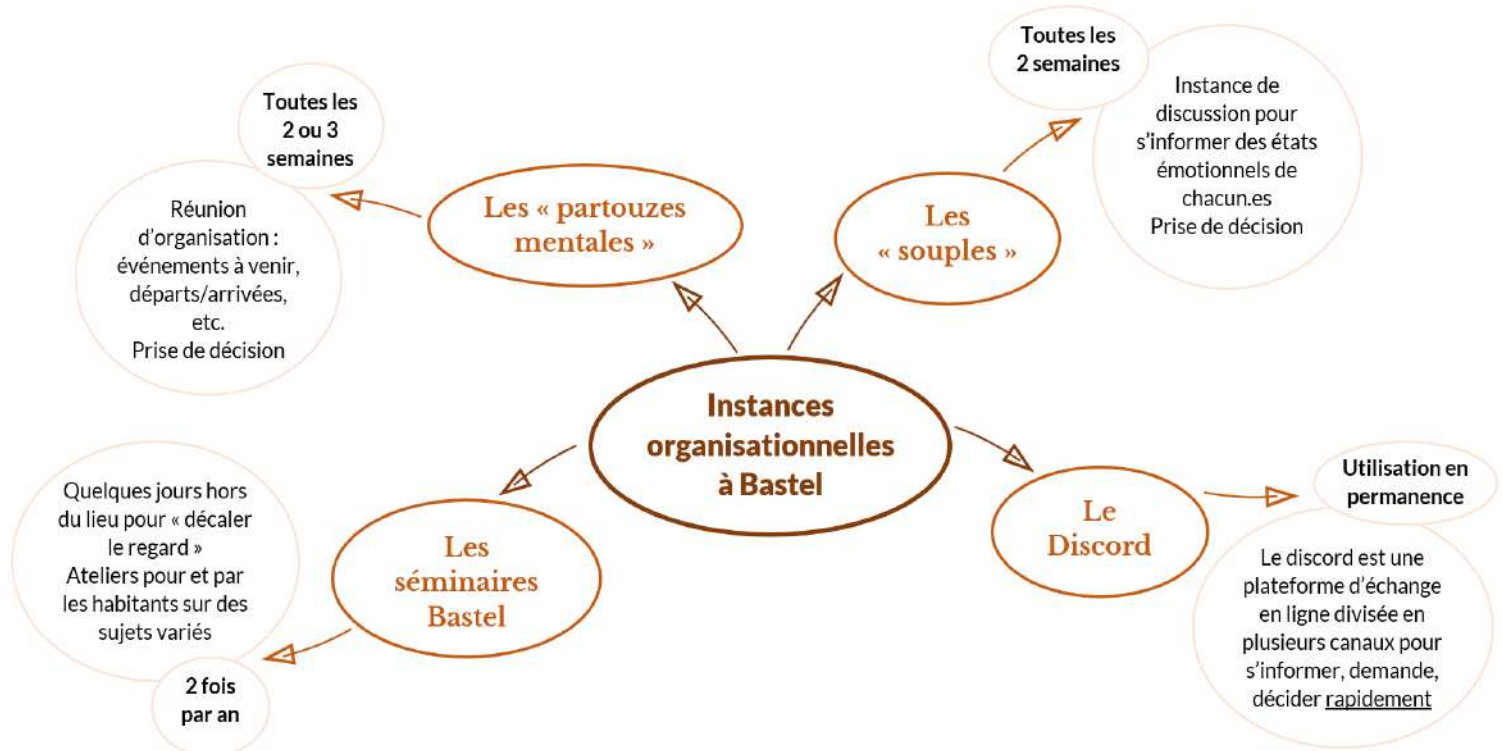


Figure 28. Schéma des instances organisationnelles à Bastel.

Ainsi, mes cinq terrains d'enquête ont mis en place au moins deux instances qui ont lieu relativement régulièrement (à minima tous les mois) : l'une « pratique » qui permet de s'organiser et l'autre « émotionnelle » qui permet d'exprimer ce que l'on ressent. Cependant, selon Tiago, ces instances peuvent parfois participer à une perte d'authenticité dans les relations entre les habitant.es. C'est pourquoi à Bastel il n'a pas été souhaité de poser un cadre trop rigide autour de ces temps d'échange et de prise de décision.

« Avec nos expériences de nos autres projets on était assez souvent dans ce truc un peu organique où on ne va pas, on ne va pas protocoliser les réunions et tout ça. On va laisser un peu sortir ce qui a à sortir, dire ce qu'il y a à dire; et ça marche bien avec des gens... des gens ouverts et ont envie de ça. [...] Ça n'a pas trop changé. On veut garder un truc assez organique où on peut quand même se dire les choses. On ne va pas rentrer dans un truc tout le temps ou on va faire de la CNV absolue. On ne veut pas rentrer dans un truc technique... La technique, ça fait perdre parfois l'authenticité et c'est ce qui... Des fois c'est cool, ça va permettre aux gens de s'exprimer mieux et tout. Mais en même temps, en même temps, je trouve que ça fausse un peu l'image de qui on est. »

Tiago, habitat de Bastel.

L'utilisation du terme « organique » par Tiago mais également par toutes et tous les habitant.es de Bastel fait référence à un mode d'organisation particulier dans lequel la priorité est donnée

à la liberté de faire et de dire et non pas au cadrage. Plutôt que d'adopter des règles qui imposent des temps de parole et d'écoute, qui rigidifient les protocoles de prise de décision voire qui définissent la répartition des tâches, les habitant.es de Bastel préfèrent fonctionner de manière naturelle en laissant faire et dire sans aucune injonction. C'est le mode « *organique* ».

Hors des temps prédéfinis, on trouve aussi des temps d'échange informels (pratiques ou émotionnels) qui ne réunissent pas toutes les habitant.es mais qui sont fondamentaux pour le fonctionnement du lieu. Par exemple, mêmes s'y toutes les habitant.es ne s'y trouvent pas, le petit-déjeuner à Guingan peut servir de temps où l'on se rappelle les événements à venir et où l'on s'informe les un.es et les autres de certaines situations. Le Discord utilisé par Bastel fait également partie de ces espaces informels qui permettent de ne pas avoir à solliciter un temps collectif pour la moindre décision.

ii. Le fonctionnement économique

De la même manière que sont établies des instances de prise de décision et d'expression, des fonctionnements économiques particuliers existent en habitat léger partagé. Ces modèles économiques, tout comme les modes de gouvernance, sont plus ou moins cadrés selon les collectifs.

Dans le modèle en place à Blédona, à Guingan et ainsi qu'à Rolenta, chaque habitant.es paye une somme mensuelle de « participation aux charges ». Cette somme est versée à l'association des habitant.es du lieu et permet de financer les dépenses communes : alimentaires et/ou énergétiques, exceptionnelles liées à une réparation ou à un projet particulier etc. Les courses sont faites de manière groupée chez un grossiste bio et dans les marchés de producteurs puis sont soit redispachées entre les foyers comme à Rolenta soit consommées collectivement comme à Blédona et à Guingan.

Dans le modèle en place à Manzone et à Bastel en revanche, chaque habitant.es participe au « pot commun » de manière « libre » mais « consciente », à hauteur de ses capacités tous les mois. Le montant du pot commun n'est donc pas fixe, il varie selon les périodes. Ces collectifs parviennent ainsi à trouver un équilibre entre celles et ceux qui travaillent à l'extérieur du lieu et qui peuvent donc subvenir au lieu sur le plan financier et ceux qui n'ont pas d'emploi fixe mais qui travaillent quotidiennement à développer le lieu, s'occuper du potager, organiser des événements etc. A Manzone, l'argent du pot commun est utilisé exclusivement pour les dépenses communes c'est-à-dire les dépenses alimentaires, d'essence pour alimenter la pompe qui remonte l'eau de la source ou celles liées au potager et à l'entretien du lieu. Les dépenses individuelles sont faites selon les moyens de chacun.e. A Bastel, l'utilisation du pot commun repose sur un autre modèle et suggère une vision différente de la vie en collectif. Le lieu ayant été financé en prêt participatif, la SCI n'est pas encore propriétaire et doit rembourser mensuellement une somme fixe aux investisseurs privés. Deux associations, celle des habitant.es et celle des événements, payent donc un loyer mensuel invariable à la SCI afin de rembourser ce prêt. Le pot commun permet donc de verser la partie du loyer mensuel de

l'association des habitant.es et de payer les dépenses communes (alimentaires, énergétiques, liées au potager et aux animaux, etc.) mais également de payer les dépenses individuelles. En effet, à Bastel, l'idée serait d'arriver à un fonctionnement idéal où chacun.e donne et prend ce qu'il ou elle veut du pot commun, en conscience des besoins du collectif et des autres individus. Bien entendu, ce fonctionnement a ses limites et nécessite une grande confiance entre les habitant.es. A titre d'exemple, lorsque Jean était interne en médecine, il était celui qui rapportait le plus d'argent à Bastel. Lorsqu'il a arrêté et s'est retrouvé sans aucun revenus, il a continué à utiliser l'argent du pot commun de la même façon que lorsqu'il gagnait bien sa vie. Dans l'idéologie du système imaginé à Bastel, il n'est pas gênant que Jean ait gardé ses habitudes puisque là où lui participait plus financièrement à l'époque, c'est quelqu'un d'autre ou plusieurs autres qui donnent plus aujourd'hui. Cependant, un problème s'est posé lorsque le pot commun finançait les amendes d'excès de vitesse à répétition de Jean car cette dépense peut facilement être évitée. Le pot commun est ainsi destiné à toutes les dépenses, collectives comme individuelles, mais dans un certain cadre de « conscience » des autres.

L'argent n'est jamais abondant en habitat léger partagé. C'est d'ailleurs parfois parce qu'on n'en a pas beaucoup que l'on y habite. Il arrive fréquemment que les fins de mois soient difficiles, particulièrement à Bastel et à Manzone où la participation libre peut être source d'incertitudes en fin de mois. Mais au cœur de ces difficultés financières c'est tout un rapport au travail et à l'argent qui est questionné. Chez les collectifs qui instaurent une participation fixe, celle-ci correspond strictement aux dépenses indispensables à la vie (se nourrir, se chauffer). Aucune forme de loyer, au sens défini par l'INSEE d'une « *somme versée par le locataire en contrepartie de la jouissance d'un logement* », n'est jamais demandée. D'autre part, dans ces groupes, le travail salarié n'est plus la conséquence d'une injonction systémique mais le choix de s'investir dans une activité qui passionne et dans laquelle on trouve du sens. Enfin, on accorde autant de valeur à une participation monétaire qu'à du temps passé à l'entretien du lieu.

« Oui ben donc toutes les personnes qui s'activent sur le lieu elles sont nourries gratuitement le midi. Et ceux qui ne veulent pas travailler ou qui sont là pour se reposer ou autre on leur demande 5€ pour le repas. Autrement ben... ça se passe comme ça quoi. Oui ben l'argent... y'a pas beaucoup d'argent. Mais y'en a quand même. D'abord ça vient des adhésions, parce qu'on demande à toute personne qui réside sur le terrain d'adhérer à 10€. Et puis on bricole en faisant des confitures et préparations végétales et là c'est vendu aussi pour remplir la caisse quoi. »

Alex, habitant de Guingan.

Si ces groupes ont parfois du mal à arrondir les fins de mois, la « *débrouille* » permet toujours de s'en sortir : une rallonge est demandée, des arrangements permettent de faire des paiements en différé ou une avance sur le mois suivant, certain.es pratiquent la récupération dans les supermarchés pour limiter les dépenses alimentaires, d'autre « *[font] attention* », etc. Ce qui pour certains est synonyme d'angoisse (la pauvreté est la 2^{ème} source de préoccupation des français après le terrorisme en 2019 d'après l'INSEE), est normalisé dans ces groupes pour qui le « *faire attention* » s'inscrit naturellement dans les règles du vivre-ensemble.

Certains lieux pratiquent également une « *économie de subsistance* », c'est-à-dire des activités leur permettant de s'affranchir partiellement ou totalement de la société marchande (Pruvost, 2021). Celle-ci peut être occasionnelle comme à Guingan où l'on vend au besoin des confitures ou des préparations végétales artisanales sur les marchés. A Rolenta la stratégie allie militantisme et activité économique de subsistance puisque les habitant.es réalisent leurs « cantines » lors de camps climats par exemple. Il arrive également que cette économie de subsistance soit permanente comme à Blédona où les différentes structures associatives et leurs activités variées permettent d'alimenter les caisses du collectif et la structure PTCE dans sa globalité.

« Chaque structure fait des bénéfices un peu, et puis c'est réinjecté, soit pour des besoins du collectif, qu'on pose mais qui servent aussi à l'ensemble de la structure. [...] Nous on ne se paye pas [Gilbert] et moi. Parce que, déjà on ne fait pas assez de bénéfices pour vraiment ressortir un salaire et puis le peu d'argent qui rentre l'idée c'est que ça puisse ben... racheter des pâtures pour les chevaux, construire des bâtiments, tout ça quoi. [...] Toutes les charges comme l'eau, l'électricité, tout est mutualisé par les structures économiques. [...] Et sinon, chaque habitant paye 150 euros par mois de frais fixes en alimentaire. Moi comme j'ai les enfants je paye plus. En gros, c'est ça quoi. C'est ça qui est demandé et de prendre une responsabilité en charge. »

Alisson, fondatrice et habitante de Blédona.

Dans son travail sur les sociétés primitives (chasseurs australiens, Bochimans et sociétés néolithiques d'agriculteurs primitifs), l'anthropologue et économiste américain Mashall Salhins montre que l'économie primitive n'est pas une économie de misère ni de survie. Au contraire, l'économie primitive serait « la première et jusqu'à présent la seule société d'abondance » (Salhins, 2017). La notion de « subsistance », élaborée par trois écoféministes allemandes, Maria Mies, Claudia von Werlhof et Veronika Bennholdt-Thomsen, désigne une nouvelle façon de voir l'économie et se construit en opposition avec la production de marchandises. Cette quête ne serait plus seulement celle des populations du Sud qui auraient renoncé à leur « développement » mais celle de groupes du Nord qui « [aspirent] à une société écologique, non exploiteuse, juste, non patriarcale et autosuffisante » (Mies et Shiva, 1999). Les groupes que j'étudie s'inscrivent eux-aussi dans cette quête et cherchent à se délier de l'injonction à la production.

iii. La gestion du quotidien

Enfin, dans la vie quotidienne, on trouve également des manières de s'organiser qui sont soit plus cadrée ou au contraire plus « *organiques* ». On a vu notamment en première partie que certains groupes rythmaient leurs semaines par des temps de travail collectif destinés à avancer sur les chantiers, entretenir le terrain, etc. Qu'en est-il de l'organisation de ceux qui ne fixent aucune règle ? Comment sont réparties les tâches de la vie quotidienne sachant qu'elles peuvent prendre une toute autre ampleur lorsqu'elles sont réalisées hors du cadre de la technologie moderne ? En effet, nous avons vu en première partie que sans le confort matériel contemporain et à l'échelle d'un collectif d'une dizaine d'habitant.es ou plus, cuisiner pour dix,

entretenir un potager, laver la vaisselle à la main et même sans eau courante peuvent rapidement devenir des tâches chronophages.

Dans cette partie j'aimerais m'attarder en sur le fonctionnement « *organique* », parfois appelé « *libre et conscient* » expérimenté par Bastel.

Comme nous l'avons déjà aperçu, la première loi à Bastel est la liberté d'être et de faire. Les habitant.es de Bastel sont « libres » et ne répondent à aucune règle concernant la répartition des tâches quotidiennes, la participation aux chantiers collectifs ou l'organisation et la participation aux semaines d'accueil de public extérieur. Ils ne font que ce qu'ils souhaitent faire. Concernant la réalisation des tâches quotidiennes (faire la cuisine, s'occuper des toilettes, arroser le potager, faire la vaisselle, etc.), le collectif joue en donc en partie sur l'idée que les préférences de chacun.es vont permettre d'atteindre « naturellement » un certain équilibre.

« Le partage des tâches il faut le réfléchir sur l'ensemble des tâches du quotidien donc que ce soit la vaisselle, la cuisine mais aussi vider les toilettes sèches, aller arroser les serres, le potager etc. Et donc naturellement il y en a qui vont être plus sur certaines tâches, au moins sur des périodes, et puis y'a un moment où si je trouve que je fais beaucoup la cuisine à un moment ben du coup je vais un peu lâcher de moi-même ou en tout cas en parler et les autres vont me dire de moins le faire si ça me pèse. Et en fait ça va se rééquilibrer naturellement. C'est vraiment cette idée-là de ne pas se forcer à faire quelque chose. Et si personne n'a envie de faire la cuisine pour tout le monde, soit personne ne mange, soit on mange à 15h, soit chacun mange dans son coin, c'est aussi possible même si c'est assez rare. Que chacun mange dans son habitat ce n'est jamais arrivé encore. Ça pourrait hein. Et du coup bah moi je fais plus la cuisine que la vaisselle par exemple, mais y'en a qui vont plus participer en faisant d'avantage la vaisselle et moins faire les repas et donc tout le monde y trouve son compte quoi. »

Pierre, habitant de Bastel. Source : série-documentaire.

A midi, lorsqu'un.e habitant.e a préparé un repas pour le collectif, il ou elle sonne la cloche indiquant à tous les autres qu'un repas est prêt et que ceux qui veulent venir le partager le peuvent. Certains viennent sur le moment, d'autres plus tard, et d'autres encore ne viendront pas du tout. Dans tous les cas, il n'y a aucune attente de la part de quiconque que ce soit pour faire le repas ou venir le manger.

A cette liberté individuelle s'ajoute l'idée du faire « *en conscience* ». Il s'agit là de se rappeler premièrement que si l'on ne fait pas quelque chose, c'est que quelqu'un d'autre le fait pour nous.

« Là tu vois ça fait 5 jours que je n'étais quasiment pas là à [Bastel] parce que je travaillais tous les jours donc ben je n'ai pas fait la cuisine pour tout le groupe depuis 5 jours au moins, et... j'aime bien faire ça donc... A la fois j'aime bien faire ça et à la fois y'a un moment où tu te dis ben tu as conscience que c'est partagé les tâches quoi. Même si ce n'est pas défini dans un tableau, ben si tu ne l'as pas fait depuis un moment tu te dis que ça peut être ton tour quand tu le décides. »

Pierre, habitant de Bastel.

Deuxièmement, il s'agit d'être conscient que « *la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres* », c'est-à-dire que les agissements des un.es impactent les autres. A Bastel, on peut ainsi

faire ce que l'on veut, dans la mesure où cela ne gêne personne dans sa liberté propre ou bien que l'autre consente. Ce modèle permet alors de minimiser les rapports de domination et les conflits au sein du collectif. En effet, en théorie, si l'on est réellement libre de faire ce que l'on veut, si tous nos agissements sont souhaités, il ne peut plus y avoir de ressentiments.

Cependant, ce modèle théorique possède également ses limites. En pratique, cela peut favoriser certaines situations de relâchement involontaire où certains se reposent sur les habitudes des autres. Par exemple durant le confinement, Anissa s'est retrouvée par hasard à cuisiner pour le collectif plusieurs jours de suite, créant rapidement chez les autres habitant.es une sorte d'attente inconsciente envers elle. Voyant que si elle ne faisait pas le repas, personne n'avait l'air de s'en préoccuper, Anissa a commencé à ressentir une pression au point de mobiliser un cercle de parole pour en parler.

Si cela semble bien fonctionner pour les habitant.es actuels de Bastel, ce trop-plein de liberté est ce qui a participé au départ de Lydie et Damien, deux des fondateurs du lieu.

« Je suis un peu... (hésitation) dégoutée du collectif vécu de cette façon-là. Et en même temps au fond de moi j'y crois parce que j'ai vu des exemples qui marchent. Mais... y'avait un cadre quoi. Alors est-ce qu'avec autant de liberté ça peut fonctionner ? »

Lydie, l'une des fondatrices de Bastel au moment de son départ.

Ce modèle, je l'ai rencontré à nouveau chez le couple d'apiculteurs hébergeant plusieurs individus dans la forêt sans se revendiquer « collectif ». Comme le collectif n'existe pas, le fonctionnement n'a pas été discuté comme à Bastel et la vie suit son cours sans aucune règle ni injonction.

« Ça se fait sans dire qu'on le fait, et si on n'a pas envie de le faire on ne le fait pas et on n'a pas d'obligations les uns avec les autres »

Apicultrice, fondatrice du lieu.

Dans les autres habitats légers partagés que j'ai pu rencontrer se maintient toujours une forme de liberté, même lorsqu'il y a plus de règles et des habitudes bien ancrées. Comme à Bastel, Blédona et Guingan sonnent une cloche pour indiquer que le repas du midi est prêt. Ce repas est normalement partagé entre tous les habitant.es du lieu, sans que cela ne constitue une règle absolue. *In fine*, vient qui le souhaite, l'idée étant plutôt d'avoir « conscience » du collectif et du travail que représente la cuisine pour un grand groupe. Dans un lieu comme Blédona, un tableau a été mis en place permettant de suivre qui cuisine et qui sera présent chaque jour de la semaine. Cela permet de limiter l'incertitude du nombre de personnes pour qui faire à manger à laquelle peuvent faire face les habitant.es de Bastel.

En termes de gouvernance, d'organisation économique et de la vie quotidienne, on observe dans ces lieux différentes façon de fonctionner allant du règlementé mais adaptable au modèle « *organique* » mais « *conscient* ». Chaque collectif expérimente son modèle et l'adapte jusqu'à trouver un fonctionnement qui lui convienne ; questionnant en permanence la place de l'individu dans le collectif, et le rôle du collectif vis-à-vis de l'individu. Mais la pression du groupe

et la charge mentale de la vie en collectif ne disparaît pas pour autant. Qu'en est-il des relations interpersonnelles en habitat léger partagé ? C'est ce que je présente dans la dernière partie de ce chapitre.

3. Le collectif : une vie de confrontation à l'autre

Au sein de ces expériences de liberté, la vie en habitat léger partagé peut sembler être une « utopie concrète » (Pruvost, 2013) : un cadre idyllique, un habitat qui échappe aux règles du capitalisme et du patriarcat et qui met un frein aux rapports de pouvoir qu'exerce l'humain sur la nature, un retour à des relations d'égal à égal basées sur l'authenticité et l'entraide. Pourtant, les parties précédentes révèlent quelques-unes des limites de ce mode d'habiter : un turnover fréquent qui impacte ces lieux dans leur fonctionnement, des difficultés organisationnelles, une charge mentale conséquente sur les habitant.es etc. Comment expliquer ces phénomènes ? Comment ces modes d'habiter façonnent-ils les personnes qui y vivent ? Quels enjeux émergent de la vie en collectif en particulier ?

La vie en habitat léger partagé impose aux individus qui l'expérimente de se confronter à l'« autre », à ses visions du monde et à ses valeurs. D'après Olan, cette confrontation peut être assimilée à celle vécue dans le couple.

« En couple, on rencontre un autre monde. Suivant les moments de la vie on va plus voir certaines portes s'ouvrir de ce monde et des fois, ça peut réveiller en nous des choses difficiles. Donc en couple t'as ça, le fait de devoir accueillir cette différence.

En collectif ? C'est la même chose. Mais ce n'est pas comme le voisinage où ton voisin si tu te réveilles avec un énervement ben tu ne le vois pas pendant 15 jours, ça se tasse et puis voilà quoi. En collectif l'autre avec qui ça a réveillé un énervement, tu vas faire le chantier cet après-midi avec, demain tu vas faire la réunion avec, après-demain tu vas lui faire à bouffer et tu vas manger ensemble à table avec. Et là si tu ne t'en occupe pas, et ben c'est le bordel. »

Olan, habitant de Rolenta.

Habiter en collectif n'est donc pas comparable à du « voisinage » du fait des nombreux temps partagés qui définissent ces modes d'habiter. Ce n'est pas non plus comme habiter en famille car selon Olan, au sein de la famille existent un certain nombre de « codes » pas nécessairement conscientisés mais qui facilitent les relations. Habiter en collectif relèverait plutôt de la relation de couple, mais multipliée par le nombre d'habitant.es sur le lieu. Tim explique que chaque individu possède un référentiel qui lui est propre et que cette jauge peut être à l'origine de rapports de domination entre les personnes. Pour qu'une cohabitation soit possible, il faudrait alors faire des compromis et chercher à comprendre le référentiel de l'autre.

« Alors c'est là où c'est intéressant parce que c'est là où on se rend compte que ce qui est évident pour un n'est pas du tout forcément évident pour quelqu'un d'autre. Et du coup, on rentre dans les rapports de domination parce que comme on croit que c'est évident, on a l'impression que tout le monde pense pareil. Notamment, alors les trucs les plus faciles c'est le ménage ou l'entretien du jardin, ou comment on prend soin des affaires mutuelles machin. En bref, il y a plein de trucs comme ça et c'est comme tout, t'as plein de nuances dans le rangement, dans le ménage : quelque chose qui est très rangé pour quelqu'un est le bordel pour quelqu'un d'autre. C'est sur ces trucs là que ça va jouer et du coup, c'est là où tu dois trouver des compromis et c'est à chacun de... non pas de faire un effort, mais juste une volonté de comprendre l'autre pour bien vivre ensemble. »

Tim, habitant de Bastel.

Selon Olan pour que les relations interpersonnelles en collectif fonctionnent sans rapports de domination, il faut mener un travail personnel pour comprendre pourquoi certaines visions et certaines actions des autres peuvent provoquer des réactions de rejets chez soi-même (colère, peur ou tristesse).

« Et du coup ça demande de prendre soin de la relation, ça demande de prendre soin, d'aller visiter aussi qu'est ce qui se passe en moi pour que je ne puisse pas accueillir cette différence ? Quelle est la part de moi pour qui c'est intolérable que le monde puisse être perçu de cette façon-là ? Parce que, en vrai, ce n'est pas la faute de l'autre, c'est juste que moi y'a un endroit où là je ne peux pas l'accepter »

Olan, habitant de Rolenta.

Alisson et Olan rajoutent l'idée qu'au sein d'un collectif, la proximité (géographique mais également émotionnelle) des individus entre eux implique que le moindre changement dans le collectif (un départ, un conflit, etc.) impacte à la fois le groupe dans sa globalité et les personnes individuellement.

« Dans le collectif c'est très difficile de mettre de la distance. Parce qu'on travaille ensemble, on rigole ensemble, on vit ensemble et on vit, tu vois, y'a un problème dans un couple ? Pfouuf, tout le monde le sait. Y'en a un qui vient d'apprendre un truc difficile ? Tout le monde le sait... Fin c'est perçu, c'est ressenti, c'est l'ambiance tout du lieu qui change. Y'a eu une altercation entre deux personnes ? Tout le monde le sait. »

Olan, habitant de Rolenta.

« C'est une sacrée danse humaine ! Et souvent ce que je dis c'est que de toute façon, pour vivre et/ou travailler en collectif comme nous on peut le faire, il faut vraiment accepter le jeu de travailler sur soi. On ne peut pas ne pas travailler sur soi. C'est impossible. Parce que quand il y en a un qui bouge, tout le monde bouge et c'est tout le temps, tout le temps, tout le temps ça quoi, et c'est épuisant. Mais moi, c'est ma vie, donc c'est OK mais je comprends que pour d'autres, c'est vraiment quelque chose d'éprouvant quoi. »

Alisson, habitante de Blédona.

J'ai pu observer cette « *danse humaine* » à Guingan notamment. Un soir comme les autres, alors que nous étions plusieurs à table en train de discuter de relations interpersonnelles dans les collectifs, un désaccord a émergé entre une habitante et un visiteur. L'échange s'est transformé en débat et un malaise s'est installé. L'un des habitant.es, Lucien s'est levé et a quitté la table. Les deux jours qui ont suivi étaient plus froids. A table, même lors des repas partagés du midi, Lucien ne venait plus. Il passait le moins de temps possible dans les espaces communs et n'adressait que des paroles rapides et froides aux autres habitant.es. Le visiteur, qui devait animer un atelier le lendemain de l'altercation, a sollicité Laura pour un de ses soins alternatifs et l'atelier n'a pas eu lieu. Célia, que Lucien avait rejeté ce soir-là, était rongée par la distance qu'il avait mise avec elle. En plus d'avoir affecté personnellement certains habitant.es, c'est la dynamique collective dans sa globalité qui a changé les jours suivant l'altercation. Alors que les jours précédents le groupe partageait de nombreux moments autour du chantier de désherbage

du « cœur », de musique ou d'autres activités du quotidien ; l'ambiance avait changée. Le temps semblait s'être étiré, chacun.e s'était retourné vers ses projets personnels.

Ces situations conflictuelles apparaissent dans les discours comme une conséquence inévitable du vivre-ensemble. Pour les limiter ou les résoudre, les collectifs utilisent des outils tels que ceux proposés par l'Université du Nous . Ces outils peuvent faciliter la communication (communication « non violente » (CNV) ou « bienveillante »), résoudre des conflits (cercles de médiation) et construire de nouveaux imaginaires grâce à l'intelligence collective (jeu du Tao, jeu des 6 chapeaux de Bono, etc.)

« Souvent il y a des conflits, il y a des heurts entre les personnes ou entre des groupes de personnes. Bon ben il faut remettre ça à plat et il faut voir comment on peut... Chacun peut avancer tout en communiquant. Donc ça ben souvent on fait des rencontres, des réunions pour... avec la communication bienveillante quoi. Et en même temps ici il y a une personne extérieure qui souvent anime ça quoi, parce que c'est bien quand même. »

Alex, habitant de Guingan.

Cependant ces outils ne suffisent pas toujours. Il arrive qu'une personne extérieure, psychologue, ou médiateur soit sollicitée pour animer des temps d'échange et apaiser des tensions. A Bastel comme à Rolenta, tous les habitant.es ont, ou ont eu, un suivi psychologique à l'extérieur. D'après Olan, un tel suivi est indispensable en collectif même si ce dernier peut être « soutenant » par ailleurs.

« Le collectif est soutenant, mais c'est clair qu'il faut aller faire du soutien auprès de thérapeutes et de trucs comme ça. Ou soit le collectif est très outillé à ce niveau-là, c'est-à-dire des gens qui ont déjà un bagage en communication, en gestion émotionnelle, élevé. Soit faut se faire soutenir par l'extérieur au niveau individuel et au niveau collectif. »

Olan, habitant de Rolenta.

En effet, à Guingan, Célia me partageait son impression d'être dans une impasse vis-à-vis de l'altercation avec Lucien. « *Mais parler, communiquer, on ne fait que ça !* ». Si la communication est privilégiée et valorisée par ces groupes, elle n'est pas toujours efficace si l'on n'est pas accompagné. Les habitant.es mettent alors en place des stratégies qui leurs sont propres. Lucien a par exemple décidé de s'isoler pendant plusieurs jours après l'altercation. Dans son enquête sur *Valondes*, une « *alternative rurale* », Geneviève Pruvost met en lumière la stratégie adoptée par ses enquêtés en situation de tensions : l'« *absence* » (Pruvost, 2015). Lorsque deux habitant.es de *Valondes* entrent en conflit, il est d'usage que l'un d'eux s'en aille et laisse faire le temps pour réparer les tensions. Cette stratégie nécessite d'avoir un autre endroit où habiter sur un temps plus ou moins long ce qui est le cas pour les habitant.es de *Valondes* dont le mode d'habiter est une forme de nomadisme saisonnier. Sur mes terrains, cette stratégie n'est adoptée qu'en dernier recours, dans le cas de séparations amoureuses ou de conflit irréparable. Il ne s'agit alors pas d'une absence temporaire mais bien d'un départ définitif du collectif.

Ainsi, malgré tout ce qui est mis en place : des espaces d'expression, aux outils de communication et de bienveillance en passant par le soutien psychologique à l'extérieur, il arrive que des désaccords perdurent, que les différences de visions soient trop importantes et que cela finisse par mettre en péril à la fois le bien-être des individus et l'équilibre global du collectif. Ce facteur humain expliquerait en partie le turnover en habitat léger partagé.

« Bien sûr, il y a des limites à ça. C'est pour ça qu'il y en a qui s'en vont. Au bout d'un moment, c'est que... Il y a quand même une pression sociale qui peut advenir. Et du coup si toi t'es trop en décalage par rapport à la vie des autres, tu peux vite te sentir seul dans le collectif aussi. Et ça, ça peut créer ce qui a pu se passer, les départs c'est ça. »

Tim, habitant de Bastel.

[...] Donc t'es toujours un peu à fleur dans un collectif. Et c'est pour ça, entre autres, que le turnover, la circulation des gens dans les collectifs est aussi fréquente. C'est parce que la première année, c'est amoureux quoi, tu arrives tu es plein d'idéaux, ensuite tu viens te confronter un peu plus à la réalité et ensuite il faut passer certains caps. Certains caps avec soi-même en fait, d'aller voir en soi comment ça se fait qu'il y a des parts de moi qui sont aussi révoltées de la rencontre avec l'autre ? Que la rencontre avec l'autre va créer autant de révolte en soi. Et ça ce sont des histoires qui sont personnelles à chacun. »

Olan, habitant de Rolenta.

Cette hypothèse est confirmée par certaines de mes observations. A Guingan par exemple, la tendance d'une habitante à rejeter les autres aurait été la cause de deux départs prématurés. A Bastel, Damien parle de la charge mentale qui l'a amené avec sa compagne et leur jeune fils à quitter le lieu.

« Savoir que si je choisis de garder la cuisine propre pendant deux semaines ça dépend que de moi ou en tout cas que de nous deux pour la garder propre, et si on a envie qu'elle soit en bordel ou en tout cas qu'on accepte qu'elle soit en bordel ben on n'en veut à personne, je veux dire on est les seuls responsables de ça et du coup en fait c'est beaucoup plus léger en termes d'esprit quoi. Ça demande énormément de travail de vivre ici, de travail sur soi, et je n'ai pas envie de mettre toute cette énergie là-dedans et j'ai envie d'y aller plus à mon rythme et tout et là je me rends compte que ça ne va pas à mon rythme. »

Damien, l'un des fondateurs de Bastel, ancien habitant.

Ainsi, un décalage trop important entre des attentes, des visions ou des besoins peut être à l'origine de départs. Sans réelle volonté individuelle, la vie en collectif semble être un rêve irréalisable. Pour anticiper le risque, les collectifs mettent en place des processus « d'inclusion » afin d'expérimenter la relation sur un temps plus ou moins long avant de décider si la personne souhaitant rejoindre le collectif peut devenir un.e habitant.e. Ces processus permettent notamment de mettre en lumière des affinités ou au contraire des différences de modes de vie qui seraient compatibles ou entreraient en confrontation avec les autres sur le long terme.

« Il ne faut pas qu'il y ait trop de différences entre les gens qui sont là. Il faut qu'il y ait une certaine affinité quoi. Et bon il peut y avoir une affinité au départ et puis, au bout de quelques mois, l'affinité ne s'avère pas très... (rire) pas très forte. »

Alex, habitant et fondateur de Guingan.

Le tableau suivant présente les différentes étapes des processus d'inclusion en habitat léger partagé. A la fin de chaque étape est décidé si la personne qui souhaite inclure le collectif peut passer à l'étape suivante. Ces processus ne sont pas utiles qu'aux collectifs. Ils permettent également à la personne souhaitant rejoindre le groupe d'expérimenter la vie avec eux avant de décider si elle souhaite ou non intégrer le collectif.

Etapas des processus d'inclusion en habitat léger partagé	
Rolenta	- Venir une journée en chantier participatif - Passer 3 semaines en woofing - Habiter 6 mois
Manzone	- Passer plusieurs moments avec le collectif (repas, soirée, événements) - Habiter 6 mois
Guingan	- Passer 1 mois en woofing - Habiter 6 mois dont au moins 2 en hiver - Expliciter un « projet personnel qui rentre dans le projet collectif »
Bastel	- Rencontrer le collectif a l'occasion d'une semaine immersion, d'une journée découverte ou d'un événement - Habiter 1 an sur place avec des points tous les 3 mois
Blédona	- Remplir un questionnaire sur son projet, ses valeurs, ses envies, ses besoins - Passer 1 mois en découverte sur le site - Habiter 1 an sur place au total

Tableau 1. Etapas des processus d'inclusion en habitat léger partagé.

Bien que ces processus soient plutôt longs et permettent d'apprendre à bien connaître une personne et son fonctionnement, on a vu en première partie que l'installation en habitat léger partagé allait souvent de pair avec une phase d'euphorie liée à la découverte du lieu, de personnes et de modes d'organisation. Cette phase, qui peut durer plusieurs mois, participe à donner une perception glorifiante de ces lieux et des personnes qui y habitent mais également de la personne qui souhaite s'y intégrer. En effet, j'ai pu observer dans plusieurs lieux un discours idéalisant de la part des habitant.es arrivés récemment. A Manzone, Flore me confiait qu'il y avait selon elle un effet « vortex » qui faisait qu'une fois arrivée sur le lieu, on ne pouvait plus en repartir. Ce type de discours est toujours tenu par des personnes qui découvrent le lieu et s'oppose au discours des habitant.es installés depuis plusieurs années. Ces derniers ont plutôt tendance à parler des limites de la vie en habitat léger partagé et donc à se focaliser sur les relations interpersonnelles en collectif, les éventuelles difficultés règlementaires, etc.

S'il y a des processus d'inclusion, il peut également y avoir besoin de protocoles de départ. Ce protocole vise à protéger les collectifs et l'habitant qui s'en va en s'assurant que toutes et tous sont d'accord sur les modalités de départ et dans une situation de sécurité émotionnelle. A Blédona par exemple, comme les habitant.es ont chacun.e une responsabilité, le départ de

l'un.e d'entre eux peut générer des déséquilibres qu'il est préférable d'anticiper. Ainsi, un « préavis » de 3 mois est demandé afin de pouvoir s'organiser collectivement.

Il peut arriver également que le collectif souhaite exclure un habitant.e ou bien qu'au cours d'un processus d'inclusion, le collectif décide qu'il ne souhaite en fait pas accueillir la personne. Cela donne lieu à des situations qui peuvent être délicates mais pour lesquelles ces groupes cherchent toujours à prioriser l'humain et la santé mentale des un.es et des autres.

« Comment dire à une personne qu'elle n'a pas sa place ici sans la rejeter, quoi ?
C'est ça le problème, c'est facile de dire à quelqu'un "tu t'en vas, tu n'as pas ta place ici", ben on peut lui dire hein mais bon ben on se préoccupe plus de la personne elle se démerde quoi. Ben ce n'est pas dans mon tempérament. Ni dans le tempérament de plusieurs ici. Donc, on essaye de trouver une solution qui soit humaine quoi. Et ce n'est pas évident quoi. »

Alex, fondateur et habitant de Guingan.

Ainsi, le rêve de la tribu ou de la famille parfaite présenté en premier chapitre ne semble bien n'être qu'un idéal. Vivre si proches et partager tant de moments peut parfois être à l'origine de désaccords et de relations conflictuelles entre les habitant.es ; nécessitant alors une vigilance permanente. Cet état de vigilance et celui de « conscience » peut générer une charge mentale que toutes et tous ne sont pas prêt.es à supporter. Associé à des épisodes conflictuels insolubles, la seule solution restante est le départ vers un autre lieu, perpétuant un brassage des individus en habitat léger partagé.

Conclusion intermédiaire

A la fin de ce deuxième chapitre, nous avons une idée un peu plus claire de la façon dont ces groupes vivent et s'organisent en collectif. Nous avons vu que ces groupes s'inscrivaient dans des démarches expérimentales, adaptant leur degré de « confort », leur mode de gouvernance, de gestion économique et d'organisation au quotidien à leurs envies de cadrage ou au contraire de liberté. Chaque collectif construit ainsi un monde à sa convenance, complexifiant la définition de ce que sont les habitats légers partagés.

Dans tous ces modèles, un invariant semble persister. Il s'agit des tensions liées aux relations interpersonnelles ainsi que la nécessité d'accompagnement que cela engendre. Bien que ces collectifs mettent en place différentes stratégies pour anticiper puis apaiser les tensions qui peuvent émerger, il semble que ces groupes ne puissent pas échapper au besoin d'être accompagné par des professionnels de santé ou de la médiation.

Associé aux difficultés du vivre-ensemble, établir un modèle qui convienne à toutes et tous sur le temps long semble être irréalisable. Cela génère un phénomène de turnover qui questionne la pérennité de ces modes d'habiter ou à minima invite à interroger le profil de personnes à qui ils pourraient convenir. Au regard de la lassitude ressentie par certains habitant.es légers d'habiter dans de petits espaces ou par des habitant.es de caravanes qui vivent « dans du plastique » depuis plusieurs années, se pose la question de la durabilité de la vie dans ces habitats. Pour Mona Cholet, si ces habitats sont écologiques et peuvent permettre de redonner à la notion de logement celle d'espace « refuge » qui soit réconfortant, ces habitats transforment également le corps et le contraignent en le poussant à prendre moins de place (Chollet, 2015).

Considérant leur rapport à la nature et la vie en extérieur et dans la continuité de cette enquête, il sera indispensable d'observer la façon dont ces groupes vivent, partagent, et s'organisent lors des saisons hivernales ou bien dans les régions où les chaleurs estivales confinent les habitant.es à l'intérieur de leurs maisons, où la pluviométrie est plus importante, etc.

Au cœur de la quête du retour à la nature, de la sobriété et de l'autonomie, ces groupes sont souvent isolés géographiquement. Pour autant, aucun n'est isolé socialement. Au contraire, tous donnent beaucoup d'importance aux interactions sociales avec des personnes extérieures que ce soit par l'accueil de visiteurs, l'organisation d'événements sur leur lieu, la participation aux événements culturels régionaux, l'engagement dans leurs communes, une implication dans des réseaux particuliers, etc. De quelles façons créent-ils du lien ? Avec qui et à quelle échelle ? Ces questions sont celles qui guideront l'analyse dans mon troisième et dernier chapitre.

INTERLUDE

LA PAROLE AUX TOILETTES SÈCHES

Les toilettes sèches font l'unanimité en habitat léger partagé.

A l'intérieur comme à l'extérieur, elles remplacent les toilettes à eau usuelles. En récoltant l'urine et les matières fécales humaines dans de la sciure de bois pour en faire de l'engrais, ces toilettes permettent de faire plusieurs types **d'économies**.

J'ai été fabriqué main à partir d'une ancienne cabine téléphonique, d'un seau et d'une cuvette de récupération.



Figure 29. Toilettes sèches, Rolenta.

Des économies d'énergie :
Notamment celle liée au traitement des eaux usées et à la fabrication de fertilisants par synthèse chimique ou extraction minière de phosphore et de potasse qui sont des ressources non renouvelables mais qu'on trouve en abondance dans les selles humaines !

Figure 33. Toilettes sèche PMR, Guingan.



JE SUIS ACCESSIBLE AUX PERSONNES À MOBILITÉ RÉDUITE.

Je demande un peu de logistique : une vidange régulière de mon seau et un compost.

Des économies d'eau :
Chaque seconde 3171 litres d'eau potable sont utilisés par les toilettes à eau en France d'après *Planetoscope*. Les toilettes sèches n'en utilisent pas une goutte !

Je suis très confortable. (testé et approuvé !)



Figure 31. Toilettes sèches, Manzone.



Figure 30. Toilettes sèches chez les apiculteurs.

Des économies financières :
Une chasse d'eau consomme en moyenne 14 000 L d'eau/pers/an soit entre 35 et 55€ selon le coût de l'eau alors que la sciure peut se trouver gratuitement dans les menuiseries et scierie ou bien en ligne à 15€ par m³ ce qui suffit à une personne pour un an d'utilisation.

Figure 32. Toilettes sèches, Guingan.



J'AI ÉTÉ CONSTRUIT EN 2001 ET PORTE UNE PARTIE L'HISTOIRE DE GUINGAN.

III. L'ouverture sur l'extérieur : entre hospitalité et mise en réseau

Dans une volonté de contester le phénomène d'individualisation de la société moderne, la surconsommation et la suprématie de l'espèce humaine sur le règne animal et végétal, ces groupes s'éloignent des métropoles (Leblay, 2021). Mais s'ils habitent souvent excentrés des pôles urbains, ces collectifs ne s'excluent pas pour autant socialement de la société moderne. Au contraire, loin de constituer une bulle fermée et autonome, j'ai pu observer dans ces habitats légers partagés des pratiques d'ouverture individuelles et collectives de leurs lieux de vie sur l'extérieur. Certains ouvrent leur lieu à des visites voir des séjours longs. D'autres participent à la vie de leur commune. D'autres travaillent dans les villes ou les villages alentours, s'y rendent pour faire les marchés ou aller dans des boutiques particulières, etc.

Dans le chapitre précédent nous avons fait l'hypothèse que la diversité de ces modes d'habiter était notamment liée à différentes pratiques d'ouverture au reste du monde. Comment ces collectifs font-ils communauté avec leur territoire d'implantation ? Est-ce une contingence ou une nécessité ? De quelle manière s'ouvrent-ils à ceux qui vivent différemment d'eux ? Comment font-ils communauté entre eux ? Avec qui se mettent-ils en réseau et pour quelles raisons ?

Ce troisième et dernier chapitre traite de l'ouverture de ces groupes à l'extérieur de leur bulle d'habitat. En première partie, nous verrons la façon dont ces groupes relationnent avec le territoire sur lequel ils s'installent. Dans des contextes de rejet fréquent, je révélerai en particulier les stratégies qu'ils mettent en place face à l'hostilité des habitant.es locaux et des mairies. La deuxième partie aborde l'ouverture de ces groupes au grand public. J'analyserai l'hospitalité dont ils font preuve en tant que caractéristique commune aux habitats légers partagés. Nous verrons cependant que cette hospitalité prend plusieurs formes selon les collectifs et nous questionnerons les profils de personnes que ces groupes touchent et les réseaux dans lesquels ils se font connaître. En dernier lieu, j'aborderai les réseaux spécifiques à l'habitat léger partagé. J'analyserai la façon dont ces groupes interagissent entre eux et le contexte dans lequel ils prennent connaissance les uns des autres. Enfin, nous verrons le rôle des grands réseaux régionaux voire nationaux dans la mise en lien de ces groupes.

1. L'Ancrage au territoire : reconnaissance et acceptation

« Dans l'après-midi, certains d'entre nous sommes allés donner un coup de main à Flore, la voisine agricultrice, qui avait besoin de bras pour déplacer des meubles. Nous avons un peu discuté et elle m'a confié apprécier être voisine de l'écovillage de Bastel car cela lui permettait de profiter des avantages du collectif (l'aspect vivant et dynamique, la mutualisation de matériel) sans en vivre les contraintes (devoir tout partager et le vivre ensemble). Depuis son installation, Flore et les habitant.es de Bastel s'entraident et partagent régulièrement des moments. Elle semble soutenir leur projet, sans jugement ni préjugés. »

Extrait du journal de terrain, 26/05/2022.

De par leur nature « alternative » qui défie les lois et les normes d'habitat, ces groupes ont tendance à être rejetés par les mairies et les habitant.es des communes où ils s'implantent. Plusieurs cas de figure existent : certains lieux, comme Blédona, sont soutenus par leur municipalités mais ne sont pas acceptés par les locaux. D'autres comme Guingan sont bien accueillis par les habitant.es des alentours mais sont rejetés par les institutions. D'autres semblent isolés socialement de leur territoire d'accueil comme à Manzone. Enfin, certains groupes comme Bastel parviennent à s'intégrer dans la dynamique territoriale voire à tisser des liens forts avec les locaux et les municipalités. Je me suis demandé ce qui faisait que certains groupes parvenaient mieux à s'intégrer que d'autres. Comment se positionnent ces groupes vis-à-vis du territoire sur lequel ils s'implantent et de leurs habitant.es ? Que mettent-ils en place lorsqu'ils font face à des difficultés pour s'intégrer ?

i. Des relations au territoire local très variables

« Nous, on a eu de la chance. Je ne sais pas si on peut appeler ça de la chance, mais on est allé voir directement le maire avant de s'installer aussi. Donc rien que ça on a fait du lien. Et on est allé rapidement voir les voisins. Et puis, on n'est pas arrivé en conquérant quoi. On est arrivé en mode, "ben nous on veut faire ce petit projet là, voilà notre projet, on a écrit ça, on a un site internet". On a bien communiqué là-dessus, puis on a essayé de filer des coups de main comme on pouvait à des trucs, d'organiser des choses dans le coin. Donc on a été assez bien accueilli. Et puis, on est dans un lieu qui n'est pas très visible non plus donc on a pu faire à peu près ce qu'on voulait et en plus on est sur une zone Natura 2000 et comme on est un écovillage ça... ça fait plus sens pour les collectivités qu'autre chose. En tout cas, on est vraiment bien reçu. Que ce soit par la mairie et par la communauté de communes ou tous ces trucs-là, on est, on est assez... Pas qu'on est bien vu, mais on est bienvenu en tout cas. On est bien accueillis. »

Tiago, habitant et l'un des fondateurs de Bastel.

A Bastel, le collectif a cherché avant même de s'installer sur leur terrain à rencontrer les acteurs locaux (voisin.es, mairie, commerçant.es, etc.). En leur présentant leur projet et en s'impliquant dès le départ dans la vie des habitant.es du coin ; ils ont cherché à créer du lien rapidement autour d'eux. Cependant, comme le révèle la dernière phrase de Tiago, il existe tout de même une frontière entre être « *bienvenu* » et être « *bien vu* ». Aujourd'hui, les habitant.es de

Bastel souhaitent s'impliquer davantage sur le territoire en réfléchissant à servir les besoins des habitant.es localement.

« Certains d'entre nous aimeraient bien pouvoir être plus utiles aux gens qui sont là. [...] C'est une partie qu'on aimerait bien développer, fin en tout cas, moi, j'aimerais bien qu'on développe un peu le lien local, mais pas forcément "Venez à Bel-Air" quoi, c'est aussi nous qui voulons aller voir les autres et avoir un impact positif sur les habitant.es. »

Tiago, habitant et l'un des fondateurs de Bastel.

A Bastel, tisser du lien avec le territoire n'est pas qu'une affaire de projet collectif. Certains individus sont également engagés localement : Anissa fait partie du Conseil de Développement du pays de COB (Centre Ouest Bretagne), Pierre travaille en tant que co-directeur d'une recyclerie associative et Archibald est co-président d'une association dont l'objectif est de défendre le cinéma documentaire et de le rendre accessible au plus grand nombre. Tiago, de son côté, fait des massages à prix réduits aux personnes âgées des alentours. Ensemble, ils participent à dynamiser le territoire dans ses aspects économiques, politiques et militants ; générant une sociabilité importante. C'est également ce qu'a rapporté Geneviève Puvost dans son enquête sur les « *alternatives écologiques en zone rurale* ». Elle affirme dans sa conclusion que « *loin d'être autarciques, les alternatifs rencontrés sont organisés en réseau dense d'interconnaissance, induisant une forte sociabilité locale et militante* » (Puvost, 2013).

Cependant, il m'a semblé que ce cas de figure – celui dans lequel le collectif parvient à s'intégrer dans son environnement social – n'était pas le cas de figure le plus représentatif des situations en habitat léger partagé. En effet, à Rolenta, Manzone, Blédona comme à Guingan ; les habitant.es font face à des difficultés de socialisation avec les locaux. Au mieux, ils sont ignorés par les habitant.es et tolérés par les mairies qui ferment les yeux sur leur situation. Au pire, ils sont menacés d'expulsion et rejetés par les locaux. A Blédona, Alisson raconte comment le rejet des habitant.es et commerçant.es locaux a pu affecter sa santé mentale.

« Après on reste sur un village hein. Tu vois, Gilles avec sa rupture d'anévrisme... les gens ont peur du handicap donc... voilà. Et puis on a enlevé les enfants de l'école. 3 enfants sur une école où il y a 27 gamins, je peux te dire qu'on nous l'a remis dans la tronche assez régulièrement parce qu'à un moment ils risquaient une fermeture de classe. Ce qui n'est pas le cas parce qu'aujourd'hui ils ont 50 gamins, donc euh... Mais à l'époque, on nous l'a quand même mis dans la tronche. Et moi, j'étais en mal être hein, j'ai fait une phobie sociale ciblée j'appelle ça. J'ai dû faire de l'EMDR pour retourner au magasin hein. A chaque fois que je devais y aller, en fait, pendant 2 ans, j'ai botté en touche. Chaque fois, rien que d'imaginer que je devais aller au magasin, j'avais envie de vomir. »

Alisson, fondatrice et habitante de Blédona.

Face à cette indifférence ou à ce rejet, chaque groupe développe alors des stratégies : discrétion, réseaux protecteurs, régularisation, engagement...

ii. Le développement de stratégies face à une hostilité locale

La première stratégie est celle de la discrétion. C'est la stratégie qu'a décidé d'employer le couple d'apiculteurs qui héberge une dizaine de personnes en habitat léger sur leur terrain. C'est également la stratégie mise en place par un couple d'alternatifs que j'ai eu l'occasion de rencontrer et qui a construit une cabane passive et autonome sans permis. Ces personnes, conscientes de leur irrégularité, se font discrètes et choisissent de vivre en évitant d'attirer l'attention. Ils se ferment à la médiatisation, n'organisent pas d'événements publics chez eux et réfléchissent aux conséquences possibles de leurs moindres faits et gestes. L'apiculteur insiste ainsi pour que je ne situe pas leur localisation sur une carte et que leurs noms n'apparaissent dans mon travail. A Manzone, la discrétion est aussi de mise bien qu'elle n'empêche pas l'organisation de rassemblements à plus de cinquante personnes sur le lieu. Si tous sont conscients que leur existence n'est pas secrète aux yeux des institutions, ils savent que leur discrétion est ce qui leur permet d'être tolérés par les municipalités.

Une autre stratégie développée par ces groupes pour se protéger des municipalités faisant preuve d'une certaine résistance à ces modes d'habiter est celle de s'entourer d'un réseau de soutien prêt à se mobiliser en cas d'offensive. A Manzone par exemple, chaque événement est l'occasion d'ajouter à la liste des adhérent.es de nouveaux membres, constituant ainsi un argument de poids face au maire qui souhaiterait les voir partir. A Guingan, le réseau constitué depuis les vingt dernières années pourrait même selon Alex créer une mobilisation de l'ordre de la ZAD²⁴ pour protéger le lieu.

« Oui, [expulser quelqu'un] ça ne se fait pas comme ça quand même... Parce que aussi il y aurait une réaction très forte parce qu'on est connu maintenant au bout de 20 ans. Donc, il y a plein de réseaux qui nous connaissent, qui sont prêts à... S'il y avait un besoin, il y aurait plein de gens qui viendraient ici, ce serait, ben je n'y tiens pas mais ça ferait une espèce de ZAD quoi, une petite ZAD... »

Alex, fondateur et habitant de Guingan.

Certains groupes cherchent également des solutions pour régulariser leur situation. Ils font par exemple des demandes de STECAL (secteur de taille et capacité d'accueil limitées) qui permettent de délimiter, au sein des zones inconstructibles définies par les documents d'urbanisme (zones A et N des PLU), des secteurs dans lesquels peuvent être autorisés de manière dérogatoire certaines constructions ou installations (article L151-13 du code de l'urbanisme). Parmi elles peuvent être autorisées, selon certaines conditions imposées par la loi « Grenelle II de l'environnement » de 2010, des « *résidences démontables constituant l'habitat permanent de leurs utilisateurs* » : l'habitat léger. Ces conditions touchent à la préservation des sols agricoles, naturels et forestiers et à l'insertion de ces constructions dans le paysage environnant (limites de hauteur, d'implantation et de densité). Leur recours ayant été massif entre 2010 et 2014, le pastillage STECAL a contribué à « *l'aggravation du mitage des terres agricoles ou naturelles* » (Le Grand, 2015). Ainsi, depuis la loi ALUR de 2014, ces pastilles STECAL

²⁴ Zone A Défendre (ZAD) est un néologisme militant désignant un squat à vocation politique tel que celui de la ZAD Notre Dame des Landes.

ne peuvent être autorisées qu'à « *titre exceptionnel* », reflétant les objectifs gouvernementaux de densification, de lutte contre l'étalement urbain et de réduction de la quantité de terres artificialisées et en particulier des zones naturelles, agricoles et forestières (Le Grand, 2015). Le caractère exceptionnel de ces STECAL complexifie et allonge alors les procédures, demandant aux habitant.es des habitats légers partagés d'être particulièrement alertes des opportunités qui se présentent à eux s'ils souhaitent régulariser leur situation.

« Ben nous on a la carte communale et le PLUi est en discussion, il y en a pour deux ans. Après nos élus, ils savent notre position. Là on en a reparlé avec la présidente de la communauté de commune, ça devrait passer quoi. Mais il faut qu'on soit à l'affut de ça. C'est ça qui est fatigant parce qu'ils ne vont pas venir nous dire les trucs. »

Alisson, habitante et fondatrice de Blédona.

Enfin, la dernière stratégie que ces groupes mettent en place consiste à créer du lien avec le territoire en s'impliquant dans la dynamique locale. Pour ce faire, ils organisent des événements sur le lieu comme à Guingan où se déroulent plusieurs dizaines d'événements chaque année.

« Pendant l'été il doit y avoir une douzaine d'animations diverses qui vont durer un week-end, trois ou quatre jours, une semaine, voire deux semaines. »

Alex, habitant de Guingan.

Parmi ces animations ont lieu la « *fête du vivant* », la « *fête des vieilles souches et des jeunes pousses* » mais également la « *fête de la tendresse* », et la « *fête de l'été* ». A Bastel où le collectif est bien intégré dans le réseau local, les habitant.es s'activent également toute l'année pour proposer des événements, fêtes, et animations dans l'optique de créer du lien.

« On avait fait la fête de la soupe il y a deux ans. Un concours de soupes. C'était l'hiver et ça avait bien marché. Et on organise des trucs genre tous les ans on fait la fête de la châtaigne où on invite le public; on fait des visites de notre petit château, donc aussi les gens ils sont trop contents parce que c'était un lieu qui était fermé au public depuis des années.[...] Hier, on avait une visite, il y avait 100 randonneurs qui sont venus pour visiter le château, justement. [...] Donc, ce genre de petits liens, c'est cool, quoi. Et l'année dernière, il y avait une visite du château et les gens pouvaient venir en canoë aussi avec la base nautique et tout. Donc voilà. Tranquillement, on fait des trucs, mais on ne veut pas que ce soit non plus super actif toutes les semaines. Et après, on a le projet associatif, donc quand même où on aimerait bien d'être un peu plus utiles sur notre territoire. »

Tiago, habitat de Bastel.

Ces groupes ne se contentent pas d'organiser des événements sur leur lieu mais participent aussi à des fêtes culturelles (festnoz, festivals, etc.) et autres événements hors de chez eux. Ils prennent également soin de faire fonctionner l'économie locale en achetant chez des producteur.trices locaux, des épicier.ères, boulanger.ères et autres commerçant.es bio du coin.

Finalement, si toutes ces stratégies permettent d'améliorer les relations entre les collectifs et les locaux, celles-ci restent tout de même fragiles. A Blédona par exemple, malgré les efforts du collectif, les habitant.es du village continuent d'ignorer les activités du lieu.

« [Antoine, un ancien habitant du lieu,] a fait une fête au village, dans la salle des fêtes quoi je veux dire, on s'est expatriés quand même du lieu alors qu'on a quand même tout ce qu'il faut ici pour faire la fête. Et ce n'est pas pour ça que ça a marché, quoi. On a fait un festdeiz de soutien après la tempête Zeus, ben ce ne sont pas les gens du bourg qui sont venus par exemple, ce sont des gens de l'extérieur. »

Alisson, habitante de Blédona.

Récemment, de nouvelles façons d'aborder l'installation et l'intégration de ces collectifs sur un territoire sont expérimentées, notamment par l'association Hameaux-Légers qui met en relation des collectivités avec des groupes d'habitant.es souhaitant s'installer en habitat léger partagé. Le procédé qu'ils ont mis en œuvre avec six projets sur le territoire français consiste à travailler en partant des collectivités locales. Ils identifient en premier lieu leurs besoins et leurs moyens en effectuant un diagnostic local et en cherchant des financements potentiels. Ensuite, ils déterminent avec eux les conditions (architecturale, relationnelle et réglementaire) de faisabilité, choisissent ensemble un terrain adapté et les aiguillent si besoin dans les démarches réglementaires. En parallèle, l'association accompagne des collectifs dans leurs projets d'habitat léger partagé et initie des temps de réflexion autour des besoins du territoire et de la façon dont ces besoins pourraient être incorporés au projet du groupe. Enfin, l'association accompagne la collectivité dans le lancement d'un appel à projet qui permettra à terme de sélectionner le groupe d'habitant.es dont le projet est le plus en cohérence avec celui du territoire. Ce choix fait, l'association reste en lien avec les deux partis tout au long de la réalisation du projet et les accompagne dans les difficultés éventuelles (facteur humain, intégration locale, aspects juridiques et financiers, architecture et construction, etc.). Jusqu'à présent, l'association n'a pas eu à démarcher des communes et ne travaille qu'avec des collectivités volontaires. Mais l'un des objectifs à terme est de partager auprès de toutes et tous (grand public, élu.es et professionnel.les de l'habitat) leur mode de procéder et ainsi « *permettre à toutes et à tous d'accéder à des habitats et des modes de vie durables et solidaires, pour des territoires plus vivants* » (Hameaux-Légers).

iii. Des hypothèses sur le rejet de ces modes d'habiter

Dans la continuité de la réflexion d'Hameaux-Légers sur la démocratisation du modèle de l'habitat léger partagé, il serait intéressant de comprendre ce qui pousse les locaux, les institutionnel.les et les professionnel.les de l'habitat à rejeter ces modes d'habiter et ceux qui les expérimentent.

En se positionnant en précurseurs, certains groupes font l'hypothèse que leur mode d'habiter serait trop « *en avance* » pour être compris et accepté par la société moderne. C'est l'hypothèse que fait Alisson à Blédona mais c'est aussi celle qu'avait formulé Alex à Guingan lorsqu'il m'expliquait avoir toujours eu le sentiment d'être à l' « *avant-garde* ».

« Et moi, je trouve que la relation au local elle est complexe et surtout que pour beaucoup, pour la société classique, que ce soit il y a 10 ans ou maintenant, on reste des lieux alternatifs et où on a deux trains d'avance sur la société classique, en fait. Donc euh... En tout cas, moi, je vois ça comme ça. »

Alisson, habitante et fondatrice de Blédona.

Il est intéressant de noter que Blédona et Guingan sont les deux seuls collectifs que j'ai rencontré qui sont nés d'un projet individuel (ou familial pour Blédona) pour ensuite devenir un projet de vie en collectif. Ils font également partie des deux lieux les plus anciens, ayant été créés il y a plus de vingt ans pour Guingan et onze ans pour Blédona. Leur ancienneté participe probablement à accroître ce sentiment d'être pionnier d'un modèle qui semble depuis peu prendre une ampleur nouvelle d'après Alisson et Olan de Rolenta. Le développement de plus en plus d'habitats légers partagés sur le territoire reste à démontrer numériquement mais un premier indice à savoir l'émergence récente de groupes associatifs (La Coopérative Oasis et Hameaux-Légers notamment) participe à nourrir cette hypothèse.

Une autre hypothèse déjà présentée dans le chapitre précédent est celle d'Anissa, habitante de Bastel, qui suppose que certaines personnes rejettent l'habitat léger partagé par jalousie vis-à-vis d'un mode d'habiter qu'on n'aurait jamais cru possible pour soi. C'est également ce qu'explique Alisson en me racontant un échange avec un voisin.

« Ça c'est un voisin qui m'a dit qu'on a créé des jalousies et des envies. C'est à dire qu'énormément de gens rêvent de faire ce qu'on fait. Il ne faut pas se leurrer. Et puis, on s'est démerdés tout seuls et c'est ce que me disait le voisin, il me dit : "en fait, vous avez eu des galères, tout le monde en a conscience, mais vous vous en êtes sorti tout seul." Les gens du bourg ils ne nous ont pas aidés quoi, tu vois ? Et en fait, ça crée de l'envie et de la jalousie. Parce que les gens, ils aimeraient bien [...] avoir ces couilles-là, si je peux me permettre l'expression. Et en fait, ils ne l'ont pas fait et tu leur renvoies ça, en y arrivant en fait »

Alisson, habitante de Blédona.

Au cœur d'une lutte quotidienne pour une reconnaissance juridique se joue ainsi également une reconnaissance sociale de ces groupes fréquemment regardé d'un œil suspicieux par les locaux. Dans une façon de prouver leur conformité, certains de ces groupes se restreignent, cherchent sans fin des solutions règlementaires pour légitimer leur présence et travaillent à tisser des liens qui ne se feront peut-être jamais.

« En tout cas moi j'ai toujours chéri le réseautage, puis le maillage moi, il est dans ma tête, je le connais vraiment très bien. Je le vois vraiment comme une toile d'araignée où ça se rejoint ou pas et tout ça. Mais ça, tu ne peux pas le forcer. Et en fait, comme socialement je n'étais pas reconnue [aux strates locales], ben les Oasis sont venus et c'est au niveau national et régional qu'on est reconnu quoi. Mais parce que, si en local, je n'étais pas épanouie, ben je ne serais pas allé aussi loin, en fait, au final. Mais c'est la vie qui m'a amené d'aller aussi loin. »

Alisson, habitant.es de Blédona.

Ce qu'Alisson questionne dans cet extrait c'est le forçage des relations sociales. Pourquoi ces groupes attachent-ils tant d'importance à une forme de validation par les locaux ? Pour la

gérante d'une ferme collective que j'ai eu l'occasion de visiter, ces groupes seraient en permanence contraints de vivre dans la peur de se faire expulser. Ce mode de vie apparaît alors comme réservé à une partie de la population qui serait prête à tout quitter et à tout recommencer du jour au lendemain. Or, les conventions sociales modernes poussent au contraire à s'enraciner et à se stabiliser (financièrement, professionnellement, socialement, etc.). Si certains groupes cherchent coûte que coûte à tisser des liens avec les locaux comme a pu le faire Blédona à une époque, pour Bastel l'envie reste le moteur de l'action. Ainsi, bien qu'il soit perçu comme un lieu ouvert sur l'extérieur, le collectif ne s'investit pas dans le groupe d'entraide local qui se réunit tous les premiers dimanches du mois sur leur commune. En choisissant de ne pas y participer, ils questionnent l'injonction qui pèse sur ces groupes « alternatifs » de devoir toujours s'investir dans les relations sociales et s'adapter au contexte local pour être acceptés et se sentir légitimes d'habiter sur le territoire. Pour eux, faire communauté c'est également faire parfois le choix de ne pas s'investir, de ne pas participer et de rester chez soi.

2. L'ouverture du groupe vers l'extérieur : entre hospitalité, entraide et diffusion d'un mode d'habiter

« Dans l'idéal, il y a des lieux ouverts comme ça et on peut tous tellement être dans la confiance. Je dis un idéal, c'est une utopie tu vois où les humains on pourrait tous être dans la confiance et tous aller les uns chez les autres facilement, en se respectant les uns les autres et tout. Donc on avait quand même envie de faire vivre ça un petit peu. Donc au début c'était ouvert tout le temps. Qui voulait venait. On acceptait tout le monde... Quasiment tout le temps. [...] Donc l'idée c'est de transmettre, de montrer ce qu'on fait aussi, puis de rencontrer des nouvelles personnes. »

Tiago, habitant et l'un des fondateurs de Bastel.

On a vu dans la partie précédente que l'accueil d'événements et la participation aux réseaux locaux pouvaient être une stratégie pour mieux s'intégrer au territoire et être « bien vu » des habitant.es. Plus qu'une question d'image, nous verrons dans cette partie que ces groupes ont également une nature accueillante et généreuse et qu'ils participent à réinventer l'hospitalité.

« Il y a toujours eu un va et vient de personnes, de familles ou de groupes. Donc c'est vraiment un lieu d'accueil pour tout ce qui est alternatives. C'est aussi un lieu d'accueil pour différentes personnes. Il y a déjà des personnes qui viennent ici parce que c'est la forêt. Ils veulent passer 3 ou 4 jours tranquilles dans un coin. Au début je ne demandais rien hein et puis après, je suis passé à un euro d'adhésion à vie. Il y avait une famille de personnes qui venaient, et des personnes seules, qui avaient des problèmes d'ordre psychologique et psychiatrique, parce que j'ai travaillé longtemps en psychiatrie donc ça m'a poursuivi. Des personnes que j'accompagnais parfois depuis dix ou quinze ans et que j'ai connu, ils sont venus me voir ici, puis ils en ont ramené d'autres. Donc je crois que ben oui, ça se fait comme ça de bouche-à-oreille. Et puis, ben oui, ben j'en reçois toujours des personnes. Il y a aussi des porteurs de projets, donc des jeunes ou des moins jeunes, mais ce sont surtout des jeunes, qui ont un projet dans la tête en milieu rural et que j'accompagne aussi. Ils viennent pour réfléchir, pour voir si leur projet tient debout, comment faire, etc. »

Alex, fondateur de Guingan.

Dans cet extrait, Alex témoigne de la variété de personnes qui sont accueillies à Guingan depuis la création du lieu. Il me dira en off que près de 2 500 personnes viennent chaque année à Guingan. A Bastel et à Blédona, un rapide calcul permet également d'estimer le nombre de visiteurs à plusieurs centaines tous les ans. Ces groupes font ainsi preuve d'une hospitalité sans égale ce que traduit une petite pancarte suspendue dans l'espace partagé de Bastel : « *sois toi-même, tu es chez toi, et nous... alors sens toi libre de faire... d'être...* ». Nous verrons par la suite que cette hospitalité ne prend cependant pas la même forme dans tous les habitats légers partagés et qu'elle ne vient pas non plus répondre aux mêmes besoins du collectif.

i. Héberger pour transmettre un mode d'habiter

Tout d'abord, certains ont la volonté d'accueillir du public extérieur pour partager avec lui leur mode d'habiter. C'est ce qui se fait à Bastel depuis la naissance du lieu. Au départ, comme le racontait Tiago, « *qui voulait venait* ». Petit à petit, ayant besoin d'un cadre, le collectif s'est mis à proposer des « *séjours immersion* », semaines durant lesquelles n'importe qui peut venir découvrir l'écovillage et y vivre à la manière d'un.e habitant.e. A Bastel se font aussi des « *journées découverte* » qui permettent à qui le souhaite de passer un jour sur le lieu, de le visiter et d'échanger autour d'un repas partagé. Un équivalent a lieu à Rolenta, présenté sous la forme d'un chantier participatif.

Cependant, les habitant.es de Bastel ont rapidement ressenti les limites de cet accueil. D'un lieu au départ ouvert en permanence, ils n'organisent aujourd'hui plus qu'un « *séjour immersion* » par mois.

« Alors très rapidement au bout de 3 ou quatre mois. On s'est dit "woh c'est épuisant, on va mettre une semaine par mois sans personne, juste avec les habitant.es quoi".
Sauf qu'il y a quand même des amis, de la famille qui veulent venir donc finalement, on s'est dit "bon. Les amis, la famille, ça passe, mais bon, ce serait bien quand même d'avoir une semaine sans personne". Donc on a essayé de se programmer ça. Et puis même ça au bout d'un moment, c'était trop fatigant. »

Tiago, habitant et l'un des fondateurs de Bastel.

De nombreux autres lieux partagent leur mode de vie et d'habiter en accueillant du public en woofing sur des durées variant de quelques jours à plusieurs mois. Cela leur permet d'allier ce désir d'hospitalité avec un besoin de soutien physique et moral et pour mener leurs projets agricoles, de rénovation ou autre.

« En fait, c'était partager nos vies quoi. Fin y'avait ça vraiment dans une histoire de partage, et puis aussi d'aider aux tâches quoi parce que pour certains trucs, il y a un moment ont fatiguait quoi fin on a fait je ne sais pas 15, 20 kilomètres de clôtures. On était un peu fous, fin moi quand je regarde dans le rétro avec les enfants en bas âge et tout, c'était un peu n'importe quoi, quand même. [...] Donc ouais, c'est plus ça, la notion de partager, puis d'avoir cet équilibre entre partage et coûts de main, quoi. »

Alisson, fondatrice de Blédona.

Une autre limite posée par un trop plein d'hospitalité vient du fait que ces collectifs aient parfois avoir à faire à des personnes dont les visions du monde sont fondamentalement différentes, avec qui le relationnel ne passe pas voir dont les comportements sont violents. A Guingan lors d'une discussion à table, Alex m'a raconté comment plusieurs incendies avaient été volontairement déclenchés par des visiteurs malveillants.

« Ça arrive hein, sur le nombre de gens qu'on accueille, ça arrive qu'il y ait des gens qui soient déséquilibrés quoi. »

Alex, habitant de Guingan.

Ces incidents sont des cas extrêmes mais Tiago raconte en parallèle la façon dont le cadre qu'ils ont pu établir à Bastel a permis de poser certaines limites face à des individus dont les comportements entraient en désaccord avec les valeurs du lieu.

« Et puis ce sont des gens tellement différents qui viennent, des gens qui ont... ce n'est pas qu'ils n'ont pas de respect, mais qui ne se rendent pas compte des limites des uns et des autres. Et donc on doit poser des limites et reposer les limites et reposer encore et encore les limites. Donc c'est là où au fur et à mesure on cadre de plus en plus. Donc c'est un peu chiant parce que ça va à l'encontre de nos utopies, mais en même temps, ça correspond à la réalité et petit à petit on trouve cet équilibre entre la réalité et l'utopie. »

Tiago, habitant de Bastel.

ii. Accueillir des événements pour faire vivre le lieu

Par ailleurs, certains de ces collectifs hébergent de nombreux événements sur leur lieu. D'une part, comme on a pu le voir dans la partie précédente, ils en organisent eux-mêmes : ils animent des journées, des ateliers et font des soirées. D'autre part, ils invitent ou sont contactés par des associations, groupes militants et religieux ou artistes nomades (circassien.nes, troupes de théâtres, poète.sses danseur.euses et musicien.nes) qu'ils accueillent sur leur site dans le cadre d'événements publics ou privés. Cette envie de faire de leur lieu une terre d'accueil dynamique est pour eux comme une seconde nature. A Bastel, l'accueil et l'organisation d'événements se fait de manière « *organique* » lorsqu'une opportunité se présente ou qu'une idée émerge.

« Si tu as envie de faire un truc, tu proposes et puis, si ça prend c'est parti, quoi. [Pour ce week-end] là il y a eu une demande. C'était une amie d'[Anissa], qui avait un spectacle et qui a voulu jouer. Et [Anissa] elle est aussi au truc du... Conseil de développement du pays COB là, dans le coin, et il y avait une concertation sur l'agriculture, je ne sais pas trop quoi et elle s'est dit "ah ben vas-y on va faire le spectacle avec la concertation sur l'agriculture". En plus, ça matche, le spectacle c'est sur les élevages de porcs et tout ça donc ça tombe très bien. [...] Et puis il y avait quelques personnes qui avaient envie de se porter garantes de ça donc ça s'est fait quoi. Et chacun va pouvoir proposer des choses de cette façon. [...] Ça se fait comme ça quoi, c'est un peu des initiatives. »

Tiago, habitant de Bastel.

Les événements qu'ils organisent ou qu'ils accueillent participent à l'image qu'ils rayonnent à l'extérieur. A Blédona, Alisson me confiait que le collectif ne souhaitait pas accueillir des événements « *conventionnels* ». A titre d'exemple, lors de mon séjour chez eux, Blédona hébergeait un mariage païen traditionnel (cérémonie et festivités) durant tout un week-end. Ainsi, tout en cherchant à créer du lien autour d'initiatives locales, ils s'ouvrent à des événements en accord avec leur projet collectif : entre agriculture, pédagogie et culture.

« On a toujours été un lieu ouvert. On a des événements culturels ouverts à tout un chacun. On a fait des partenariats avec des assos locales sur des projets hein. Y'a [l'association de films documentaires] l'année dernière qui est venue. On a beaucoup travaillé avec [une association] pour faire des séjours pour ados pendant

le festival et tout ça en breton. On a monté d'autres projets, tout ça sur le territoire.
Donc, sur le principe, en tout cas, moi, je pense que [...] j'ai fait le nécessaire pour
rester le plus ouverte possible. »

Alisson, fondatrice de Blédona.

Alex, le fondateur de Guingan, souhaite le plus possible accueillir toutes celles et ceux qui le souhaitent sans-jugement. Cependant, il se désolidarise des croyances et pratiques que ces personnes revendiquent.

« Ici on essaye de ne pas... d'être très indépendant par rapport à toutes les religions, les philosophies, etc. Chacun a le droit de croire ce qu'il veut, mais nous, on est neutre, on est prêt à recevoir n'importe qui. On a reçu des trucs cathos ici, on a reçu des trucs bouddhistes, on a reçu des trucs... des chamanistes, on est... on reçoit... donc on est ouvert à tout hein mais, mais cela ne veut pas dire qu'on en fait partie. »

Alex, fondateur de Guingan.

Le plus souvent, ces groupes choisissent pour l'organisation de leurs événements le modèle de gestion « *participative* » ou « *autogéré* ». La gestion « *participative* » et l'« *autogestion* » reposent sur une participation active de toutes les participant.es à l'organisation et à la gestion de l'événement. Ces modèles tendent à éliminer toute distinction entre dirigeant.es et dirigé.es ; ou dans nos cas, entre organisateur.trices et participant.es. Afin de mieux comprendre ces deux notions, prenons l'exemple du festival des *Palourdes*, festival « *autogéré* » et « *participatif* » de « *l'habitat réversible et participatif* » organisé par l'association Hameaux-Légers cet été et auquel je me suis rendue. En pratique l'« *autogestion* » signifiait que chaque participant.e devait contribuer à hauteur de deux heures de son temps sur l'un des pôles de gestion du festival : cuisine, bar, toilettes, renseignement, eau, etc. Dans son aspect « *participatif* », des créneaux étaient laissés libres durant les temps d'ateliers, d'activités et de conférences pour permettre à celles et ceux qui en avaient l'envie de proposer quelque chose. Si ce modèle a permis de responsabiliser les festivalier.es dans la gestion pratico-pratique de l'événement, ces derniers n'étaient pas impliqués dans sa programmation ni dans son organisation globale ; nécessitant alors la présence de bénévoles ou salarié.es de l'association sur chaque pôle pour donner les directives et prendre les décisions en cas de besoin. Ainsi, l'association Hameaux-Légers a su, pour la première édition de son festival, proposer une expérience de gestion collective en surface mais n'est pas parvenue à mettre en œuvre l'« *utopie réaliste* » de l'autogestion dans sa quête première contre le bureaucratisme et le capitalisme : la suppression des clivages entre dirigé.es et dirigeant.es sur tous les plans (économique, politique, idéologique, etc.) (Fay, 1996). Ces groupes valorisent également une gestion économique en « *participation libre* ». Ce modèle de financement permet d'éviter d'une part que les inégalités sociales ne soient un frein à la participation de certaines personnes mais également de questionner le rapport à l'argent en expérimentant un modèle économique basé sur le don et le troc. Pour Alex, s'il est impossible de se passer totalement de l'argent dans nos sociétés, la « *participation libre* » propose au moins une expérience différente et ouvre des portes vers d'autres façons de faire.

« Ah oui ben moi oui ça m'a toujours tenu à cœur parce qu'il faut sortir de l'argent, il faut sortir le plus possible de l'argent. On en a toujours besoin hein, mais chaque fois

qu'on peut proposer autre chose, c'est quand même mieux. Ça fait entrer dans autre chose quoi. »

Alex, fondateur de Guingan.

Du point de vue économique, l'équilibre financier du festival des *Palourdes* était assuré par trois entrées monétaires :

- Une participation fixe pour toutes les participant.es à régler préalablement, permettant d'assurer le financement de l'organisation du festival (lieu, nourriture et boissons, matériel, transport, tarifs réduits, etc.) ;
- Une adhésion à l'association d'un montant fixe également, permettant d'inscrire l'événement dans un cadre de légalité et de sécurité ;
- Et enfin une participation « *libre et consciente* » permettant de valoriser le travail de l'association, de ses bénévoles et des organisations impliquées.

Si le festival était une réussite du point de vue social et organisationnel, il n'était cependant pas réellement accessible à toutes puisque deux participations « *fixes* » étaient demandées. Dans d'autres lieux tel que Guingan, une adhésion à l'association des usagers du lieu est obligatoire et coûte 1€. Elle est « *valable à vie* » et donne accès au lieu et à tous ses événements publics. A Manzone, l'adhésion à l'association est à « *prix libre* », permettant à ceux qui ne peuvent rien donner de le faire. Cela témoigne de la volonté qu'ont ces groupes à être des lieux accessibles à tous et toutes, et en particulier à celles et ceux dont le niveau de revenu peut être un frein à leur intégration culturelle et sociale dans la société.

iii. Accueillir pour dépanner

Les formes d'hospitalité présentées (l'hébergement de public extérieur, l'accueil et l'organisation d'événement sur place) sont toutes plus ou moins saisonnières. En effet, l'hiver, ces activités sont réduites ou adaptées (fêtes en intérieur, événements moins longs, réduction du nombre de participants, etc.).

J'ai pu cependant observer une dernière forme d'hospitalité en habitat léger partagé et en particulier à Manzone, Guingan et Rolenta qui échappe à ce caractère saisonnier. Cette forme d'hospitalité s'inscrit en effet sur un temps plus long puisqu'elle concerne l'hébergement d'individus dans le besoin. Par exemple, Camélia s'est installée à Manzone mi-avril alors qu'elle était à la recherche d'un habitat à bas coût et proche de son lieu de travail. C'est Lorie, habitante de Manzone, qui l'a contactée après avoir vu son annonce sur des forums de lieux collectifs. Après avoir rencontré le groupe lors d'une ou deux soirées, elle a été autorisée à s'installer dans l'une des roulottes inhabitées. Travaillant pour l'instant à 25km de là, elle envisage de quitter Manzone lorsqu'elle aura trouvé un nouvel emploi mais ne semble pas pressée pour le moment. Ainsi, certains de ces groupes s'investissent dans des réseaux d'accueil temporaire de personnes en situation de précarité. Certaines de ces personnes resteront plusieurs années et finiront par devenir des habitant.es. A Guingan, le lieu accueille également des individus fragiles et les

accompagne dans leur rémission. Alex raconte dans les deux extraits suivants les séjours longs de deux jeunes femmes à Guingan dans le cadre de leur santé physique et mentale.

« J'ai eu [Melia] pendant 3 ans. Elle est arrivée ici dans son petit camion, en me disant : "est-ce que je peux faire du woofing trois ou quatre jours ?" J'ai dit oui. Et puis elle est restée trois ans. Alors elle était en addiction de drogue. Et puis elle m'a dit "Je voudrais bien m'arrêter". Alors je lui ai dit "ici c'est facile, beaucoup plus facile qu'ailleurs". Elle a rechuté une fois au bout de trois semaines. Et puis après c'est terminé, elle m'a dit "ça y est, j'ai compris et maintenant, c'est terminé, terminé." Elle n'a jamais retouché. »

Alex, fondateur de Guingan.

« [Candice] est venue là à 23 ans par là. Elle était très douée. Elle avait déjà deux masters. Y'en avait un en agronomie et un... je ne sais même plus en quoi. Fin elle en avait deux quoi. Elle est arrivée ici en burn-out, elle n'arrivait plus à dormir. Elle était plongée dans ses études, mais elle n'arrivait plus à dormir, donc elle est venue pour demander si elle pouvait s'installer ici quelques mois pour essayer de refaire sa santé. Donc, elle a habité d'abord dans la petite cabane où je suis actuellement. Et puis après on en a construit une où se trouve celle de [Laura] maintenant, et elle habitait là. Et au bout de trois, quatre mois, elle m'a dit : "Ça y est, je n'ai plus besoin de prendre de médicaments, je sens que mes forces reprennent. »

Alex, fondateur de Guingan.

iv. Des lieux visibles dans des réseaux particuliers

Ainsi, qu'ils pratiquent une hospitalité saisonnière en hébergeant sur leurs lieux des individus extérieurs pour qu'ils expérimentent leur mode d'habiter, en ouvrant leurs portes à des publics divers dans le cadre d'événements qu'ils organisent ou accueillent, ou en servant toute l'année de passerelle à des personnes fragiles économiquement, physiquement ou mentalement ; ces groupes transforment le rapport à l'hospitalité. Leurs lieux de vie ne sont jamais inhabités ; ils sont au contraire toujours des espaces de rencontre et d'échange qui perpétuent à les faire évoluer.

Il est intéressant par ailleurs de questionner la façon dont ces groupes, souvent isolés géographiquement, parviennent à se faire connaître et de qui. Qui sont les publics qu'ils touchent ? Comment ces personnes découvrent-elles ces lieux et dans quels contextes s'y rendent-elles ?

Afin d'essayer d'offrir une réponse à ces questions, j'ai résumé dans le tableau suivant les profils des personnes non-habitanes (habitant.es temporaires, visiteurs ou woofeurs) que j'ai rencontré sur mes terrains d'enquête.

	Nom	Statut et temps de visite	Âge	Activité professionnelle	Pourquoi sont-ils venus ?	Comment ont-ils connu le lieu ?
Manzone	Camélia	Habitante temporaire (depuis avril 2022)	30 ans	Salariée dans une boîte de rénovation énergétique	Parce qu'elle cherchait un.e habitant.e pour dépanner	A travers un forum d'habitat léger partagé
	Flore	Visiteur (quelques mois)	30 ans	Bougies en cire d'abeilles artisanales	Dans le cadre d'un voyage d'un an en camion avec sa fille de 7 ans	Bouche-à-oreille par des amis d'amis
Guingan	Célia	Woofeuse (quelques mois)	[25-30]	Aucune Travaillait à Biocoop	Découvrir d'autres modes de vie et apprendre autour de la permaculture	WWoof France
	Glyn	Visiteur (quelques jours)	[25-35]	Soin alternatifs	?	?
	Rose	Visiteur (2 jours)	71 ans	Photographe retraitée	En vacances dans les forêts du centre Bretagne	Rencontre avec l'une des habitantes sur un marché qui lui a proposé de venir passer quelques jours
	Gustave	Visiteur (quelques semaines)	[25-35]	Aucune	Dans le cadre d'un voyage dans des lieux « alternatifs »	?
Bastel	Kilian	Séjour immersion (1 semaine)	[25-35]	Informaticien en reconversion Fils d'agriculteur	Dans le cadre d'un « tour des écolieux » pour en apprendre plus sur leurs fonctionnements dans l'optique de créer son propre lieu	Bouche-à-oreille lors d'une semaine dans un autre habitat collectif voisin
	Maya	Séjour immersion (1 semaine)	[20-30]	Service civique	Cherche à se reconnecter à ses besoins et ses valeurs	Amie d'amie d'habitant.es du lieu
	Clarisse	Séjour immersion (1 semaine)	[25-35]	Office manager en freelance	Découvrir et expérimenter le fonctionnement d'un habitat léger partagé	Recherche internet, documentaire sur Bastel
	Maxence	Séjour immersion (1 semaine)	[25-35]	Consultant informatique	Découvrir un mode de vie et d'organisation différent	Bouche-à-oreille par Clarisse
Blédona	Mathilde	Woofeuse (3 semaines)	[35-40]	Psychologue carcéral	?	WWoof France
	Elina	Woofeuse (1 mois)	19 ans	Etudiante irlandaise	En séjour en France pour pratiquer son français	WWoof France

Tableau 2. Profils et trajectoires de visiteurs et woofeurs en habitat léger partagé

Ce tableau révèle plusieurs choses sur les personnes qui viennent à la rencontre de ces lieux mais également sur la façon dont ils les ont connus. On pourra remarquer tout d'abord que ces

personnes appartiennent en grande majorité à un profil de jeunes adultes. Ils ont entre 20 et 35 ans et proviennent de milieux socio-professionnels très variés (art et artisanat, ingénierie, psychologie, etc.). Les raisons qui les amènent à résider pour un temps plus ou moins court en habitat léger partagé tournent autour d'un désir de découvrir d'autres façons de vivre et de questionner leur mode d'habiter actuels. Certains sont même en réflexion sur la création de leur propre lieu de vie collectif et cherchent à s'inspirer de modes de fonctionnements existants. Les woofeurs sont généralement arrivés sur le lieu grâce au réseau Wwoof France qui met en relation des hôtes (qui ont besoin d'aide) et des woofeurs (qui souhaitent apprendre et faire des rencontres). De leur côté, les visiteurs et participants à des semaines d'immersion comme à Bastel mettent en lumière un phénomène plus complexe. Certains découvrent ces lieux de manière aléatoire sur internet grâce à une vidéo ou à un post (il faudrait alors aller regarder pourquoi les algorithmes de Facebook, YouTube ou Instagram leur ont fait ces propositions). D'autres en ont entendu parler dans d'autres lieux ou par des ami.es. Enfin, un dernier cas de figure est celui de la rencontre hasardeuse avec l'un.e des habitant.es sur un marché ou lors d'un voyage, etc.

Dans l'objectif d'améliorer leur visibilité, mes cinq terrains d'enquête ont tous un compte, plus ou moins actif, sur le réseau social Facebook. Certains tels que Bastel et Blédona possèdent également un compte Instagram sur lequel ils sont particulièrement florissant (plusieurs post par semaine en saison estivale) et sont suivis par une communauté d'environ 750 personnes. Cependant, leur présence sur les réseaux n'est pas régulière et dépend des envies des habitant.es et des périodes. Par exemple à Bastel, l'arrivée récente d'un nouvel habitant passionné de montage vidéo, de photo et de communication a initié une nouvelle dynamique dans la stratégie de communication du lieu. A l'inverse, Alex à Guingan témoigne de l'irrégularité de leur présence sur les médias.

« Il y a eu quelques tentatives par d'autres personnes, mais ça a foiré à chaque fois parce qu'ils étaient très motivés pendant 1 mois ou 2 puis ils ne s'en occupaient plus. Tandis que là [Lucien et Léon] ils ont l'air de s'en occuper. Donc, c'est un moyen de communication en plus. »

Alex, fondateur de Guingan.

La stratégie de discrétion évoquée plus haut montre que ces groupes ne cherchent pas tous à augmenter leur visibilité. Manzone, Guingan et Rolenta semblent ainsi se contenter de leurs réseaux d'adhérent.es, cercles sociaux personnels et de leur propagation lente et naturelle (phénomène du bouche-à-oreille que nous aborderons dans la partie suivante). Cependant, des réseaux sociaux tel que Facebook sont tout de même utilisés – éventuellement avec leurs fonctionnalités de « groupes privés » dans lesquels il faut être accepté par un.e administrateur.ice pour accéder à ce qui s'y dit – comme moyen de communication et d'information.

3. Les réseaux spécifiques de l'habitat léger partagé : du territorial au national

Nous avons vu dans les parties précédentes la façon dont ces groupes relationnent avec le territoire sur lequel ils sont implantés et comment ils interagissent avec des individus extérieurs à leurs cercles sociaux habituels. Cela nous a permis de comprendre que ces groupes font preuve d'une hospitalité singulière qui participe à les définir. Dans cette dernière partie, je me concentrerai sur les interactions des habitats légers partagés entre eux. Nous verrons par quels moyens ils parviennent à créer un réseau d'interconnaissance solide. Nous observerons en particulier le rôle des associations nationales ou locale dans la diffusion des réseaux de l'habitat léger partagé. Enfin, nous chercherons à expliquer ce que cette mise en réseau permet ou au contraire impose à ces groupes.

i. Les réseaux d'interconnaissances inter-habitats légers partagés

Dans l'optique de questionner les liens et interactions qui existent au sein du réseau des habitats légers partagés, j'ai choisi pour cette enquête une approche territoriale. Grâce au bouche-à-oreille, j'ai pu cheminer de lieu en lieu en écoutant les nombreux : « *Il faut absolument que tu ailles voir là-bas !* », « *Tu connais tel endroit ?* », « *Si tu veux je connais quelqu'un qui a un lieu vers là-bas, tu veux son contact ?* ».

Le schéma suivant illustre les liens d'interconnaissance qui existent entre habitats légers partagés. Il retrace les différents habitats légers partagés dont j'ai entendu parler lors d'échanges formels et informels que j'ai pu avoir avec des individus appartenant à ces collectifs mais également avec des individus rencontrés lors d'événements et dans mes déplacements. Dans le premier cercle concentrique, plus foncé, se trouvent des références qu'ont donné mes terrains d'enquête entre eux. Par exemple, la flèche partant de la « *fête des plantes* » à Manzone et désignant Rolanta signifie qu'un.e participant.e de la « *fête des plantes* » a fait référence à Rolanta au cours d'une discussion. Lorsqu'une flèche part d'un lieu, cela signifie que c'est un.e habitant.e de ce lieu qui a fait référence à un autre lieu (pointé par la flèche) dans son discours. Dans le deuxième cercle se trouvent des références que des individus ont fait à d'autres habitats légers partagés ; parfois au-delà des frontières du Morbihan et de la région Bretagne. Pour des raisons évidentes de respect de ces lieux, j'ai choisi de ne pas les nommer mais simplement de les situer géographiquement en donnant les régions ou départements dans lesquels ils sont implantés. Ce schéma est loin d'être exhaustif. En effet, il ne désigne que des lieux que des individus au détour d'une conversation ont trouvé pertinent de mentionner. Ils ne sont pas le résultat d'une question d'entretien qui consisterait à lister les noms des autres lieux dont chacun.e aurait connaissance. Il permet pourtant déjà de révéler un réseau dense

d'interconnaissance (ou à minima de référence puisque je n'ai pas pu vérifier de leur réciprocité) au sein des habitats légers partagés que l'on ne peut qu'imaginer être en réalité bien plus grand.

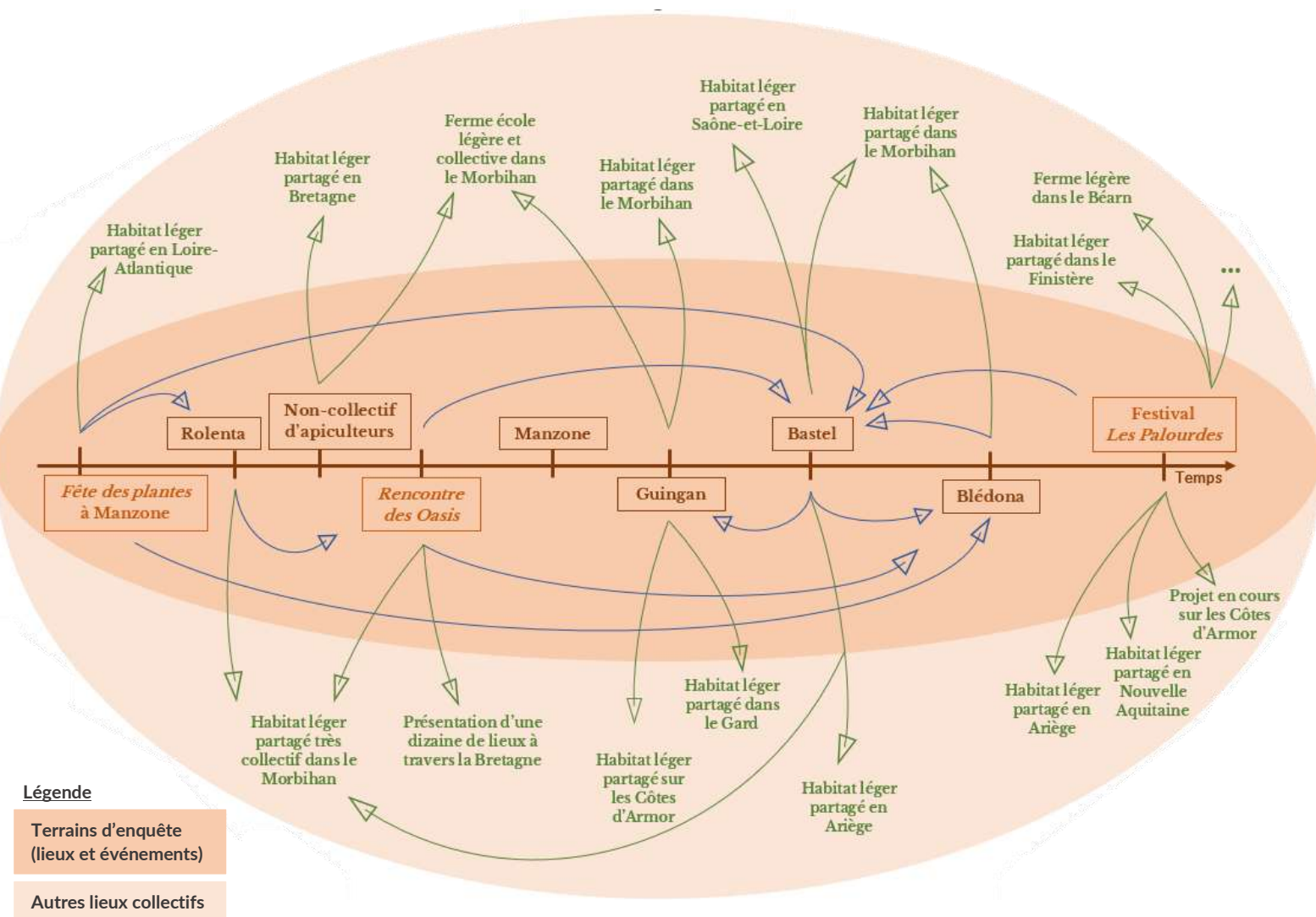


Figure 34. Quels sont les événements et les lieux de références des collectifs enquêtés ?

Ces références se font à différents degrés de précision (non représentés sur le schéma). Alors que certaines personnes sont en capacité de donner le nom du lieu et même le nom de certain.es habitant.es qui y résident, d'autres se contentent de mentionner vaguement la présence d'un lieu dont ils ont entendu parler. Ce que j'ai remarqué cependant, c'est que quel que soit le degré de précision de la référence, ces groupes se désignent les uns les autres en utilisant le terme générique de « lieu » ou éventuellement – mais plus rarement – d'« écolieu ». Ce n'est que dans certains cas particuliers que ces individus utilisent des termes plus précis tels que « ferme légère » ou « ferme école ». On peut alors supposer que l'utilisation d'une terminologie générique répond à l'absence d'une terminologie qui fasse l'unanimité entre ces groupes.

En entrant dans le détail du schéma, on observe qu'au sein de ce réseau d'interconnaissance, certains lieux sont plus cités que d'autres par leurs pairs. On observe par exemple que plusieurs individus (au moins 4) ont fait référence à Bastel mais que personne n'a

fait référence à Manzone. En réalité, ce n'est pas uniquement que personne n'a semblé pertinent de mentionner Manzone mais que personne ne semble connaître ce lieu. En effet, en posant directement la question dans mes autres terrains d'enquête ou en mentionnant moi-même mon séjour là-bas, personne ne semblait avoir connaissance de son existence. Dans la mesure où Bastel comme Manzone sont des habitats légers partagés qui organisent régulièrement des événements ouverts au public, j'ai tenté de questionner ce qui faisait que l'un était plus connu que l'autre ?

Le schéma révèle tout d'abord que Bastel joue un rôle dans les réseaux de l'habitat léger partagé dont Manzone ne se saisit pas autant. Présent.es et actif/ves durant la journée des écolieux de Bretagne mais également durant le festival organisé par Hameaux-Légers, les habitant.es de Bastel semblent accorder de l'importance au « *faire réseau* ». Cependant ma participation à ces événements m'a permis de faire l'hypothèse que cette dynamique n'était pas propre à Bastel mais plutôt propre à un individu en particulier : Jean. En effet, c'est lui qui a participé à la journée des écolieux organisée par les Oasis où il a notamment présenté Bastel. De la même façon, bien qu'Anna une autre habitante de Bastel fasse également partie des festivalier.es, c'est Jean qui a été sollicité pour participer à une conférence sur le facteur humain en collectif lors du festival des *Palourdes*. La présence de Jean à Bastel semble donc apporter au lieu une dynamique de mise en réseau particulière. Comme ce dernier quittera le collectif en septembre 2022, il sera intéressant d'observer si Bastel continue d'être autant représenté sur le territoire et dans les réseaux de l'habitat léger partagé et si leur notoriété perdure. Les habitant.es de Manzone à l'inverse ne participent pas aux rassemblements d'habitats légers partagés. S'ils ne semblent pas (ou moins) donner d'importance à la mise en réseau avec d'autres groupes similaires au leur, ils mettent tout de même en place des solutions alternatives pour accéder à l'expertise offerte par les associations qui animent ces rassemblements. Ils ont par exemple accueilli il y a quelques années sur leur lieu un aikido juridique²⁵ animé par l'association HALEM pour se saisir des enjeux réglementaires de l'habitat léger. Leur absence dans les regroupements de l'habitat léger partagé limite leurs rencontres avec d'autres groupes ce qui participe à expliquer qu'ils ne soient pas aussi connus que Bastel.

Je me suis alors demandée dans quels contextes les collectifs légers prennent connaissance les uns des autres ? Pour des questions de lisibilité, le schéma ne représente pas le degré du lien entre ces groupes. Pourtant ces liens peuvent varier d'une simple conscience de l'autre (je les connais de nom mais on ne relationne pas) à des interactions fréquentes et durables (je les connais personnellement et on se côtoie).

La connaissance de l'autre peut survenir de différentes façons. La première, la plus évidente, est la rencontre physique entre deux collectifs ou deux individus lors d'un événement. Pour des associations comme la Coopérative Oasis et Hameaux-Légers, la rencontre physique entre ces collectifs est l'un des objectifs principaux des événements qu'ils organisent (comme

²⁵ L'aikido juridique est une formation mise en place par l'association HALEM sur la législation autour de l'habitat léger (base sur le fonctionnement judiciaire, droits de l'habitat léger, domiciliation, fonctionnement des PLU, les « gens du voyage », etc.)

la « *rencontre des écolieux* » et le festival des *Palourdes*). Ils consacrent alors des temps spécifiques pour que chaque groupe se présente et parle de son projet. Hors de ces temps dédiés, il arrive également que des individus se rencontrent et prennent conscience de l'existence des uns et des autres. Par exemple, certains habitant.es de Bastel, de Blédona et d'un autre habitat collectif voisin se rencontrent régulièrement par hasard lors d'événements festifs et culturels locaux (festnoz, concerts, etc.). Ces rencontres inattendues peuvent aussi se faire plus loin du domicile. Pierre, habitant de Bastel, me racontait par exemple avoir rencontré le fondateur d'un lieu en Saône-et-Loire lors d'une conférence qu'ils donnaient tous les deux sur leur voyage en stop et sans argent. À la suite de ces rencontres et en fonction des affinités, des relations plus étroites peuvent ou non se développer.

Si la rencontre physique n'a pas lieu, le phénomène du bouche-à-oreille participe aussi grandement à faire connaître les habitats légers partagés entre eux. Un lieu peut donc prendre conscience de l'existence d'un autre lieu par l'intermédiaire d'une tierce-personne. A titre d'exemple, à Bastel, Pierre a découvert l'existence de Guingan car sa partenaire habite proche de ce lieu. Il a également connu un autre lieu dans le Morbihan par l'intermédiaire d'une femme dont le grand-père en est le fondateur. Pour Alex, le bouche-à-oreille est ce qui explique que tant de personnes connaissent Guingan bien que le lieu ait été totalement déconnecté des réseaux sociaux et d'internet pendant 20 ans. Il est intéressant de voir qu'Alex l'explique aussi par le fait qu'il ait été militant. Son passé participerait encore aujourd'hui à diffuser la connaissance de l'existence de son lieu et ce, à une échelle plus large que celle permise par la rencontre physique.

« Oh ben ils entendent parler d'ici par bouche à oreille tu vois. C'est l'inconvénient d'avoir 80 ans et plus, quoi, c'est ça. Ça fait quand même plus de 20 ans que ce lieu existe donc ça joue aussi. De fil en aiguille, c'est surtout le bouche-à-oreille parce que moi je n'ai pas Internet, donc je ne communique pas avec ça. Moi c'est le bouche-à-oreille, les lettres postales et puis le téléphone. Et puis, dans le passé, j'ai toujours été militant aussi hein. J'ai démarré la première COP bio à Rennes, qui est devenue le Biocoop maintenant, j'ai bien démarré avec d'autres hein, avec d'autres magasins fermiers qui existent un petit peu dans toute la France aussi. »

Alex, fondateur de Guingan.

Olan suggère dans l'extrait suivant que les réseaux personnels (engagements associatifs ou politiques individuels, militantisme, etc.) sont aussi à l'origine de regroupements d'habitats légers partagés. Par exemple, ce sont durant des mouvements de lutte que Rolenta et d'autres lieux se sont rencontrés et ont décidé de se réunir quelques fois par an pour discuter de leurs projets et de leurs difficultés.

« On se rencontre avec d'autres collectifs en France une ou 2 fois par an. On fait une réunion qu'on fait soit là, soit là, soit là. On est une vingtaine je crois. Et du coup on fait des fois des bilans d'où on en est et tout. [...] C'est organisé par les gens, par les collectifs qui s'étaient rencontrés sur différents mouvements de lutte. Y'en a un qui propose et... il y a différents rassemblements comme ça, différents groupes. »

Olan, habitant de Rolenta.

Certains des acteurs en particulier peuvent également participer à la diffusion du réseau d'interconnaissance de l'habitat léger partagé. Il peut s'agir par exemple des magasins, producteurs.trices et coopératives bio locales. Voyant passer régulièrement des individus vivant en collectifs légers dans leurs boutiques ou sur les marchés, ces acteurs font office de base de données humaine des alternatives locales qu'ils participent alors à propager. C'est ce sur quoi un couple que j'ai rencontré a misé pour trouver un lieu où s'installer avec leur caravane. En arrivant sur le territoire, ils se sont rendus de producteurs en magasins bio et de magasins bio en coopératives pour se renseigner sur les lieux d'habitations légères du coin. Ils ont alors rapidement obtenu plusieurs adresses qu'ils ont visité et ont fini par s'installer chez le couple d'apiculteurs.

Enfin, l'une des causes majeures de la diffusion de ce réseau d'interconnaissance entre les habitats légers partagés est liée au phénomène de turnover décrit dans les parties précédentes. Allant d'un lieu à l'autre, les individus transportent avec eux leurs parcours résidentiels et les rencontres qu'ils ont pu faire. Moustafa de Guingan me racontait ainsi avoir résidé dans un autre habitat léger partagé dans le Gard. Là-bas, il a rencontré d'autres personnes qui ont eux-mêmes partagé leurs histoires, contribuant à faire véhiculer, de bouche-à-oreille, un réseau qui s'élargit avec le temps.

ii. Des réseaux nationaux associatifs comme force collective

Associé à ce réseau difficilement saisissable existent d'autres réseaux, plus palpables. Ils sont initiés par des associations telles que la Coopérative Oasis, Hameaux-Légers ou encore HALEM qui regroupent autour d'eux des collectifs et des individus sensibles à la cause qu'ils défendent. Comment agissent ces réseaux ? De quelle façon et pourquoi les habitant.es légers partagés interagissent-ils avec eux ?

Nous, on est « Oasis des Colibris » depuis 2014. Alors aujourd'hui, c'est la coopérative Oasis. Avant, c'étaient les Oasis... attend comment ça s'appelait... Oasis, impliqués dans le mouvement des Colibris, parce qu'ils ont pris plusieurs noms.

Parce que le réseau des Oasis, il a été créé d'abord par Terre et Humanisme à l'époque, avec Pierre Rabhi, notamment. Et en fait, il y avait très, très peu... c'était tu vois en 2010 donc il y avait très, très peu d'Oasis à émerger à l'époque pour des raisons internes que je ne citerai pas ici. Et en 2014, ce sont Les Colibris, mouvement créé par Cyril Dion et Pierre Rabhi, qui reprend la gestion des oasis, ou en tout cas de la structure, parce que ce n'est même pas une asso. Enfin, à l'époque, ce n'était pas une asso. Aujourd'hui, c'est une SCIC. Et en fait, c'est Mathieu Labonne, qui est toujours le premier lien de la coopérative qui a changé les process d'inclusions et en fait, il fallait répondre à des questions. Il y a une charte qui est assez complète pour se revendiquer Oasis. Donc nous on était « Oasis Ressource » au départ, ce sont des lieux qui partagent, qui font de l'accueil et tout comme on le faisait, puis après tu as « Oasis de vie », ce qu'on est devenu après par la suite.

Alisson, habitant.es de Blédona.

La coopérative Oasis, telle que présentée par Alisson, regroupe ainsi des lieux « ressource » et des lieux « de vie » à l'échelle nationale. La SCIC, Société Coopérative d'Intérêt Collectif,

accompagne celles et ceux souhaitant créer un lieu collectif ou en rejoindre un à travers des formations qui portent sur les difficultés humaines, juridiques et financières. Ces formations sont variées et s'adaptent à différents publics en fonction de l'avancement de leurs projets (un MOOC, une formation en ligne, pour travailler à la conception de son projet, une « pépinière Oasis » de six mois pour approfondir sur des sujets plus spécifiques, une formation dédiée aux jeunes qui souhaitent s'investir autour de la transition écologique et sociale etc.). La coopérative propose également aux Oasis qui le souhaitent un apport financier pour financer l'achat d'un lieu, le développement du projet ou la réalisation de travaux par exemple. Aujourd'hui, 32 Oasis, dont Bastel, profitent d'apports dont les montants varient entre 50 000 et 200 000€ chacun pour une durée de 10 ans maximum. Comme le schématise la figure ci-contre, ce sont 488 citoyens investisseurs qui placent leur épargne dans la coopérative en achetant des parts sociales ; lui permettant ainsi de prêter à son tour aux Oasis qui le souhaitent. Les frais de fonctionnement de la coopérative sont financés grâce aux prestations personnalisées (50 Oasis accompagnées par an), de formation et d'événements mais également à des subventions comme celle de l'ADEME en 2020 et 2021.

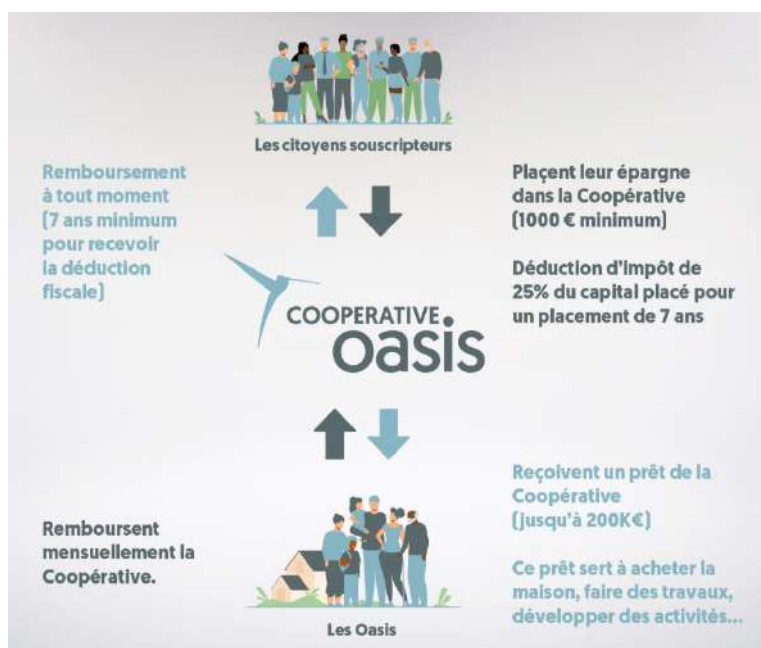


Figure 35. Modèle économique de la Coopérative Oasis.
Source : cooperative-oasis.org

Grâce à un taux d'intérêt faible (1%) et à l'accompagnement personnalisé de projets, la Coopérative Oasis valorise et encourage de nouveaux modes d'habiter. Ils permettent également aux Oasis de se rencontrer les uns les autres en tissant un réseau fort entre eux.

« Comme on est aussi dans le réseau de la Coopérative Oasis ben naturellement on est en lien de valeur avec beaucoup de projets. Du coup, quand on sait que quand ça va être dans le réseau Oasis bon y'a de fortes chances pour que ça matche à peu près. »

Tiago, habitant de Bastel.

L'association hameaux-Légers, dont le mode d'action a été présenté en début de chapitre, permet également aux « hameaux-légers », groupes locaux, et communes qu'ils accompagnent de se rencontrer et d'échanger entre eux. Ces associations agissent à l'échelle nationale et permettent ainsi le développement de réseaux à cette échelle. La Coopérative Oasis et l'association Hameaux-Légers ont cherché à spatialiser ces réseaux et à faciliter la

communication en son sein à travers la réalisation de cartes qu'elles ont appelé respectivement la « carte des Oasis » et la « carte aux trésors ».

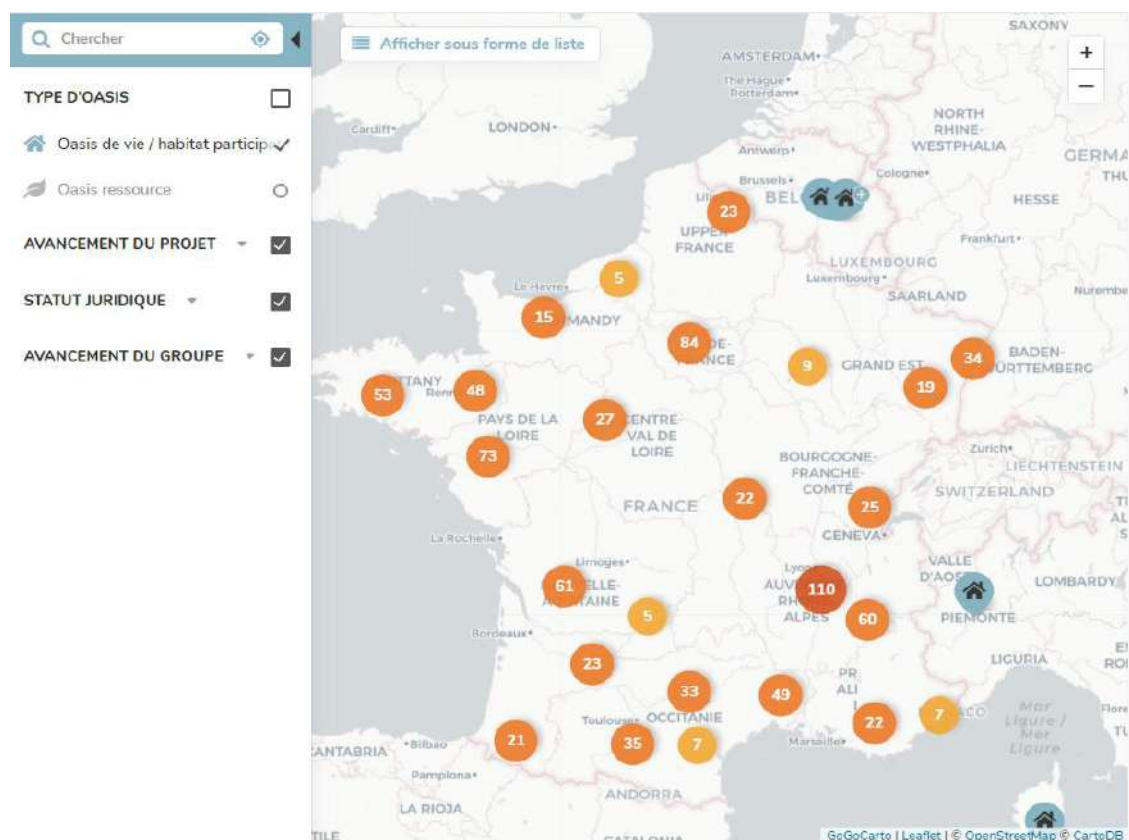


Figure 37. La « carte des Oasis » de la Coopérative Oasis
Source : cooperative-oasis.org

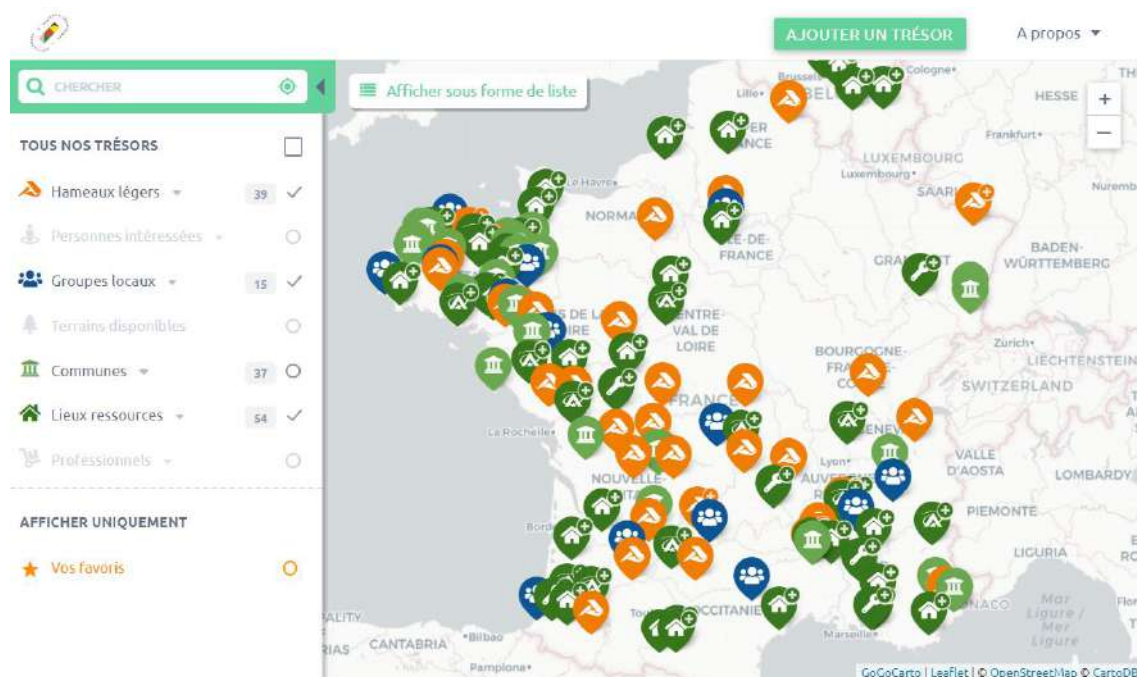


Figure 36. La « carte aux trésors » de l'association Hameaux-Légers
Source : hameaux-legers.org

Avec ces cartes, les usagers peuvent accéder à de nombreux autres lieux de vie collectif et les contacter lorsque c'est possible. La « *carte des Oasis* » rend possible un tri des lieux selon l'état d'avancement du projet (en cours de réflexion collective, étude de faisabilité, travaux, projet abouti), les statuts juridiques (SCI, coopérative d'habitant.es, copropriété, etc.) et la constitution du groupe (en constitution, en recherche d'habitant.es ou complet). D'après la coopérative Oasis, il y aurait aujourd'hui « *près de 1000 Oasis et habitats participatifs en France* ». La « *carte aux trésors* » de son côté répertorie 39 « *hameaux légers* » dont 7 projets que l'association éponyme accompagne personnellement. Les 32 autres sont des projets installés ou en cours d'installation et certains recoupent ceux de la « *carte des Oasis* ». L'association Hameaux-Légers recense également les personnes intéressées (individus qui cherchent à rejoindre un collectif ou des collectifs qui cherchent un terrain sur lequel s'implanter), les communes accompagnées par l'association ou qui se revendiquent comme « *accueillantes* », les annonces de terrains disponibles et même les professionnels de l'habitat « *réversible* ».

Ainsi, à travers ces cartes et les différents événements qu'elles organisent, ces associations permettent de solidifier et d'agrandir les réseaux d'interconnaissance de l'habitat léger partagé. En y associant des acteurs variés (professionnels, mairies, etc.), elles renforcent et rendent ces groupes plus durables en leur offrant des clés personnalisées pour se développer.

D'autres associations sont plus localisées mais rassemblent des individus aux projets variés. Dans le Morbihan par exemple se trouve l'association « *La Marmite* » qui agit pour une « *souveraineté territoriale* » en soutenant et accompagnant des projets innovants en milieu rural. Le réseau de la Marmite a par exemple relayé l'appel à candidature pour de nouveaux habitant.es à Rolenta et la journée de rencontre organisée par la Coopérative Oasis. Ces réseaux locaux participent ainsi également à pérenniser ces modes d'habiter en offrant du soutien et des solutions concrètes à ces groupes.

iii. « Faire réseau » : pourquoi faire ?

Enfin, nous nous posons la question de pourquoi ces groupes font-ils réseaux entre eux ? Qu'est-ce que cette mise en réseau permet ou au contraire impose ?

Tout d'abord, la partie précédente a permis d'apporter un premier élément de réponse : relationner entre habitats légers partagés permet de s'entraider et d'échanger sur des problématiques communes.

« Oui [on est en relation avec d'autres lieux], le plus possible. Je pense que là aussi, il faut aller vers le collectif au niveau des réseaux. Je parlais ce midi de [nom d'un lieu]. On est en relation avec eux. Puis y'a [nom d'un autre lieu], on s'entraide quoi. C'est un autre écolieu qui est dans les Côtes d'Armor et qui a à peu près le même objectif que nous. Donc on s'entraide, par exemple la semaine dernière il y avait 3 personnes d'ici qui sont allées donner un coup de main là-bas pour la rénovation d'un bâtiment. »

Alex, fondateur de Guingan.

En plus de l'entraide pratique dont témoigne Alex (participer aux chantiers, se prêter du matériel, se transmettre des contacts, etc.), Olan explique qu'être en relation avec d'autres habitats légers partagés permet également d'échanger avec eux sur les difficultés que traverse le collectif voire de relativiser sur sa situation.

« Là avec la COVID ça a un peu calmé mais je sais que on en a eu une fois, oh là là, qu'est-ce que ça m'a fait du bien d'entendre le bordel chez les autres. »

Olan, habitant de Rolenta.

Dans une autre mesure, cela permet également de s'inspirer des façons de faire des autres en matière de résolution de conflits ou de gestion du quotidien.

Les réseaux de l'habitat léger partagé permettent aussi de tisser des liens humains fort entre des individus. Alisson raconte ainsi comment faire partie de la communauté des Oasis lui a permis de rencontrer des personnes avec des parcours similaires.

« Les oasis ils m'ont amené ça à ce moment-là. Parce que c'est quand même tous des experts dans ce qu'eux ils font, que ce soit en habitat participatif, en éco habitat, fin voilà en relations humaines et tout ils sont.... Chacun a son expertise et du coup, d'avoir leurs retours moi ça m'a énormément touché. Du coup, j'ai... Ce lien-là m'a permis de vraiment m'ancrer de relation d'humain à humain dans le réseau Oasis. [...] Bref, ce que ça m'apporte aujourd'hui, c'est le fait de rencontrer des gens [...] qui sont comme moi, fondateurs de lieux ou "personnes source" et d'échanger sur nos parcours et ce qu'on vit. Et comment résoudre nos problématiques, en fait. Il y a vraiment une connexion qui se fait entre les gens et c'est ça que moi je vais chercher aux Oasis aujourd'hui. »

Alisson, habitant.es de Blédona.

Enfin, faire réseau a permis à Alisson de se sentir plus « *légitime* » vis-à-vis de son projet ; en particulier dans le contexte de rejet local dans lequel elle se trouvait avec Blédona. Ces réseaux créent ainsi des espaces d'encouragement et de confiance mutuelle dans lesquels les individus peuvent s'épanouir.

« Et puis aussi ben pour moi, un tremplin, fin moi je le vois comme ça, j'ai vraiment depuis que je me sens plus légitime dans mon expérience parce qu'on vient me chercher pour ça depuis 3 ans et qu'on vient me pousser, certains m'ont poussé un peu au cul pour ça, et ben... c'est transmettre en fait, transmettre mon expérience. »

Alisson, habitant.es de Blédona.

Lors de la « *rencontre des écolieux* » organisée par la Coopérative Oasis, un débat collectif portait sur la thématique « *Faire réseau sur nos territoires, pourquoi faire et comment faire ?* ». Lors de cet échange, plusieurs acteurs ont pris part au débat dans une forme de relais de parole²⁶, questionnant alors leurs besoins en termes de mise en réseau. Les collectifs en création soulevaient le besoin de pouvoir s'appuyer sur l'expérience des collectifs plus anciens en termes

²⁶ Le débat était organisé en deux cercles concentriques. Le premier comportant 4 individus était celui dans lequel on pouvait s'exprimer. Le deuxième comportant toutes les autres personnes (entre 60 et 80), était un cercle d'écoute. A chaque fois qu'un individu quitte le cercle de la parole, un individu du cercle d'écoute peu se lever pour le remplacer et prendre la parole à son tour.

de gouvernance, de relations interpersonnelles, de réglementation, etc. Alors que certains rêvent d'un réseau d'entraide à plus grande échelle, d'autres soulèvent le besoin de créer des liens humains, de se connaître, de se côtoyer, et même plus si affinités. Si ce réseau existe aujourd'hui dans le sens où ces groupes se réunissent lors d'événements, il semble pour certains encore fragile et impalpable. « *Le réseau, s'il existe, je ne le vois pas en tout cas* ». C'est que Jean de Bastel avait exprimé lors de sa prise de parole durant le débat. Il aurait alors pour projet de créer un Discord « *écolieux de Bretagne* » afin d'avoir une plateforme de communication réelle et instantanée. En face, certains pour qui l'accès à internet est difficile ou indésirable se demandent comment constituer un réseau solide et pérenne sans passer par des plateformes de communication virtuelles en ligne.

Au fil de ce mémoire, nous avons donné à voir la grande variété des idéologies et des modes de fonctionnements qui existent en habitat léger partagé. Face à tant de différences, « *faire réseau* » de manière unique en répondant aux visions et besoins des un.es et des autres soulève des problèmes d'ordre pratique et idéologique. « *Faire réseau* » semble alors relever de procédés plus « *organiques* » qui dépendent d'affinités entre les individus. La mise en réseau ne peut pas être forcée sans risquer de perdre l'authenticité des relations et la richesse de ce qu'elles apportent. Ainsi, de la même façon que le collectif peut devenir un poids pour les individus qui le compose, la mise en réseau entre habitats légers partagés – mais également avec les locaux – peut devenir un fardeau. Pour certains qui sont suffisamment ancrés (car ils sont implantés depuis longtemps et ont trouvé le modèle qui leur convient ou car ils sont bien intégrés localement), le « *faire réseau* » à tout prix n'est plus un besoin.

« Nous, on a envie d'entretenir des liens avec tout le monde quand ça matche, mais pas forcément forcer des trucs si ça ne matche pas quoi fin... Ben ouais le lieu il est cool, les valeurs sont un peu les mêmes, mais on ne s'entend pas trop avec les gens donc on ne va pas... Donc c'est un peu comme ça que ça se fait. »

Tiago, habitant de Bastel.

« En fait, il y a des gens tu as beau avoir les mêmes valeurs éthiques et tout ça en fait, et aller dans la même direction, des fois les chemins ils ne se croisent pas quoi. [...] Donc, ce n'est pas une histoire de distance géographique, mais on s'est rendu compte; et c'est aussi une histoire de tranche d'âge, d'enjeux et tout ça en fait. Et on a pas du tout les mêmes parcours. Et puis, même pas les mêmes enjeux, mais en tout cas les mêmes notions des trucs quoi. [...] C'est de la faute de personne dans tout ça, en fait. Mais c'est de se dire ben oui en fait tu comprends pourquoi finalement, à chaque fois qu'on fait des invites et tout ça ne va pas jusqu'au bout. Parce qu'en fait, on ne vibre pas la même chose. »

Alisson, habitante de Blédona.

Conclusion intermédiaire

Ce troisième et dernier chapitre a permis d'apporter un éclairage sur la façon dont ces groupes relationnent les uns avec les autres, au sein de leur territoire d'implantation et avec le reste du monde. Nous avons vu que tous proposaient, à leur manière, une forme d'hospitalité qui semble participer à les définir. En revanche, la mise en réseau entre habitats légers partagés ne semble pas être indispensable à tous les individus qui y résident. Si au départ s'entourer d'un réseau est presque une nécessité car cela permet de prendre appui sur des collectifs bien installés et dont le modèle fonctionne, au fur et à mesure ce besoin s'estompe.

« Parce que, il y a dix ans, j'avais envie de faire du réseau, aujourd'hui j'en ai plus envie. Fin, c'est plus mon envie première en fait. Et je comprends que les gens ils aient envie de faire réseau aujourd'hui, ça a été l'objet du cercle la dernière fois, à l'inter-oasis mais moi, vraiment, j'en sors de ça. Mais parce que ça fait déjà dix ans que je suis dans ce que je fais en fait. Je comprends que les gens qui aujourd'hui créent des lieux aient soif de ça en fait, tu vois ? Et après je ne juge pas les réseaux qui se mettent en place et tout ça. Je sens ce besoin de l'humain et je trouve ça chouette que les gens se rencontrent et s'organisent. Mais moi, c'est trop tard pour moi. C'était il y a dix ou quinze ans que j'avais besoin de ça. »

Alisson, habitante de Blédona.

La mise en réseau se fait donc avec qui le souhaite et selon des modalités différentes. Elle se fait localement ou à une échelle plus large, avec des acteurs de l'habitat léger et collectif ou autour de groupes militants, politiques, personnels, etc., et pour ceux qui en ont l'énergie, avec tout ça à la fois. En revanche, cette mise en réseau leur permet à tous de légitimer leur présence et leur action dans des contextes où les relations avec les institutions et les habitants locaux peuvent être difficiles. Elle offre également une sorte de sécurité en permettant d'une part à ces collectifs de s'appuyer les uns sur les autres pour avancer et d'autre part en leur permettant d'accéder à des expertises juridique et professionnelle.

Conclusion générale

L'un des enjeux premiers de ce mémoire était de proposer une définition d'un objet mal caractérisé par les institutions et encore peu étudié dans la recherche académique. Au terme de ce travail, ce que j'ai appelé « *habitat léger partagé* » désigne alors un espace géographique dans lequel vivent collectivement plusieurs individus. Ces personnes usent d'espaces communs qu'elles partagent au quotidien – d'où la présence du terme « partagé » dans l'expression – et possèdent individuellement un espace privé, généralement un habitat léger – expliquant la présence du terme « léger » – afin de préserver leur intimité. Elles se regroupent autour de valeurs communes, bien que leurs idéologies soient nuancées, telles que celles du partage et de l'entraide, de la liberté, de la préservation de l'environnement, mais surtout dans une idée de « faire autrement » (Costes, 2015). Ces groupes ainsi formés repensent alors la question de la propriété, des modes de gouvernance, de la gestion économique, mais aussi de l'organisation de leur quotidien et de leur rapport au travail et aux loisirs.

Ce mémoire révèle également que ces collectifs se définissent en partie par l'hospitalité singulière dont ils font preuve. Qu'il s'agisse d'accueillir des événements, visiteurs, woofeurs ou des personnes dans le besoin, ces groupes partagent leur mode d'habiter et leurs visions du monde.

Si ces modes d'habiter sont pour eux des choix et non des contraintes, ils ne sont pas pour autant dissociés des « crises » écologique, économique et sociale. Au contraire, ces lieux apparaissent comme des espaces d'expérimentation de nouveaux modèles de société, proposant une solution alternative au modèle de développement urbain actuel qui favorise spéculation, augmentation du prix des loyers, ségrégation sociale, étalement urbain, etc.

Ce mémoire montre également que les modes d'habiter qui opèrent dans ces lieux répondent à plusieurs caractéristiques.

Tout d'abord, une caractéristique notable de ces groupes réside dans la grande variété de modèles qui existent. Chaque collectif élabore et expérimente un mode d'habiter unique dans sa gestion économique, sa gouvernance, l'organisation du quotidien, le degré de collectivisation, l'ouverture à l'extérieur, etc. Cette variété est aussi permise par l'aspect « vivant » de ces lieux qui évoluent dans l'espace et dans le temps.

Une deuxième caractéristique révélée par ce mémoire est celle du turnover opérant dans ces lieux. Ce turnover, lié notamment aux conflits interpersonnels dans ces collectifs, questionne les comportements résidentiels de ces groupes qui ne semblent être ni totalement sédentaires ni totalement nomades. D'autre part, ce turnover pourrait être responsable d'un essaimage de ces modes d'habiter par des individus qui quittent un habitat léger partagé pour aller en créer un autre à leur convenance.

Troisièmement, dans des logiques coopératives, ces groupes font réseaux à différentes échelles. En premier lieu, au cœur d'un réseau d'interconnaissances qui reste à documenter plus précisément, certains se connaissent, se rendent visite, s'entraident et relationnent. Ces liens peuvent aller jusqu'à traverser les frontières régionales. D'autres font réseaux plus localement,

en investissant les espaces associatifs, politiques et militants. Alors qu'ils souhaitent s'intégrer au mieux aux territoires sur lesquels ils sont implantés, ces groupes font souvent face au rejet des locaux et des institutions. De par leur caractère « *alternatif* » (Leblay, 2021), ils défient les normes de l'habiter conventionnel et certaines attentes de la société moderne (propriété individuelle, travail salarié, etc.).

Pour terminer, l'émergence récente de nouveaux collectifs²⁷ et d'associations²⁸ les accompagnant suggère un engouement relatif autour de ces nouveaux modes d'habiter autonomes, sobres et collectifs. Leur mise en réseau et leur ouverture sur l'extérieur permet en parallèle de les rendre plus visible et d'accélérer la diffusion de proche en proche de ces modèles.

Ces modes d'habiter sont donnés à voir par ces groupes comme des modèles pionniers et précurseurs. On peut alors se demander si l'expansion de ce modèle serait désirable et réalisable ; et si oui, dans quelles conditions ? Si ces modes d'habiter semblent être plus « sobres », ils nécessitent des changements radicaux dans notre rapport au confort, à l'espace et à l'habitat mais également aux autres individus avec qui on le partage.

L'autre objectif de ce mémoire était la réalisation d'une enquête exploratoire afin d'ouvrir des perspectives de recherche pour une thèse de doctorat qui débutera au mois d'octobre 2022. Ce qui suit recense donc des questionnements qui pourront être approfondis ou non durant la thèse.

Tout d'abord, l'enquête de terrain ayant été réalisée entre les mois d'avril et de mai dans le département du Morbihan où le climat est particulièrement doux, plusieurs questions émergent autour de l'effet des saisons, des climats, mais également des topographies sur ces habitats. Sachant qu'il existe déjà une grande diversité de modes d'habiter au sein d'une même région, comment varient ces lieux dans leur aspect, leur organisation et leurs relations à l'extérieur lorsqu'on se situe en plein hiver en région montagneuse par exemple ?

D'autres critères, tel que le nombre d'habitant.es, le degré de partage, le nombre de familles, la parité de genre et la diversité générationnelle influencent probablement le mode d'organisation collective choisi, les facilités à relationner avec le territoire et la dynamique globale du lieu. Il serait alors intéressant de chercher à dresser un tableau, non exhaustif mais le plus représentatif possible, de la variété des modèles existant en habitat léger partagé. Pour ce faire, un regard plus systématique sur certains aspects serait indispensable.

Notamment au regard des rapports aux collectivités locales, il serait intéressant de regarder quelles sont les collectivités qui tolèrent ou valorisent ces modes d'habiter et lesquelles les rejettent ? Méthodologiquement, si l'enquête porte sur l'ouverture de ces groupes à l'extérieur, ne serait-il pas nécessaire d'aller observer du côté des acteurs locaux ? Des entretiens avec des habitant.es des communes voisines et des acteurs institutionnels pourraient permettre de compléter le regard des un.es sur les autres. Une autre question méthodologique se pose si des

²⁷ Les enquêtés attestent que de plus en plus de projets légers partagés émergent sur le territoire.

²⁸ Le mouvement des Colibris né en 2007 mais le groupe prend un nouveau tournant en 2021 en réponse à l'inaction de la classe politique face à l'ampleur de la catastrophe climatique et humaine. L'association Hameaux-Légers de son côté émerge en 2017 et accompagne des projets depuis 2019.

séjours en immersions longue sont envisagés : comment faire face à la méfiance de certains groupes vis-à-vis du monde académique ? Comment minimiser le scepticisme de certain.es qui pourrait biaiser les comportements et les discours ?

Par ailleurs, une méthodologie plus systématique permettant d'observer qui sont les individus qui partent et à l'inverse qui sont les individus qui restent serait à penser pour mieux comprendre les tenants et aboutissants du phénomène de turnover. Quelles raisons poussent les individus à quitter le collectif et que font-ils après ? Quels critères (de genre, de situation familiale, d'âge) influent sur la tendance à la sédentarité d'un individu ? Un travail plus précis et plus régulier permettrait effectivement d'affirmer ou d'infirmer certaines hypothèses émises dans ce mémoire comme celle qui suppose que le turnover est une cause de la diffusion du réseau de l'habitat léger partagé par bouche-à-oreille mais également à travers une sorte d'essaimage. Par ailleurs, si la vie en collectif est source de tensions, il est probable qu'elle soit aussi le lieu de rapports de dominations imperceptibles dans le cadre d'immersions courtes. Ces rapports de domination pourraient faire l'objet d'une étude observant les espaces dans lesquels ils se développent, l'influence de critères tels que l'ancienneté, l'âge et le genre dans ces rapports, etc.

Sur le sujet de la mise en réseau de ces groupes, de nombreuses questions restent à approfondir également. Le travail mené dessine les contours d'un schéma complexe faisant intervenir de nombreux acteurs à différentes échelles. Un travail de recherche plus rigoureux pourrait permettre d'éclairer les dynamiques d'acteurs et le rôle de chacun d'eux dans la pérennisation et le développement de ces modes d'habiter. Questionner l'utilisation des réseaux sociaux (Facebook, Instagram, Twitter) voire imaginer une méthodologie à partir de ces plateformes pour accéder aux réseaux de personnes que ces groupes touchent, observer la façon dont ils se décrivent et cherchent à se rendre plus visibles, etc.

Un travail plus anthropologique est à mener sur les profils de ces habitant.es et leurs trajectoires de vie individuelle. En effet, j'ai d'ores-et-déjà pu supposer que ces modes d'habiter allaient de pair avec une reconversion professionnelle autour de métiers dans l'artisanat, la construction, l'agriculture et la médecine alternative, l'économie sociale et solidaire, etc. Il serait alors intéressant de retracer des récits de vie, en révélant des trajectoires professionnelles et résidentielles mais également des expériences dans les domaines de l'alimentaire, des relations amoureuses et de la spiritualité qui pourraient donner à voir des points communs entre ces individus.

Enfin, l'habitat léger partagé pourrait faire l'objet d'une recherche plus spatiale voire architecturale. Tout d'abord à l'échelle du collectif dans la façon dont les espaces sont investis collectivement et individuellement. Quels espaces sont préservés, quels espaces sont les lieux de conflits et au contraire quels espaces favorisent la résolution ? Comment les habitats légers permettent-ils de préserver l'intimité de leurs usagers ? A une échelle légèrement plus large, on pourrait mieux questionner où se situent ces groupes par rapport aux villes et villages, aux routes, points d'eau, zones naturelles et montagneuses ? Et pour terminer, dans l'hypothèse où ces habitats seraient en train de se développer, il pourrait être pertinent de mener un travail

cartographique à l'échelle régionale voire nationale pour estimer leur nombre, leur vitesse de multiplication et leur répartition sur le territoire.

Pour conclure ce mémoire, je souhaite interroger la position de ce travail de recherche qui se veut avant tout descriptif mais qui n'est pour autant pas rédigé dans la neutralité et l'indifférence. Dans l'objectif de porter un éclairage sur ces modes d'habiter encore peu visibles, je me questionne sur la finalité de cette recherche. Ne va-t-elle pas participer à exclure ces groupes plutôt qu'à les protéger ? Comment participer à encourager les alternatives et accompagner les citoyen.nes dans leur recherche de solution face aux crises multiples ? Comment arriver à être critique à l'égard d'un modèle sociétal qui exclue et rejette la différence mais également de questionner la pérennité de ces modes d'habiter ?

Retour critique

Sans me faire hara-kiri, j'ai souhaité apporter à ce mémoire quelques éléments d'auto-critique.

Il est certain que le temps accordé au mémoire de fin d'étude est (trop) court. Me retrouver sur le terrain pour la première fois, sans expérience et avec pour seuls outils la théorie du « *Guide de l'enquête de terrain* » (Beaud et Weber, 1997) et les quelques conseils – ceci dit très utiles – de ma directrice de mémoire, a été une épreuve quelque peu déconcertante. A qui parler ? Quoi dire ? Comment m'y prendre et comment surtout ne pas dire de bêtises ? Ces questions, parmi d'autres, agissaient sur moi comme des freins que seul le temps et un peu d'expérience (de réussite comme d'échec) ont pu apaiser – partiellement – par la suite. Il m'a fallu quelques jours pour déconstruire certains préjugés, quelques semaines pour passer outre la peur de mal faire et quelques mois pour arriver à prendre un peu confiance en moi. Mais 5 mois après le début de mon travail de recherche, je n'ai toujours pas le sentiment de maîtriser l'exercice.

J'ai entrevu certaines choses à certains endroits que j'ai ensuite omis de confronter aux terrains suivants. J'ai abordé certains sujets dans des entretiens mais pas dans d'autre. Je me suis rendu compte, après coup, d'un manque de rigueur dans ma collecte de données qui a eu pour effet de créer un déséquilibre dans mon analyse. Effectivement, les noms « Blédona », « Guingan » et « Rolenta » apparaissent entre 80 et 100 fois dans le corps du texte. « Manzone » en revanche n'apparaît que 50 fois alors qu'on trouve 130 fois le nom de « Bastel ». Si cela s'explique par la durée passée sur les différents terrains (à Bastel j'ai passé presque deux fois plus de temps que partout ailleurs) et/ou la réalisation ou non d'entretiens (pas d'entretien formel à Manzone) ; ce déséquilibre fait défaut à la fiabilité de l'analyse croisée. Il faudra pour la suite aborder certains sujets de manière plus systématique afin de pouvoir confronter tous mes terrains les uns aux autres. Sur la question du temps passé en immersion dans les différents lieux, j'ai déjà pu percevoir une très grande différence dans le degré connaissance et de compréhension de lieux dans lesquels j'ai passé 2 à 3 jours par rapport à ceux dans lesquels j'ai résidé 5 à 7 jours. L'immersion courte est un bon outil pour discerner des dynamiques globales et se faire une idée générale d'un phénomène. Cependant, dans l'objectif de révéler des réalités complexe et souvent moins rose, il sera indispensable de faire de l'immersion longue.

Un autre déséquilibre dans la répartition de la parole a pu se ressentir dans certains passages. Effectivement, certains sujets sont abordés à outrance par certain.es enquêté.es qui dirigent les échanges autour des questions qui les intéressent ou autour desquels ils sont plus à l'aise de parler. Il est certes intéressant, en particulier dans une enquête exploratoire et ethnographique, de laisser faire ce phénomène pour observer quels sujets émergent naturellement dans les discours, mais le mémoire peut s'en trouver déséquilibré et la parole mal répartie ce qui peut discréditer l'analyse. Il aurait alors fallu réaliser plus d'entretiens pour y remédier, accumuler plus de données et ainsi mieux croiser les terrains entre eux.

Enfin, je souhaite pour conclure ce mémoire questionner la pertinence de la nouvelle terminologie – celle d'« habitat léger partagé » – que ce mémoire propose. Entre celles d'« éco-lieu », d'« éco-village », d'« éco-hameau » voire d'« éco-domaine » mais aussi celles d'« oasis » ou de « hameau léger » suggérées par les associations éponymes, de nombreuses terminologies existent déjà et se font concurrence. In fine, ces groupes n'ont sûrement pas besoin d'une étiquette de plus mais plutôt de la reconnaissance et de la légitimation de leurs modes d'habiter.

Bibliographie

Articles

- Bouillon Florence, Deboulet Agnès, Dietrich-Ragon Pascale, Fijalkow Yankel et Roudil Nadine. 2015. « Les vulnérabilités résidentielles en questions ». *Métropolitiques.F*
- Breena Holland. 2007. "Justice and the Environment in Nussbaum's "Capabilities Approach": Why Sustainable Ecological Capacity Is a Meta-Capability". *Political Research Quarterly*.
- Bresson, Sabrina et Lidewij Tummers. 2014. « L'habitat participatif en Europe ». *Métropoles*, n° 15.
- Bresson, Sabrina. 2016. « L'habitat participatif en France : une alternative sociale à la " crise " ? » *Les Cahiers de Cost*, Penser la fabrique de la ville en temps de crise(s), n° 5: 107-19.
- Cadore, Anne, et Valérie Lavaud-Letilleul. 2013. « Des « cabanes » à la « cabanisation » : la face cachée de l'urbanisation sur le littoral du Languedoc-Roussillon ». *Espace populations sociétés*, n° 2013/1-2 : 125-39.
- Cohendet, Marie-Anne. 2004. « Une crise de la représentation politique ? » *Cités* 18 (2): 41-61.
- Costes Laurence (dir.) (2015), « Habiter », *Socio-anthropologie* n°32.
- D'Orazio, Anne. 2012. « La nébuleuse de l'habitat participatif ». *Métropolitiques*.
- Erades, Quentin. 2019. « La démocratie dans le mouvement WARN! » *Cahiers de l'action*, 53 (1): 55-63.
- Faure, Laurence. 2009. « Quand les enfants naissent. Choix résidentiels, transformations de l'espace domestique et redéfinition de la conjugalité chez les classes moyennes supérieures anglaises ». *Recherches familiales* 6 (1): 27-41.
- Fijalkow Yankel. 2017. « Du confort au bonheur d'habiter », *Sciences & Bonheur* n°2, p.17-26.
- Le Grand, Vincent. 2015. « La pastille, l'étoile et le règlement ». *CITEGO, Cités Territoires Gouvernance*.
- Leblay, Madeg. 2021. « Fuir les métropoles : les habitats alternatifs en milieu rural comme espaces de refuge et de contestation ». *Métropoles*, n° 28 (octobre).
- Mésini, Béatrice. 2011. « Quelle reconnaissance de l'habitat léger, mobile et éphémère ? » *Techniques & Culture. Revue semestrielle d'anthropologie des techniques*, n° 56 : 148-65.
- Pétonnet, Colette. 1982. « L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien ». *Homme* 22 (4): 37-47.
- Pruvost, Geneviève. 2013. « L'alternative écologique ». *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, n° 60 (mars): 36-55.
- Pruvost, Geneviève. 2015. « Faire village autrement ». *Socio-anthropologie*, n° 32 (décembre) : 21-39.
- Pruvost, Geneviève. 2016. « Dépenser moins pour vivre mieux. Le cas de boulangers paysans vivant en yourte ». *Revue des politiques sociales et familiales*, 123 (1): 105-19.
- Thiers, Éric. 2017. « L'anti-élitisme: une passion française? » *Pouvoirs* 161 (2): 19-29.

Ouvrages et chapitres d'ouvrages

- Beaud, Stéphane, et Florence Weber. 2010. *Guide de l'enquête de terrain*. La Découverte. Grands Repères Guides.
- Bidou-Zachariasen, Catherine. 1984. *Les aventuriers du quotidien : essai sur les nouvelles classes moyennes*. Paris : Puf. Economie en liberté.
- Bonnin, Philippe, et Paul Reynaud. 1982. *Autogestions, les utopistes du m²*. Toulouse : Privat.
- Bonnin, Philippe. 1983. *Habitats autogérés MHGA*. Alternatives : Syros. Anarchitecture. Paris.
- Bouillon, Florence, Agnès Deboulet, Pascale Dietrich-Ragon, et Yankel Fijalkow. 2019. *Vulnérabilités résidentielles*. Bibliothèque des territoires. Editions de l'Aube.
- Chollet, Mona. 2015. *Chez soi*. Editions La Découverte. Zones. Paris.
- Collectif. 2011. *Le Livre Blanc de l'Habitat Participatif*. Édité par Association Éco habitat groupé. Strasbourg.

- D'Erm, Pascale, et Patrick Lazic.** 2009. *Vivre ensemble autrement. Ecovillages, écoquartiers, habitat groupé*. Ulmer. Les nouvelles utopies.
- Endenburg, Gerard.** 1998. *Sociocracy: The Organization of Decision-Making: « No Objection » as the Principle of Sociocracy*. Eburon.
- Fay, Victor.** 1996. *L'autogestion : une utopie réaliste*. Syllepse. Paris.
- Fijalkow, Yankel.** 2021. *Récits de la ville malade*. Poche. Saint-Etienne: Créaphis éditions.
- Godart, Frédéric.** 2016. *Sociologie de la mode*. La Découverte. Repères n°544.
- Goubert, Jean-Pierre et Barraqué, Bernard.** 1988. *Du luxe au confort*. Belin.
- Léger, Danièle, et Bertrand Hervieu.** 1979. *Le retour à la nature, « Au fond de la forêt... l'Etat »*. Le Seuil. Espacements.
- Gaspard, Lion.** 2012. « Des hommes, des bois. Déboires et débrouilles. Ethnographie des habitants du bois de Vincennes ». Dossier d'études CNAF, n°159, p. 1-228.
- Mauss, Marcel.** 2013. « Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimos. Étude de morphologie sociale ». Dans *Sociologie et anthropologie*, 387-475. Quadrige. Paris cedex 14: Presses Universitaires de France.
- Mies, Maria, et Vandana Shiva.** 1999. *Ecoféminisme*. L'Harmattan. Femmes & Changements.
- Paquot, Thierry.** 2007. *Utopies et utopistes*. La Découverte. Repères.
- Pruvost, Geneviève.** 2021. *Quotidien politique. Féminisme, écologique, subsistance*. La Découverte. L'Horizon Des Possible.
- Rosa, Hartmut.** 2014. *Aliénation et accélération*. Editions La Découverte. La Découverte Poche / Sciences humaines et sociales n°406.
- Sahlins, Marshall.** 2017. *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*. Gallimard. Folio Histoire.
- Shove, Elizabeth.** 2003. *Comfort, Cleanliness and Convenience: The Social Organization of Normality*. Anthropology Archive 1993-2013, Title by Tile. Bloomsbury Academic.
- Véret, Gildas.** 2017. *Permaculture, créer un mode de vie durable. Comprendre les enjeux et concevoir des solutions*. Rustica. Gardons Les Pieds Sur Terre.
- Weber, Max.** *Économie et Société*, Paris, Press Pocket, 2 tomes, 1995 (première édition en français, Plon, 1971).

Thèses de doctorat

- LION Gaspard** (2018), *Habiter en camping. Trajectoires de membres des classes populaires dans le logement non ordinaire*. Paris, Sciences et Lettres.

Autres (rapports de recherche, infographie, documentaire, dossier de presse)

- ADEME.** 2022. « La mode sans dessus-dessous ». Infographie.
- BIAU Véronique, BACQUE Marie-Hélène** (dir.) (2010), *Habitats alternatifs : des projets négociés ?* Rapport de recherche, Paris, PUCA.
- Fondation Abbé Pierre.** 2021. *Le 26ème rapport sur le mal logement en France*.
- GIEC.** 2021-2022. *6ème Rapport d'évaluation. Vol I, II, III. Rapport de synthèse*.
- INSEE.** 2017. « Les conditions de logement en France », fiches « Confort, qualité et défauts du logement ».
- Tavernier, Pierre.** 2020. « « Gouvernance partagée » et Sociocratie ». Centre Français de Sociocratie.
- Série-documentaire sur Bastel,** 2019.
- Ministère de l'égalité des territoires et du logement,** 2014. « Loi pour l'accès au logement et un urbanisme rénové ». Dossier de presse.

Table des matières

Notice analytique	3
Déclaration de travail personnel	4
Remerciements	5
Sommaire	6
Liste des illustrations	7
Liste des sigles et abréviations	9
Introduction	11
1. Des crises multiples devant lesquelles des citoyen.nes se mobilisent	11
2. La naissance de nouveaux modes d'habiter comme registre d'action	15
3. Un objet qu'on peine à qualifier	16
Méthodologie	21
I. L'émergence de projets d'habitats légers partagés : un idéal évolutif	24
1. A l'origine de ces projets : des rêves et des valeurs	25
2. Du rêve à la réalité : entre opportunités et réseaux	30
3. La réalité : présentation de mes terrains d'enquêtes	35
i. Rolenta	35
ii. Manzone	37
iii. Guingan	40
iv. Bastel	42
v. Blédona	46
4. Au fil du temps : la transformation des lieux et des collectifs	50
Conclusion intermédiaire	56
<i>Interlude - Petit catalogue de l'habitat léger</i>	57
II. Les modes de fonctionnement en collectif : du cadre à la liberté, l'invariant des relations interpersonnelles	58
1. Des modes de vie fait de partage et de sobriété	59
i. Un gradient de confort : entre expérimentation et privilège	59
ii. Le partage d'outils, de temps et d'espace	63
2. Des modes d'organisation variés : gouvernance, fonctionnement économique et vie quotidienne	67
i. La gouvernance	67
ii. Le fonctionnement économique	70
iii. La gestion du quotidien	72

3. Le collectif : une vie de confrontation à l'autre	76
Conclusion intermédiaire	82
<i>Interlude - La parole aux toilettes sèches.....</i>	83
III. L'ouverture sur l'extérieur : entre hospitalité et mise en réseau.....	84
2. L'Ancre au territoire : reconnaissance et acceptation	85
i. Des relations au territoire local très variables.....	85
ii. Le développement de stratégies face à une hostilité locale.....	87
iii. Des hypothèses sur le rejet de ces modes d'habiter.....	89
3. L'ouverture du groupe vers l'extérieur : entre hospitalité, entraide et diffusion d'un mode d'habiter	92
i. Héberger pour transmettre un mode d'habiter	93
ii. Accueillir des événements pour faire vivre le lieu.....	94
iii. Accueillir pour dépanner	96
iv. Des lieux visibles dans des réseaux particuliers.....	97
4. Les réseaux spécifiques de l'habitat léger partagé : du territorial au national	100
i. Les réseaux d'interconnaissances inter-habitats légers partagés.....	100
ii. Des réseaux nationaux associatifs comme force collective	104
iii. « Faire réseau » : pourquoi faire ?	107
Conclusion intermédiaire	110
Conclusion générale	111
Retour critique.....	115
Bibliographie	117
Annexe.....	121

Annexe 1. Récapitulatif Terrains d'enquête – Anonymisé

Approche du terrain :		Visite à la journée, entretien avec un habitant	Immersion 3 jours, pas d'entretien	Immersion 4 jours, entretien avec le fondateur	Immersion « encadrée » 6 jours, entretien avec un fondateur	Immersion 5 jours, entretien avec la fondatrice
		Terrain 1 – Rolenta	Terrain 2 – Manzone	Terrain 3 - Guingan	Terrain 4 - Bastel	Terrain 5 - Blédona
Date de création du lieu		2012	2011	2001	2019	2011
Habitants	Permanents	9 habitants 4 femmes (3x [35-45] et [25-35] ans) 3 hommes (2x [35-50] et [25-35] ans) et 2 enfants (entre 7 et 8 ans)	6 habitants 2 femmes 4 hommes entre 30 et 50 ans	8 habitants 5 hommes (+70, [60-70], [40-55], [25-35], [25-30] ans) et 3 femmes (+70, [45-55], [30-40] ans)	12 habitants 5 hommes (entre 28 et 37 ans) 5 femmes (entre 26 et 30 ans) et 2 enfants (-1an et 2 ans)	9 habitants 4 hommes (+50, 4x [25-35] ans) 2 femmes ([45-55], [25-35]) 3 enfants (12, 14, 16)
	Autres	Animaux de ferme	1 jeune femme et sa fille, poules, pigeons voyageurs	Woofeuse longue entre 25 et 30 ans	Poules, dindons, chat, moutons, chevaux Habitants en immersion	Animaux de ferme, 2 woofeuses
Terrain	Propriété	SCI	SCI	Fondateur – Création d'une SCI en cours	SCI	Fondateurs – Création d'une SCI citoyenne en cours
	Surface	7 ha	≈ 1 ha	2,5 ha	15 ha	15 ha
	Zonage	Agricole, naturel, constructible	Naturel, humide et agricole	Agricole et naturel	Constructible et naturel (zone Natura 2000)	Agricole, naturel, constructible
Habitats		Légers (plusieurs camion/mobile home/roulotte, 3 yourtes assemblées, 1 cabane en bois) + une longère en rénovation (espaces partagés + futurs habitats)	Légers : 2 caravanes, 3 camions, 1 poids lourd, 1 roulotte, 1 yourte d'accueil + 1 maison en terre (espace partagé)	Légers (2 kerpailles, une maison en terre, roulotte, tente améliorée, camions aménagés) + maison traditionnelle en rénovation dont l'étage sert de dortoir	Légers (3 caravanes, 1 roulotte, 3 cabanes en bois, 2 yourtes, 2 tiny house) + 1 mobile home (espace partagé/accueil), une maison traditionnelle et une longère en rénovation	Maison traditionnelle en pierre, cabane en bois sur pilotis + habitats légers (un dôme géodésique, une yourte) + yourte réunions + Longère traditionnelle, 2 yourtes et une roulotte pour le camping
Espaces partagés		Cuisine, salon, salle de bain, toilettes machine à laver, bureau, chambre d'amis, espaces de stockage, atelier bricolage, vélo, salle de cirque	Cuisine, salon, toilettes, yourte	Cuisine, toilettes, atelier bricolage, payourte, espaces de stockage	Cuisine, salon, salle de bain, toilettes machine à laver, espace de coworking, chambres d'amis, espaces de stockage, atelier	Cuisine, salon, salle de bain, toilettes, machine à laver, yourte, stockage
Energie		Relié au réseau d'eau et d'élec dans les espaces communs et certains habitats	Pompage de l'eau d'une source puis filtre, panneaux solaires, feu/gaz	Dépendant d'une source d'eau à 1km, électricité seulement dans la maison en rénovation	Relié au réseau d'eau et d'élec dans les espaces communs et certains habitats	Relié au réseau d'eau et d'élec dans la maison partagée, sinon panneaux solaires et filtre de l'eau de pluie ou rien du tout
Alimentation		Bio et le plus local possible, courses en grossistes bio + producteurs	Récup en supermarché, producteurs	Bio et végétarien, cueillette, grossistes bio et producteurs	Grossistes, producteurs et supermarchés, bio mais pas impératif	Grossistes, producteurs et supermarchés, bio mais pas impératif

Annexe 2. Talon sociologique habitant.es Rolenta - Anonymisé

Enquêtés	Sexe	Age	Date d'arrivée	Situation familiale	Type d'habitat	Statut	Activité actuelle	Activité pro antérieure
T1 - Olan	M	[35-45]	2017	Couple avec enfant	Yourtes assemblées	Habitant	Développement d'une activité de maïeusthésie (formation sur la communication dans la vie quotidienne)	Psychologue libéral
T1 - Guenaëlle	F	[35-45]	2017	Couple avec enfant	Yourtes assemblées	Habitante	Ferme productrice de fromage de vache	Médiatrice
T1 - Etienne	M	[38-48]	2012	Couple avec enfant	Mi caravane - mi cabane	Habitant (fondateur)	Gestion d'un atelier de mécanique à mi-temps	?
T1 - Catherine	F	[38-48]	2012	Couple avec enfant	Mi caravane - mi cabane	Habitante (fondatrice)	Enseignante à temps partiel (remplacements) + chantier	Restaurant associatif
T1 - Mathilda	F	[38-48]	2012	Célibataire	Caravane	Habitante (fondatrice)	Exploitation maraîchère (arrêtée pour des raisons de santé)	?
T1 - Caleb	M	[25-35]	2021	Couple	Camion et caravane assemblés	Demande d'hébergement	Bureau d'étude en environnement sur des projets d'aménagement et de construction à distance En cours de reconversion : formation en arboriculture	Bureau d'étude
T1 - Cassie	M	[25-35]	2021	Couple	Camion et caravane assemblés	Demande d'hébergement	Psychologue à l'hôpital et dans un cabinet en gestalt-thérapie	Psychologue
T1 - Camille	F	[30-40]	Automne 2021	Célibataire	Caravane	Habitante	Pause professionnelle - retape une caravane	Salariée associatif

Annexe 3. Talon sociologique habitant.es de Manzone - Anonymisé

Enquêtés	Sexe	Age	Date d'arrivée	Situation familiale	Type d'habitat	Statut	Activité pro actuelle	Activité pro antérieure
T2 – Fabien	M	[35-45]	2011	Célibataire	Mi caravane – mi cabane	Habitant (fondateur)	?	?
T2 – Jackie	M	[40-45]	?	Célibataire avec 2 enfants pendant les vacances (+ début de relation avec Flore)	Mi roulotte – mi cabane	Habitant	?	?
T2 – Gwendal	M	[35-45]	?	Célibataire	Caravane	Habitant	Aucune (retraite militaire), intérim considéré	Armée de terre (officier) pendant 20ans
T2 – Lorie	F	[25-35]	?	Couple	Poids lourd aménagé	Habitante	?	?
T2 – Corentin	M	[30-40]	?	Couple	Poids lourd aménagé	Habitant	?	?
T2 – Camélia	F	31	Eté 2022	Célibataire	Roulotte	Demande d'hébergement	Rénovation énergétique	Rénovation énergétique (M2 en urbanisme à Paris Nanterre)
T2 – Flore	F	30	Eté 2022	Célibataire avec enfant (début de relation avec Jackie)	Camion aménagé	Visiteur	Activité d'artisanat : bougies en cire d'abeilles	?
T2 – Gilles	M	[35-45]	X	Célibataire	Maison en dur	Ami du groupe	Projet perso (réparation, bricolage)	?
T2 – Stéphano	M	[35-45]	X	Célibataire	Camion aménagé	Ami du groupe	?	?
T2 – Jenna	F	42 ans	X	En couple avec 4 enfants	Maison en dur	Amie du groupe	Soins alternatifs, permaculture	?

Annexe 4. Talon sociologique habitant.es de Guingan - Anonymisé

Enquêtés	Sexe	Age	Date d'arrivée	Situation familiale	Type d'habitat	Statut	Activité pro actuelle	Activité pro antérieure
T3 - Alex	M	+70	2001	Célibataire	Kerpaille	Habitant (fondateur)	Aucune	Agriculteur
T3 - Moustafa	M	[60-70]	2014-2016 puis 2018-	Célibataire	Maison traditionnelle	Habitant	Aucune – projet de forêt nourricière et d'apiculture expérimentale	Ingénieur micro-électronique, diplômé de polytechnique
T3 - Evelise	F	+70		Célibataire	Kerpaille	Habitante	Aucune (RSA)	Maraîchère
T3 - Laura	F	[45-55]	2021	Célibataire avec enfants majeurs	Kerterre	En fin de parcours d'inclusion	Soin alternatifs au bols chauds thibétains	?
T3 - Donovan	M	[45-55]	?	En couple	Van aménagé	Habitant	Restauration ambulante (Food truck végétarien et local)	?
T3 - Léon	M	?	?	?	?	Habitant	?	?
T3 - Lucien	M	[25-30]	?	Célibataire	Tente améliorée	Habitant	?	?
T3 - Gwendoline	F	[30-40]	2022	En couple	Roulotte	En début de parcours d'inclusion	?	?
T3 - Gustave	M	[25-35]	Eté 2022	Célibataire	Dortoir maison traditionnelle	Visiteur long	Aucune	Formation en art graphique, spécialisé films d'animations
T3 - Célia	F	[25-35]	Eté 2022	Célibataire	Van aménagé	Woofeuse long	?	?
T3 - Glyn	M	[25-35]	X	Célibataire	Van aménagé	Visiteur long	?	?
T3 - Rose	F	71 ans	X	Célibataire	Dortoir maison traditionnelle	Visiteuse	Retraitée	Photographe

Annexe 5. Talon sociologique habitant.es de Bastel - Anonymisé

Enquêtés	Sexe	Age	Date d'arrivée	Situation familiale	Type d'habitat	Statut	Activité pro actuelle	Activité pro antérieure
T4 - Tiago	M	37	2019	En couple	Caravane + cabane en bois en construction	Habitant (fondateur)	Coach, formateur, masseur	Création et gestion d'un café associatif à prix libre
T4 - Tamara	F	[28-35]	2021	En couple	Caravane + cabane en bois en construction	En fin d'inclusion	Développement d'une activité d'attelage	Restauration (service)
T4 - Pierre	M	29	2019-2020 puis retour en 2021	En polyamour	Caravane	En cours d'inclusion (et fondateur)	Codirecteur d'une recyclerie	Science-po, économies alternatives
T4 - Archibald	M	36	?	En couple	Cabane en bois	Habitant	?	?
T4 - Anissa	F	28	2019	En couple	Yourte	Habitante (fondatrice)	Développement d'une activité d'attelage	?
T4 - Gwen	M	[28-38]	2021	En couple avec enfants	Tiny-house	Habitant	?	Bâtiment, béton
T4 - Clarisse	F	[28-28]	2021	En couple avec enfants	Tiny-house	Habitante	Développement d'une activité d'attelage	Aérospatial
T4 - Anna	F	27	2021	Célibataire	Caravane	En cours d'inclusion	Aucune, projet perso	Salariée de la Fresque du Climat, enseignante en histoire, géographie et géopolitique
T4 - Jean	M	[27-33]	2019	En couple	Yourte	Habitant (départ proche)	?	Médecin interne
T4 - Danielle	F	[27-33]	2019	En couple	Caravane	Habitant (départ proche)	?	?

Annexe 6. Talon sociologique habitant.es de Blédona - Anonymisé

Enquêtés	Sexe	Age	Date d'arrivée	Situation familiale	Type d'habitat	Statut	Activité pro actuelle	Activité pro antérieure
T5 - Alisson	F	[45-55]	2011	Célibataire avec enfants	Maison en bois sur pilotis	Habitante (fondatrice)	Gestion du PTCE (non rémunéré)	Animatrice/Directrice en centre de vacances
T5 - Gilbert	M	+50	2011	Célibataires avec enfants	Maison partagée traditionnelle	Habitant (fondateur)	Aucune	Technicien du spectacle
T5 - Niel	M	[25-35]	2019	Célibataire	Maison partagée traditionnelle	Habitant	Salarié associatif (PTCE)	?
T5 - Ardian	M	[25-35]	2021	Célibataire	Dôme géodésique	Habitant (départ proche)	Enseignant et formateur en élagage et agriculture	Enseignant et formateur en élagage et agriculture
T5 - Matéo	M	[25-35]	2021	En couple	Yourte	Habitant (départ proche)	En formation x	?
T5 - Lalita	F	[25-35]	2021	En couple	Yourte	Habitante (départ proche)	Surveillante d'internat en lycée	?
T5 - Thimothé	M	[25-35]	2019	Célibataire	?	Habitant (départ proche)	?	?
T5 - Cassandre	F	[30-40]	2022	Célibataire	Camion aménagé	Début d'inclusion mais abandon	Métiers des canidés	Métiers des canidés
T5 - Mathilde	F	[30-40]	2022	Célibataire	Maison partagée traditionnelle	Woofeuse	Psychologue carcéral	Psychologue carcéral
T5 - Elina	F	19	2022	Célibataire	Maison partagée traditionnelle	Woofeuse	Etudiante Irlandaise en français et allemand	X